La Vie Intellectuelle

VIII — N° 2 SEPTEMBRE 1930

SOMMAIRE

LA VIE RELIGIEUSE

e Delattre . LA RELIGION ET LA PAIX . . . 180

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Adolf von Harnack*, par **Gustave Bardy**, p. 194. — *La cité de César et la cité de Dieu*, par **Georges Goyau**, p. 203.

LES SCIENCES ET LA PHILOSOPHIE

e Termier . CENT ANS DE SCIENCE GÉOLOGIQUE. 206

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le mouvement des idées scientifiques*, par **André George**, p. 222. — *De Vulcain à Pluton*, par **Pierre Humbert**, p. 231. — « *La théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche* », par **E. Baudin**, p. 238.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

nard . . . LA PENSÉE CHRÉTIENNE SUR LA PROPRIÉTÉ ET LES INÉGALITÉS SOCIALES QUI S'ENSUIVENT. . . 242

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Les catholiques et les origines de l'Organisation internationale du travail*, par **M. Turmann**, p. 271. — *Le Problème social aux Colonies*, par **A.-J. Faidherbe**, p. 283. — *Pour la Finlande*, par **W. de Christierson**, p. 287. — *Les chefs d'entreprise et la loi des assurances sociales*, p. 289.

LES LETTRES ET LES ARTS

Henri Bremond . NOTES SUR RACINE . . . . .

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Images de Paris*, par **Maurice Brillant**, p. 314. — *En marge du dernier roman de François Mauriac*, par **André George**, p. 326. — *Sur l'esthétique chrétienne*, par **Henri Charlier**, p. 328. — *Eugène Delacroix*, par **Paul Jamot**, p. 342. — *Les tendances de l'architecture contemporaine*, par **Louis-Loys Brachet**, p. 348.

LA VIE RELIGIEUSE

IERRE DELATTRE. *La Religion et la Paix.*

« Aujourd'hui comme hier, deux conceptions de la vie publique se disputent l'opinion : l'une matérialiste, païenne, qui ignore l'Église, sa mission, ses droits, divinise la Patrie, et fait de l'État la fin suprême comme la source de tous les droits ; l'autre spiritualiste, chrétienne, qui reconnaît à l'Église une primauté qu'elle tire de sa mission comme de la fin dernière des hommes, sans pourtant disputer à l'État un champ d'activité où il reste d'ailleurs soumis, comme les individus, aux lois morales. Dans cette lutte de tous les jours, trop de catholiques ne sacrifient-ils pas à la première, au grand détriment du bien public ? C'est ce qu'on peut se demander. »

USTAVE BARDY. *Adolf von Harnack.*

Après la mort du grand historien protestant des origines chrétiennes, il est intéressant de jeter un regard d'ensemble sur son œuvre immense et d'en apprécier la valeur.

EORGES GOYAU. *La cité de César et la cité de Dieu.*
e l'Académie Française.

Sur un livre de M. Paul Lesourd.

La Religion et la Paix

Lorsque, « au sixième âge du monde, tout l'unive
jouissant de la paix », naquit à Bethléem, dans une pauv
étable, Celui qu'Isaïe avait annoncé en traits touchants
sublimes : « un Enfant nous est né ; le manteau royal
été posé sur ses épaules ; on le nomme le *Prince de*
Paix », des légions d'anges illuminèrent soudain la nu
profonde. Saluant de leurs acclamations le Sauveur d
monde, ils chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut d
Cieux ; Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

« Gloire à Dieu, Paix aux hommes » ; dans ces deux te
mes tient aussi la mission de l'Église que le Christ, remo
tant aux cieux, s'est substituée parmi nous. En quelqu
pages nous voudrions marquer de quelles aptitudes singu
lières son divin Fondateur l'a dotée pour ramener la pa
parmi les hommes.

I

A la différence de toutes les autres institutions qui
proposent d'établir des relations entre les hommes et
Divinité, l'Église catholique n'impose pas seulement à s
fidèles l'obligation de vivre en paix, elle justifie cette ex
gence par la nature sacrée des liens qu'elle établit ent
eux ; elle en éclaire l'étendue par une doctrine mora
précise ; elle s'en prend aux sources mêmes des confli
des passions humaines ; elle vient en aide, dans l'accon

issement de ce devoir parfois dur, au cœur humain tou-
urs emporté par quelque passion.

Le Catholicisme en effet transforme l'humanité en une
aternité dont l'Amour est la loi, où la haine revêt le
ractère d'une passion fratricide. Sa vie intérieure tend à
ire de la conscience l'instrument efficace de la paix entre
s classes et les peuples, en même temps que sa hiérarchie
nstitue l'organisation la plus capable de faire passer la
octrine dans les mœurs publiques. Si donc les nations
tholiques en sont encore à régler leurs conflits par les
mes et non par l'arbitrage, il faut s'en prendre à la défail-
nce des forces spirituelles, à l'affaiblissement de l'esprit
ligieux. Le déchaînement des horreurs qui ont caracté-
sé la dernière guerre ne prouve rien contre l'existence
u la bonté de Dieu ; il révèle seulement à quel degré de
arbarie les sociétés les plus civilisées sont capables de
escendre lorsqu'elles se soustraient aux influences de la
ligion.

« Des nations — les plus puissantes et les plus considé-
bles — sont aux prises..., écrit Benoît XV le 1er novem-
re 1914. Munies d'engins épouvantables, elles visent pour
nsi dire à s'entredétruire avec des raffinements de bar-
arie. Plus de limites aux ruines et au carnage ; chaque
our la terre, inondée par de nouveaux ruisseaux de sang,
e couvre de morts et de blessés. A voir ces peuples armés
s uns contre les autres, se douterait-on qu'ils descendent
'un même Père, qu'ils ont la même nature, font partie
e la même société humaine? Les reconnaîtrait-on pour
s fils d'un même Père qui est aux cieux ? (*Ad Beatissimi,*
r nov. 1914.)

Ce n'est point sans doute par une rencontre fortuite
ue, parallèlement à ce déchaînement de haines fratrici-
es, l'attention se trouve soudainement attirée sur le

dogme qui établit le plus solidement le caractère sacré d la fraternité qui unit les hommes, sur la doctrine d *l'Église, corps mystique du Christ.*

On ne se tromperait guère à y voir une Providence spé ciale, un de ces mouvements de l'Esprit-Saint vivant dan l'Église pour lui suggérer opportunément les pensées e les volontés divines.

A l'inverse de ce que pensent trop souvent les élite même cultivées, l'Église n'est pas seulement un lieu d réunion, une assemblée, une association, destinés à propa ger la doctrine et la culture chrétiennes ; elle ne se born pas à rassembler des âmes que leur foi unira individuelle ment à la personne du Christ, Fils de Dieu. Produit d cette foi, création de l'Esprit-Saint vivant dans les âme elle est une société surnaturelle dont tous les membre élevés à la participation de la Divinité, ne forment plu qu'un corps mystique dont le Christ est la tête, où circu lent, sève divine, le sang, la vie, la grâce du Christ.

On sait avec quel luxe d'expressions fortes et imagée saint Paul inculquait cette doctrine aux premiers chré tiens. L'Église n'est pas seulement pour lui « la vigne dont le Christ est le tronc et les fidèles les sarments » (Jo., xv), symbole préféré du Sauveur. Bien qu'écrivan aux Ephésiens (II, 20-21) il use de termes analogues, elle est, plus encore que la Jérusalem céleste de la liturgie bâtie de pierres vivantes, « *quae celsa de viventibus saxi ad astra tolleris* ». De l'Église, l'Apôtre a une conceptio plus riche : elle est un corps mystique, un malgré la diver sité et la multiplicité de ses membres, si étroitement uni au Christ que celui-ci constitue avec elle une seule per sonne morale, un même sujet juridique. « Comme le corps, dit-il, est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. » Et passant

tôt à des conclusions pratiques : « Ne savez-vous donc écrit-il aux Corinthiens (1, 6, 15), que vos corps sont embres du Christ ? allez-vous donc faire d'un membre Christ le membre d'une prostituée ? » Par quelles essions plus claires le « docteur des nations » aurait-il pu marquer les liens étroits de fraternité qui unissent e eux les chrétiens, sans distinction de race ou de rang l ? de quels termes plus énergiques stigmatiser les pas- qui, comme l'impureté, profanent le corps du Christ, omme la haine et la guerre, le déchirent et le muti- » (1)

II

ant ainsi fait des fils qu'elle engendre par le baptême que des frères dans la plus haute réalité du terme, les bres d'un même corps mystique, l'Église est bien plus roit que la Famille ou l'État d'exiger des siens qu'ils etiennent entre eux des relations basées sur le respect, me, l'affection mutuelles. On connaît sur ce point sa rine : elle a été formulée par son Fondateur, puis par pôtres, en un enseignement qui ne laisse rien à pré- . Un scribe s'approchant un jour de Jésus lui demanda : aître, quel est le premier de tous les commande- ts ? » Jésus lui répondit : « Le premier de tous est -ci : « Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l le Seigneur. Tu aimeras donc le Seigneur ton Dieu tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit de toute ta force. C'est là le premier commandement.

On trouvera dans Robert-Hugh Benson, *Le Christ dans l'Église*, Thellier, Paris, Perrin, 1913, une très intéressante adaptation tte doctrine : *L'Eglise, corps mystique du Christ*.

« Le second lui est semblable : Tu aimeras ton proch
« comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commanden
« plus grand que celui-là. » Voulant se justifier d'a
posé une question dont il connaissait si bien la répo
l'homme reprit : « Et qui donc est mon prochain ? » A
Jésus, précisant d'une façon saisissante sa doctrine su
relations mutuelles que doivent entretenir entre eux t
les hommes, développe sa parabole du *bon Samarita*
« Un Juif, homme du peuple, descendait de Jérusale
Jéricho ; il tomba entre les mains de voleurs qui le dépo
lèrent, le rouèrent de coups, le laissèrent à demi mort.
prêtre survient, puis un lévite. Bien que compatri
de la victime, l'un et l'autre passent outre, dédaign
de s'abaisser près de qui n'appartient point à leur ca
Mais un Samaritain, qui était en voyage, arrive ; s
souci de la haine, du mépris, que prodiguent les Juifs
Samaritains, il se penche sur cet ennemi... » On sai
reste.

Ainsi, aux Scribes et aux Pharisiens, aux chefs po
ques et religieux de son peuple, c'est un Samaritain,
de ces êtres exécrés avec qui — une Samaritine en fit
jour la remarque au Sauveur lui-même — les Juifs r
sent toute relation, que Jésus donne pour modèle : «
et agis de même. » Pourquoi ? parce que celui-là a com
qui est le prochain, et que la Loi divine ne distingue
entre castes ou peuples, entre bons ou méchants, t
étant les fils d'un même Père.

Plus tard, au moment de quitter le Cénacle pou
rendre au jardin où son agonie va commencer, J
rappelle aux siens ce qui caractérise « son esprit » :
vous donne un commandement nouveau : que vous v
aimiez les uns les autres ; que, comme je vous ai ai
vous vous aimiez les uns les autres. On reconnaîtra
vous êtes mes disciples si vous avez de l'amour les

pour les autres. » Ce commandement, il l'avait entre temps précisé en ces termes : « Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Or moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui « vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, « priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persé- « cutent. »

Comment s'étonner dès lors que les Apôtres reviennent avec une extraordinaire insistance sur ce principe de l'amour mutuel ? « Nous avons reçu de lui ce commandement, écrit saint Jean : « Que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère. Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haïsse son frère, celui-là est un menteur. Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? L'amour consiste à marcher selon ses commandements, et *son* commandement est, comme vous l'avez appris dès le commencement, de marcher dans la Charité. N'aimons donc pas de parole et de langage, mais en actes et en vérité ; par là nous connaîtrons que nous sommes de la vérité. Nous savons, nous, que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. »

Qu'est-il besoin d'interroger davantage ? l'ordre est clair ; jaillissant de la nature même des liens qui nous unissent, il ne laisse place à aucune discussion. Quand le Christ, à l'heure de l'agonie, demande à son Père : « Que tous ne fassent qu'un... comme nous-mêmes nous sommes un ; qu'ils soient consommés dans l'unité », il y a, tombant de si augustes lèvres en une heure si grave, autre chose que des mots. Ainsi l'ont compris les Apôtres, qui ne distinguèrent « ni Gentils, ni Juifs, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbares, ni Scythes, ni esclaves, ni hommes libres », mais apprirent aux classes et aux nations, diverses et riva-

les, à trouver dans l'oubli volontaire de leurs dissensions le secret de la concorde.

C'est pourquoi le 11 mai 1930, dans une séance solennelle de la Congrégation des Rites, Pie XI, réprouvant les écoles où les maîtres s'efforcent d'inspirer aux enfants la haine sous prétexte de développer le patriotisme, déclarait « contraire à toute vérité, dépourvue de tout sens commun, la prétention d'exclure de ce commandement les classes sociales, les nations, les peuples, pour limiter ses obligations aux relations individuelles ». « L'Évangile, avait déjà remarqué Benoît XV (*Pacem Dei*, 1920), ne contient pas une loi de charité pour les individus et une autre loi, différente de la première, pour les cités et les nations, celles-ci en définitive n'étant autre chose que des groupements d'individus. »

Créations purement humaines, les patries ne sauraient prévaloir contre la volonté de Dieu de refaire dans la charité et la paix l'unité de l'humanité ; dès que le patriotisme n'est plus amour, dès qu'il oppose les peuples entre eux, ou dégénère en nationalisme étroit, il n'a plus rien de commun avec les vertus chrétiennes.

III

Plus efficacement encore que par la diffusion d'un enseignement, l'Église travaille à faire régner la paix dans le monde en s'attaquant aux racines mêmes des conflits, sociaux ou politiques.

Il est difficile de préciser avec plus de profondeur que n'a fait Benoît XV dans son encyclique *Ad Beatissimi* (1er nov. 1914) les véritables *causes* de la dernière guerre. Libre aux politiciens, historiens, polémistes, de s'arrêter aux circonstances extérieures, de signaler les origines de

uerre dans ce qui en a été l'occasion; il reste permis remonter plus avant, jusqu'à la rencontre de ce qui l vraiment raison d'un tel déchaînement des passions. conflits de cette ampleur, de cette durée, de cette ence, ne s'expliquent pas par l'assassinat d'un prince, ce l'héritier d'un grand empire : le mal a des sources profondes et plus générales. Benoît XV, Pie XI après les esprits les plus élevés de l'épiscopat des deux ndes les montrent dans l'abandon presque universel, la part des Pouvoirs publics, des principes du droit étien. De là dans les idées et dans les mœurs des peu- une perturbation si grave qu'il semble n'y avoir plus e part de sécurité pour l'ordre et la paix. « Absence bienveillance mutuelle dans les rapports des hommes e eux; mépris de l'autorité, sans force où la religion la consacre point; luttes acharnées des différentes ses de citoyens; recherche désordonnée des biens ériels considérés comme le seul terme raisonnable de ivité humaine, telles sont, déclare Benoît XV, les re chefs de désordre qui ont préparé et déchaîné le lit; ils conduiront à sa ruine la société humaine si n ne lui vient point en aide, et si, d'accord avec lise, les États ne s'emploient pas activement à remet- les principes du christianisme à la base de la législa- et de la vie publique, nationales et internationales. »

y a plus d'un demi-siècle, un économiste célèbre, léric Le Play, rappelait que le Décalogue n'est en nitive que la rédaction en formules précises de la loi relle. De ces préceptes, la Famille, la Société, l'État, peuvent pas plus s'émanciper que des lois du monde sique; de part et d'autre la nature se venge infaillible- t. Or quelle puissance, sinon l'Église catholique, a de Dieu ici-bas mandat et juridiction sur cette légis-

lation? et qu'est-ce que « la religion », sinon l'observati de cette loi naturelle admise et pratiquée comme l'expr sion de la volonté de Dieu?

Le monde entier s'émeut encore, dix ans passés, souvenir des actes de violence multipliés en Belgiq par les armées allemandes. Une observation du cardi Mercier, faite à Londres en 1914, lorsqu'il gagnait Ro pour le conclave, doit pourtant trouver place ici : « To changea comme par enchantement, soulignait-il, lorsq les troupes rhénanes et westphaliennes mirent le p sur notre sol. » Pourquoi cela? parce que ces troupes composaient en grande majorité de catholiques, et q si l'Église n'a plus aujourd'hui la force nécessaire po s'opposer aux guerres que se font les sociétés laïcisé elle sait du moins apprendre à ses fidèles qu' « il y a u manière chrétienne de faire la guerre ».

Avec raison la France se glorifie d'avoir sur la gue et les traités des idées plus humaines que certains aut peuples : qu'elle le sache bien : cette « humanité », e la doit aux longs siècles de culture chrétienne qui o imprégné ses élites comme ses classes populaires, à puissance, toujours réelle chez elle, des forces spirituel sur la société laïque. Là où cette culture catholique s tiole, là où l'Église catholique n'est plus en mesure d'i poser sa doctrine et son autorité, « l'humanité appar plutôt soucieuse de ne point limiter les horreurs ni violences », parce que « plus la guerre sera brutale, p aussi elle sera courte ». Cette même opposition de conce tions nous la retrouvons d'ailleurs à peu près identiq dans ces régions d'au-delà des frontières où la vieille t dition catholique survit à l'emprise du luthéranisme et paganisme.

Corps mystique du Christ, embrassant étroitement

:ous les chrétiens, l'Église n'apporte donc pas seule-
ıt aux peuples une doctrine d'union et de paix : là
elle s'établit, s'installe un foyer où l'activité maternelle
d à réchauffer les cœurs, à éclairer les âmes, à dévelop-
l'esprit de paix. Et parce que, unissant ainsi dans une
ne entité surnaturelle la terre et le ciel, elle ne con-
: pas de frontières ici-bas, c'est entre tous les peuples,
tes les classes sociales, qu'elle cherche à resserrer les
s et à favoriser la collaboration. Bien plus que d'un
:, il faut parler ici d'un « être » : à cette tâche l'Église
saurait manquer sans se trahir elle-même.

IV

D'où vient donc, s'il en est ainsi, que, couvrant toute
erre, l'Église n'y exerce dans le sens de la paix qu'une
uence limitée? Il ne faut pas hésiter à répondre : c'est
à la voix du Souverain Pontife trop de catholiques ne
t point écho, c'est qu'entre catholiques des divers pays
ıtente et la cohésion des efforts ne sont pas assez réso-
s.

Dépourvus dans l'ensemble d'une doctrine religieuse
ieuse, profonde, large dans ses horizons, les Catholi-
es sont, presque partout, devenus les prisonniers d'un
ionalisme aveugle, véritable hérésie qui fait passer la
ionalité avant l'humanité, la patrie avant la religion,
tat avant l'Église. Le journal, non la chaire, forme leur
ntalité, dicte leurs jugements, fausse leur conscience.
ısi s'explique leur attitude malveillante, pendant la
erre et depuis, devant les exhortations du Père com-
n des fidèles. Aveuglés par des préoccupations étroite-
nt politiques et purement matérielles, ils ne compren-
nt pas que toute question politique, comme toute ques-

tion sociale, revient en définitive à une question mora
parce que les causes dont elles tirent leurs origines,
orages qu'elles soulèvent, les solutions qu'elles sont app
lées à recevoir, dépendent avant tout des dispositio
morales des âmes.

Le malheur est, il faut bien l'avouer, que trop souve
la chaire elle-même limite son enseignement à précis
les obligations individuelles sans aborder avec l'ampl
et l'autorité voulues les devoirs réciproques des colle
vités. Même dans les cours de théologie morale on n
borde qu'avec timidité ce domaine qui finit par n'occu
plus dans l'esprit qu'un rang secondaire, accessoire,
paraît réservé aux Lettres pastorales de la Hiérarch
Aux puissances du jour, Finance, Industrie, Presse,
n'ose plus rappeler qu'il n'existe pas deux morales, l'u
pour l'individu, l'autre pour la société ; qu'aucune coll
tivité, État compris, ne peut développer son activité
marge des lois éternelles ; que les violations collectives
la loi morale retombent en malédictions sur la soci
tout entière.

Ainsi dépourvus de doctrines, il est compréhensible q
les catholiques se tiennent à l'égard de tout ce qui
Société des Nations, *Ligue pour la justice et la paix*, *C*
férences internationales, dans une attitude de méfiance.
devraient pourtant savoir qu' « en dépit des longues
laborieuses négociations de leurs auteurs et du caract
sacré des signatures échangées, toute paix est instab
tout traité inefficace aussi longtemps qu'une réconcil
tion inspirée par la charité mutuelle n'apaise point
haines et les inimitiés » (Benoit XV, *Pacem Dei*, 23 m
1920). L'accomplissement du précepte divin : « *Aimez*
ennemis, *faites du bien à ceux qui vous haïssent ; si*
frère a quelque chose contre toi, *dépose ton offrande av*
d'aller au sacrifice et va d'abord te réconcilier avec lu

'a rien d'une duperie, l'initiative de tendre la main aux nnemis d'hier, rien, quoi qu'il en paraisse à certains, d'une rahison aux souffrances de la patrie. Cette recherche de apaisement des esprits n'est pas plus utopique que l'en-reprise de l'Église naissante cherchant à faire naître la harité au milieu de passions, d'oppositions, de rancunes ociales et politiques, autrement vives et fondées qu'au-ourd'hui. Quand Benoît XV salue le beau rêve de voir tous les États, écartant toutes leurs défiances récipro-ues, s'unir pour ne plus former qu'une société, ou mieux u'une famille, tout ensemble pour la défense de leurs bertés particulières et le maintien de l'ordre social », ue fait-il, sinon appeler de ses vœux la reconstitution de « Chrétienté » issue jadis d'un monde barbare, et qu'ont epuis ravagée les rivalités des princes et la laïcisation du ouvoir ?

Qu'on persifle tant qu'on voudra le *pacifisme*. Il y a là un e ces mouvements profonds qui jaillissent de l'âme popu-ire, étrangère aux combinaisons de la politique comme ux spéculations, de la Bourse, mais toute pénétrée de aristianisme. Le peuple ne comprend pas qu'on persiste se haïr et, dans un catholique, rien ne le scandalise omme ce langage ou cette attitude soi-disant patriotique i perce plus le mépris de l'étranger qu'un amour vrai de on propre pays. Faisant allusion à la conduite du clergé surtout de la presse catholique dans la dernière guerre, n officier supérieur de l'armée allemande a écrit : « Un omme qui d'ordinaire voit juste me disait : « L'Église a signé son arrêt de mort dans cette guerre, parce qu'au lieu de répudier nettement toute participation, elle en a épousé les passions. » Je ne crois pas pour ma part ue l'Église en meure, mais je suis sûr qu'elle a éloigné elle par cette manière d'agir plus d'esprits intelligents

et courageux qu'il ne lui en aurait fallu pour sortir victo-
rieuse de toutes les luttes politiques qui l'attendent. »
(Fr. Karl Enders, *Vaterland et Menscheit*, Leipzig, 1920.

Aujourd'hui comme hier, deux conceptions de la vi
publique se disputent l'opinion : l'une matérialiste
païenne, qui ignore l'Église, sa mission, ses droits, divi
nise la Patrie et fait de l'État la fin suprême comme l
source de tous les droits ; l'autre spiritualiste, chrétienne
qui reconnaît à l'Église une primauté qu'elle tire de s
mission comme de la fin dernière des hommes sans pour
tant disputer à l'État un champ d'activité où il rest
d'ailleurs soumis, comme les individus, aux lois morales
Dans cette lutte de tous les jours trop de catholiques n
sacrifient-ils pas à la première, au grand détriment du
bien public? c'est ce qu'on peut se demander.

Au lendemain de « l'horrible boucherie humaine qui
déshonoré l'Europe » (Benoît XV), le mouvement paci
fique répond au mouvement social qui, au milieu du siècl
dernier, a commencé de travailler puissamment les classe
laborieuses. Appels douloureux à un rapprochement de
cœurs, à plus de justice et de charité dans les rapport
mutuels entre classes sociales, à l'entente et à la collabo
ration entre nations, ces deux mouvements sont auss
chrétiens l'un que l'autre dans leurs sources profonde
comme dans leur fin. Là où pour y répondre sur le ter
rain social l'Église a trouvé dans son sein des Kettele
des Manning, des Gibbons, elle a gardé son empire su
les milieux populaires ; ailleurs ils lui ont échappé pou
devenir la proie du socialisme.

Au pape de l'action sociale, Léon XIII, a succédé l
pape de l'action pacifiste, Benoît XV, et, dans la personn
de Pie XI, le pape de l'action catholique, à la fois social
et pacifiste. On a beaucoup parlé, au cours de la dernièr
guerre, de *doctrine militaire*, de *coordination des efforts*, d

ef unique : dans « la lutte qui s'impose, urgente, sans
:rci, contre la haine et la discorde » (Benoît XV, *Pacem
ei*), nous avons la doctrine et le chef ; il reste à savoir si
catholiques auront assez d'intelligence, d'abnégation,
courage pour épouser cette doctrine, écouter ce chef,
ɔrdonner leurs efforts et faire à la Paix le dixième des
:rifices qu'ils ont consentis de si grand cœur en faveur
la Guerre.

PIERRE DELATTRE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Adolf von Harnack

Les journaux viennent de nous annoncer la mort du professeur Adolf von Harnack. Cette nouvelle ne saurait laisser indifférent personne de ceux qui s'intéressent à l'histoire des dogmes et de la littérature chrétienne, tant a été grande, depuis plus de cinquante ans, l'influence de celui qui vient de disparaître à Heidelberg, après avoir fourni une carrière extraordinairement féconde.

C'est en 1870, semble-t-il, qu'Adolf Harnack, alors étudiant à la faculté de théologie de Dorpat, commença à s'occuper de l'histoire des origines chrétiennes en présentant à un concours d'université un mémoire sur la doctrine de Marcion d'après les livres de Tertullien *Contre Marcion*. Le mémoire fut couronné, mais ne fut jamais publié, malgré les encouragements des maîtres d'alors. Le premier ouvrage du jeune savant ne parut qu'en 1874 : il était consacré à la gnose monarchienne d'Apelle et constituait une thèse de doctorat. Depuis ce temps lointain Harnack n'a jamais cessé d'écrire ; à l'occasion de son soixantième anniversaire, on a publié une bibliographie de ses articles et de ses ouvrages : cela forme un volume de 94 pages (1) ; et les vingt dernières années de son existence n'ont pas été moins fécondes. Voici quelques mois seulement paraissait, sous la signature du maître, une étude

(1) M. Christlieb, *Harnack-Bibliographie, zum sechsigsten Geburstag Adolf Harnacks*. Mit drei Anhängen. Leipzig, 1912.

a première épitre de saint Clément, qui est un de ses iers écrits.

l est vrai, selon la formule connue, qu'une belle vie ne pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr, il ssuré que l'existence de Harnack a été belle, car elle ımais dévié de la ligne que le savant s'était tracée dès dolescence. Sans doute les circonstances ont favorisé carrière : Harnack a été un homme heureux ; il est é sans peine aux plus hautes dignités de la profession ersitaire ; il a reçu de l'empire allemand un titre de esse ; il n'a jamais cessé d'être entouré de respect, et ınesse allemande l'a regardé volontiers comme une d'oracle. Mais il faut ajouter qu'il a mérité son eur en travaillant sans relâche.

rnack était protestant, et il l'est toujours resté. tons que, dans le protestantisme, il représentait la ınce libérale ; et par suite, qu'il lui était à peu près ssible de comprendre et d'apprécier pleinement le licisme. Il faut toujours chercher sa profession de foi s complète dans le petit livre qu'il fit paraître en sous le titre : *Das Wesen des Christentums*. Ce petit recueil de seize conférences prononcées à Berlin, a aintes fois réédité, traduit dans presque toutes les es de l'Europe ; il a exercé une influence considéra- r les esprits, et l'on ne saurait oublier que *L'Évangile glise* de M. Loisy se présenta d'abord comme une ıtion des idées exposées par Harnack.

L'essence du christianisme, quelques mois après son ition, un aussi bon juge que le R. P. Lagrange écri- es paroles qui restent d'actualité : « Ce n'est pas nent la science du professeur qui donne de l'attrait arole ; c'est l'accent sincère d'une âme profondément euse. Nous nous représentons trop souvent le profes- 'université en Allemagne sur le type du rationaliste a cinquante ans : la Révélation ne méritait que l'i- ; le pur exercice de la raison était la source de tout ès dans l'avenir. Aussi nettement que M. Brunetière,

M. Harnack reconnaît que la science n'a pas tenu ses p
messes, que l'âme est toujours vide sans la religion... P
nous, catholiques, ce livre n'est que l'engin d'une destr
tion presque radicale ; mais la pensée de l'auteur est c
tainement d'édifier. Il s'adresse à un auditoire saturé
critique, impressionné par les théories dissolvantes
Strauss et de Baur. Il tente résolument de lui prou
que l'exercice de la critique historique la plus sév
n'empêche pas qu'il demeure de l'Évangile un résidu
son essence — suffisant pour le salut (1). » Et cela mar
une réaction formidable contre le rationalisme. L'acc
fait à l'ouvrage de Harnack est un impressionnant tém
gnage en faveur de la pensée religieuse et de sa vita
profonde dans les âmes.

Sans doute est-ce bien peu de choses, au regard du
fesseur de Berlin, que cette essence du christianism
laquelle il ramène le contenu de l'Évangile : pour
toute la prédication du Sauveur se ramène à ces d
points : Dieu est le Père céleste ; tous les hommes doiv
se regarder comme des frères. Religion sans dogmes ;
gion sans église : on se demande comment peut vivre
telle religion ; et Harnack est obligé de dire qu'en
l'enseignement du Maître n'a pas cessé d'être défigur
ceux qui se réclament de lui. On n'a pas manqué, du
catholique, de répondre à cette thèse destructive. M. L
lui-même, qui prétendait bien prendre la défense de
glise contre le protestantisme dans son petit livre ro
a écrit quelques pages décisives sur la richesse de l'É
gile et sur la fidélité de l'Église à garder la tradition r
par elle du Sauveur (2).

Il convenait de rappeler avant tous les autres ouvr

(1) M.-J. Lagrange, dans *Revue Biblique*, t. X, 1901, p. 110.

(2) Il va sans dire que la prétendue apologie de Loisy est
subversive en son fond que l'attaque de Harnack. Dès l'appa
de *L'Evangile et l'Église*, cela a été très bien vu ; rappelons seul
parmi beaucoup d'autres le compte-rendu du P. Lagrange, d
Revue Biblique, t. XII, 1903, p. 292-313.

Harnack *L'essence du christianisme*, parce que là surtout
vant a exprimé ses idées profondes sur la religion, et
ce petit livre éclaire ses gros ouvrages, même les plus
rés d'érudition et en apparence les plus impersonnels.
c'est là un des traits les plus caractéristiques, on serait
é d'écrire les plus séduisants, de la physionomie intel-
uelle de Harnack, qu'on retrouve toujours l'homme
ière le savant. Il ne parle certes pas de lui ; mais on
ent, on le devine, on le pénètre. Sa science n'a rien de
rbatif et de repoussant ; elle ne se hérisse pas de poin-
qui la rendraient inaccessible ; elle s'ouvre volontiers
idées générales ; elle laisse passer, à travers les discus-
s les plus subtiles, de vastes bouffées d'air. Harnack
un véritable écrivain ; il n'est pas jusqu'aux étrangers
ne puissent être sensibles au charme de son style.
squ'on l'aborde après avoir lu une dissertation de tel
el de ses élèves, on respire une atmosphère plus légère.
a dit qu'il y a quelque chose de français dans sa
nière de penser et d'écrire, et cela est vrai. Nous
nnaissons chez lui quelque chose de notre souplesse,
notre amour de la généralisation, de notre clarté.

rois ou quatre écrits essentiels dominent l'œuvre de
nack : *l'Histoire des dogmes, l'Histoire de l'ancienne
rature chrétienne jusqu'à Eusèbe, la Mission et la pro-
ation du christianisme durant les trois premiers siècles,
rcion.*

a première édition de l'*Histoire des dogmes* parut de
6 à 1890 : cet ouvrage est un monument. L'idée qui le
ctérise, c'est que le dogme dans sa conception et dans
développement est l'œuvre de l'esprit grec sur le ter-
de l'Evangile. « L'auteur, écrit à ce sujet M. Tixeront,
orté au service de cette thèse sa rare connaissance de
cienne littérature chrétienne ; mais aussi une disposi-
trop peu contenue au paradoxe ; il s'en faut bien que
t soit acceptable dans ses conclusions (1). » Sans aucun

) J. Tixeront, *La théologie anténicéenne*, 9e édit. Paris, 1924, p. 14.

doute, les conclusions de Harnack, ajouterons-nous, sauraient être admises sans examen ; et un examen app fondi nous amènerait sans peine à constater la fragi d'un grand nombre d'entre elles. Lorsque Mgr Bati composa son admirable étude sur *l'Eglise naissante e catholicisme*, il ne se proposa pas directement de réfu les vues du professeur de Berlin sur les origines de l'Egl il avait mieux à faire que d'écrire une simple réfutat Mais il ne put s'empêcher de les examiner, et, chemin sant, d'en montrer la faiblesse. Loin d'être une créat spontanée de l'esprit grec, le dogme catholique est la dition de l'enseignement du Sauveur, et l'Eglise e même est la société fondée par Jésus. Il reste que certai des opinions de Harnack firent scandale dans les mili du protestantisme conservateur lorsqu'elles furent émis un des excursus du premier volume de l'*Histoire des dog* était intitulé *Catholique et romain*, et prétendait rapp la place unique tenue par Rome dans la vie de l'Eg primitive ; l'auteur y démontrait que, dès le temps saint Victor, sinon auparavant, le catholicisme était n avait trouvé son centre définitif : on devine sans pe avec quelle colère cet aveu fut reçu par les doctrinaires pur Évangile.

Retour à la tradition : tel semble être le mot d'ordr *l'Histoire de la littérature chrétienne jusqu'à Eusèbe*, d le premier volume date de 1894. Cette histoire compr deux parties bien différentes l'une de l'autre. La prem partie est un immense inventaire de tout ce qu'ont é les chrétiens au cours des trois premiers siècles. Avec sûreté et une précision étonnantes, Harnack groupe témoignages, rassemble les moindres renseignements c servés sur les écrivains et sur leurs œuvres : il avait s doute des devanciers, et il les utilise largement, mais au d'eux n'avait procédé avec une telle ampleur. Il se assurément exagéré de dire que ce vaste répertoire contient aucune erreur : ce serait prétendre qu'il n pas une œuvre humaine ; du moins est-il pour les trav

urs le plus indipensable des auxiliaires. La seconde par-
e est consacrée à la chronologie, et ce fut surtout là que
multiplièrent, de la part des lecteurs, les sujets d'éton-
ement. Dès le début, Harnack déclare que les écrits du
ouveau Testament appartiennent, à peu de choses près,
ux dates auxquelles la tradition les avait toujours rappor-
s, que la plupart des épîtres de saint Paul sont authen-
ques, que les évangiles synoptiques ont été écrits avant
, que le quatrième évangile remonte à la fin du premier
ècle. Lorsqu'on songe aux extravagances de l'école de
ubingue et de certains représentants de l'exégèse hol-
ndaise, on comprend la stupeur qui accueillit de telles
éclarations. Et ces thèses, ce n'était pas un catholique,
n'était pas un ignorant qui les formulait, c'était un
rotestant, c'était un érudit universellement admiré pour
compétence et sa loyauté. Il fallait donc qu'elles s'im-
osassent avec une redoutable évidence pour être formu-
es comme elles le sont ici, dans le calme et la tranquillité
une démonstration assurée.

Plus tard, Harnack devait reprendre ses conclusions et
s fortifier par de nouveaux arguments : l'étude des écrits
tribués à saint Luc le convainquit en effet de l'unité
'auteur des Actes et du troisième Évangile et le persuada
ue cet auteur ne pouvait être différent de Luc, le méde-
n et le compagnon de saint Paul. La série des travaux
u'il consacra au Nouveau Testament peut être considérée
omme une sorte de commentaire ou de complément aux
napitres de l'*Ancienne littérature chrétienne* (1). Aucun
e ces travaux ne passa inaperçu au moment de sa publi-
ation. On en parle moins aujourd'hui, car de nouvelles
héories ont vu le jour, auxquelles s'est porté l'engoue-
ment des travailleurs ; et d'un autre côté les catholiques
nt désormais à leur disposition pour étudier le Nouveau

(1) Citons du moins quelques titres : *Lukas der Arzt*, 1906; *Die
'postelgeschichte*, 1908; *Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte und
ir Abfassungszeit der synoptischen Evangelien*, 1911.

Testament des ouvrages qui leur appartiennent en pro-
pre, qu'ils doivent à quelques-uns de leurs frères, et il
n'ont plus besoin de regarder sans cesse du côté de
étrangers pour chercher d'où vient la lumière. Il sera
injuste d'oublier les services rendus par Harnack dans
domaine des études néotestamentaires. Il est permis d
croire que ce n'est pas à cause d'elles que le nom d
savant travailleur survivra dans la mémoire des homme

La même sagesse et la même modération se retrouve
dans la suite de la *Chronologie*. Ici surtout, il reste perm
de discuter tel ou tel point de détail. Nous sommes e
terre à peu près inexplorée : disons, plus exactement, qu
toute une partie, la plus importante peut-être de l'a
cienne littérature chrétienne, a disparu, et que les poin
de repère font souvent défaut pour préciser l'origine d
ce qui nous en a été conservé. Nombreux sont déjà l
écrits ou les fragments d'écrits qui ont été retrouvé
depuis l'achèvement de l'œuvre de Harnack : les *Odes d
Salomon*, plusieurs traités d'Hippolyte, les scolies d'Or
gène sur l'Apocalypse, et d'autres encore, comme la *Let
des Apôtres*. Il est permis d'espérer que l'ère des décou
vertes n'est pas close. Telle quelle, l'*Histoire de l'ancienne
littérature chrétienne* marque une date : les travaux pl
récents, ceux de Bardenhewer par exemple en Allemagn
de P. de Labriolle et de A. Puech en France, ne sauraien
la faire oublier.

Plus important encore est peut-être l'ouvrage intitu
*Mission et propagation du christianisme pendant les tr
premiers siècles*, dont une première édition parut en 190
et dont la quatrième édition, revue, augmentée, amplifi
date de 1924. Celui-là est un maître livre. Ici également
il faut distinguer deux parties, l'une d'analyse, et l'aut
de synthèse. Mais la synthèse précède l'analyse. Harnac
s'attache d'abord à mettre en relief les caractères fond
mentaux du christianisme primitif, et il le présente so
les traits d'une immense *complexio oppositorum* : Évangi
de l'amour et de l'aide mutuelle ; évangile de l'esprit

surnaturel, du sérieux moral et de la sainteté ; évangile 'autorité et du bon sens ; évangile des mystères et de onnaissance transcendentale ; évangile du peuple nou- u et du comopolitisme en même temps que religion livre, négation du polythéisme et de l'idolâtrie en ne temps que rejet du judaïsme. Harnack s'en tient là r nous laisser croire que le christianisme n'est pas -e chose qu'une sorte de syncrétisme plus riche que s les autres, et qu'il a dû son succès à la variété même éléments intégrés en lui. Il perd de vue l'Église et le actère autoritaire en même temps que traditionnel de enseignement. Et il est permis de le regretter : qu'on e abstraction de l'esprit de système qui anime l'histo- ı, pour ne s'attacher qu'aux faits mis par lui en relief ; est stupéfait de la richesse des détails que recouvre la thèse ; et, de temps à autre, d'heureuses formules écla- t, pour mettre en relief la grande nouveauté du chris- ıisme : religion du Dieu unique et vivant, religion du ·ist Sauveur et juge, religion de la résurrection, reli- ı de la pureté. On dirait que les faits obligent en lque sorte l'historien à leur rendre hommage, et que ıi-ci ne peut échapper à leur emprise.

.a partie proprement analytique de l'œuvre reste endant la plus précieuse. Harnack y étudie l'extension gressive du christianisme : d'abord sa propagation ensive dans les divers groupes de la société, dans les ıses élevées, chez les femmes, chez les soldats, chez les .rés, etc. ; puis sa propagation extensive dans toutes les vinces de l'empire et au delà même des limites du nde romain. Il y a là un incomparable répertoire de tes, de références, de rapprochements ; et c'est en cette tière surtout que les éditions successives de l'ouvrage nt pas cessé d'apporter des améliorations et des com- ments. Le problème de la propagande chrétienne à l'est l'empire a été en particulier l'objet de recherches nou- les ; et bien peu de choses, semble-t-il, pourront désor- is être ajoutées à ce beau travail.

C'est par un ouvrage sur Marcion que s'achève en qu
que sorte la carrière scientifique de Harnack ; ou p
exactement cet ouvrage est la dernière des grandes ent
prises du savant. N'est-il pas remarquable de consta
que le cycle se ferme de la sorte par les mêmes recherc
qui l'avaient ouvert ? Mais quelle différence entre la th
du jeune étudiant de Dorpat, et l'œuvre mûrie de l'a
démicien de Berlin ! On retrouve dans ce Marcion
qualités et les défauts de toujours. Les qualités ce sont
clarté de l'exposition, l'abondance des renseignemen
l'exceptionnelle richesse des rapprochements et des ci
tions. Les défauts ce sont surtout l'abus des générali
tions et l'esprit de synthèse. Harnack admire beaucc
Marcion, en qui il voit l'un des précurseurs de la Réform
Il le félicite surtout d'avoir combattu le judaïsme et rej
l'Ancien Testament. Oublie-t-il donc que le christianis
enseigné par Jésus et prêché par saint Paul n'a jam
cessé de se rattacher à la Loi et aux Prophètes ? et pen
t-il que le Nouveau Testament peut encore être défen
une fois que l'on a condamné les livres de l'ancien
alliance ?

A côté de ces grands ouvrages, que d'études de dé
ne faudrait-il pas citer encore ? Depuis 1888, Harn
dirigeait la précieuse collection des *Texte und Unter
chungen*, qui atteint aujourd'hui son quarante-sixiè
volume : c'est là surtout qu'il faut chercher les plus imp
tants de ses mémoires ; ét il n'est presque pas un des é
vains de l'ancienne littérature chrétienne dont il n'ait
eu l'occasion de parler. Il s'intéressait à tout ; il conn
sait tout ; et chacune de ses monographies est riche d
perçus originaux, contestables parfois, mais toujours in
ressants. On est ici obligé de passer rapidement sur ta
d'écrits variés, de ne pas même signaler d'un mot
contributions à l'Académie de Berlin et aux diver
revues allemandes dont il était le collaborateur assidu.

Aussi bien ces quelques pages ne prétendent-elles
retracer un portrait complet du savant qui vient de d

araître. Elles ont voulu seulement se présenter comme n hommage à un homme qui a bien mérité de l'ancienne ittérature chrétienne. Nous ne pouvons pas, du point de ue catholique, partager ses idées sur l'Église et sur le ogme. Longtemps encore nous lui resterons redevables our ses recherches d'érudition et pour l'élan qu'il a insré à tant d'esprits vers l'étude des origines chrétiennes.

G. Bardy.

La cité de César et la cité de Dieu

La *cité de Dieu* étudiée dans le livre de M. Paul esourd (1), dont le titre est celui même de cet article, n'est pas l'immortel ouvrage auquel le centenaire de int Augustin rend une actualité, c'est le nouvel État éé par le traité du Latran, c'est la cité du Vatican. . Paul Lesourd nous apporte le premier livre français ui donne des détails abondants et précis sur l'organisaon intérieure de cette petite et auguste cité, sur ses onditions de vie, sur sa situation diplomatique et sur ses glementations policières, sur ses postes et sur son serce sanitaire, sur ses archives et sur sa circulation, sur son emin de fer, sur sa radiotélégraphie, sur tout ce qui pond, dans cet étroit périmètre, aux exigences actuelles la vie d'une cité. Et si j'étais citoyen de la cité Vatine et que je voulusse me mettre en garde contre les onséquences de cette redoutable maxime : *Nemo censer ignorare legem*, je n'aurais pas besoin, pour connaitre organisation de l'État et les réglementations qu'elle posle, d'un autre guide que M. Paul Lesourd. Mais puisque tte cité est la cité de Dieu, puisque trois cent seize

(1) Éditions des *Portiques*.

millions d'hommes lui sont attachés comme à leur métro pole spirituelle, le livre de M. Lesourd, tant par les aper çus qu'il contient sur les rapports de cette cité avec l cité voisine de César et sur le traité du Latran, charte d ces rapports, que par les conclusions de philosophie poli que auxquelles il nous amène au sujet du caractère d la souveraineté pontificale, s'impose à l'étude de tous le lecteurs catholiques. Lorsqu'on se rapporte aux discussion auxquelles donnait lieu, au début du siècle, devant le plus hautes juridictions françaises, le caractère de cett souveraineté, et lorsqu'on lit ces pages de fine dialectiqu juridique que consacrait récemment à cette questio M. Louis Le Fur, et les commentaires dont M. Pau Lesourd les accompagne, on ne peut se défendre de rele ver une sorte de synchronisme providentiel entre les nou velles conceptions juridiques sur les rapports des deu pouvoirs, et l'idée qui a guidé la Papauté dans les pour parlers dont le traité du Latran fut le fruit.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie Française.

LES SCIENCES ET LA PHILOSOPHIE

IERRE TERMIER.
Membre de l'Académie des Sciences.
Anc. Prés. de la Soc. Géologique de France.

Cent ans de Science Géologique.

La Société Géologique de France a célébré cette année le centenaire de sa fondation. Le 30 juin, elle tint à la Sorbonne une séance solennelle à laquelle assistaient des délégués du monde entier. Voici l'admirable discours prononcé en cette circonstance par M. Pierre Termier, qui n'est pas seulement le savant incontesté, mais le poète de notre Terre.

NDRÉ GEORGE.

Le mouvement des idées scientifiques.

Les rayons X. Le double aspect du rayonnement. — L'introduction à la Physique théorique, de M. Fortrat. — Les ondes très courtes. — Une histoire des idées sur la génération. — La culture des perles.

'IERRE HUMBERT.
Professeur à l'Université de Montpellier.

De Vulcain à Pluton.

La « famille solaire » s'est accrue d'un astre nouveau. Planète ou comète? Les astronomes en disputent... En quelques pages claires, le lecteur trouvera les éléments du problème.

:MILE BAUDIN.
rofesseur à l'Université de Strasbourg.

La théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche.

Une thèse de L. Bridet, nouveau témoignage du mouvement d'intérêt qui se porte de nos jours vers les études malebranchiennes.

Cent ans de Science Géologique

MES CHERS CONFRÈRES DE TOUT PAYS
ET DE TOUTE LANGUE,

C'est pour moi un grand honneur et une joie profonde de prendre la parole devant vous : un grand honneur parce que je représente en ce moment la foule des géologues français, vivants et défunts, le cortège des anciens présidents de la Société géologique et, parmi cette foule et dans ce cortège, nombre d'illustres savants dont vous connaissez et admirez les œuvres, et aussi de très jeunes gens qui étaient déjà des maitres et qu'une calamité universelle a fauchés en pleine jeunesse; une joie profonde, parce que la fête d'aujourd'hui est une fête de famille, une réunion quasi-fraternelle, parce que nous communions, vous et moi, dans le même amour de la même science, et parce que, pour vous faire plaisir et vous émouvoir, il me suffira de célébrer, pendant quelques instants, la beauté incomparable et le charme nonpareil de la Géologie.

La fête d'aujourd'hui marque un centenaire. Cent années, c'est bien peu de chose aux yeux des géologues, car une durée de cent années change bien peu la face de notre Terre. Mais, si la Terre est vieille, et si son visage demeure presque immuable au cours d'un siècle, la science humaine est récente et change très vite; la science humaine a pris depuis soixante ou quatre-vingts ans, dans tous les ordres de la connaissance, une allure vertigi-

e, et nul ne peut fixer de limite ni à la vitesse du
›illon qui l'emporte, ni à l'étendue des domaines que
urbillon va parcourir, domaines ignorés hier ou cou-
d'épaisses ténèbres, maintenant révélés à nous par
aube incessamment grandissante devant laquelle
e la nuit.

ansportons-nous par la pensée dans cette année 1830
t fondée, à Paris, la Société géologique de France.
s, il y a déjà des géologues, tout au moins dans les
de vieille civilisation ; la plupart des très anciennes
ersités ont des chaires où la géologie, la minéralo-
paléontologie, sont enseignées ; notre grande sœur
, la *Geological Society of London*, existe depuis
-trois ans. La connaissance des minéraux, des roches
s fossiles, fait de rapides progrès. Les descriptions
graphiques, en Europe et dans la partie orientale de
rique du Nord, sont déjà nombreuses, détaillées,
es. On étudie aussi les phénomènes volcaniques, les
les cendres, les tufs, les fumerolles ; on s'essaye à
e le granite et les roches massives de même struc-
quelques-uns ne craignent pas de scruter les terrains
morphiques, qu'ils nomment communément les ter-
primitifs, parce qu'ils y voient la pellicule de pre-
consolidation formée, à la façon d'une taie obscure,
planète incandescente. Mais les voyages sont malai-
interminables ; dans l'intérieur des plus vastes con-
s, l'exploration n'avance qu'avec lenteur, au prix
rmes fatigues et parmi de terribles dangers. Il ne
t être question, en cette année 1830, de géologie
arée, ni de rien qui ressemble à la synthèse. On n'a
e aucune idée des phénomènes qui ont donné nais-
aux montagnes. C'est l'heure des travaux purement
iques, et les rares essais de théorie qui sont proposés
à sont de simples rêves ou de timides balbutiements.

Quelque quarante années passent, et tout est chan
renouvelé, développé, vivifié, agrandi. De belles déc
vertes ont été faites ; des pensées originales, hardies, vi
nent de surgir. La révélation des propriétés optiques d
présentent les minéraux cristallisés a eu pour conséquen
la création d'une merveilleuse méthode : et c'est,
coup, la pétrographie qui prend l'essor et se constitue
véritable science. La stratigraphie est rajeunie par
notion de *faciès* : on va pouvoir, désormais, parler
géosynclinaux et d'aires continentales, de transgressi
et de régressions marines ; on va pouvoir dessiner
anciens rivages, reconstituer quelques-unes des mers
aux époques lointaines, ont couvert nos continents et
îles ; on va raconter l'histoire des périodes géologique
l'on comprend chaque jour un peu mieux que c'es
l'objet principal de notre science et que le géologue
avant tout, un historien. Sur l'enseignement de la pal
tologie, un souffle nouveau passe, que dis-je, un sou
une tempête : la théorie de l'évolution. Elle donne
recherche un intérêt poignant que la simple descrip
des formes était bien impuissante à faire naître ; elle
pire aux chercheurs une passion qui décuple leurs fo
passion souvent excessive et tumultueuse comme to
les passions, mais qui, malgré ses excès et ses erreurs
animatrice et féconde comme la Vie qu'elle essay
définir et dont elle veut dire les secrets. Et voici que
vre un nouveau chapitre du livre géologique, la géol
structurale ou, comme on dira désormais, la tectoni
science de la déformation du visage terrestre. On a
tté l'existence, à la surface du globe, des déplacem
tangentiels ; c'est à eux, bien plus qu'aux mouvem
verticaux, que sont dues les chaînes de montagnes ;
cune de celles-ci est un faisceau de plis ; l'amplitude
déplacements tangentiels s'exagère parfois jusqu'à

r les plis les uns sur les autres, jusqu'à les faire s'é-
er, pareils à de la cire, jusqu'à charrier de grands
uets de terrains sur un pays profond demeuré stable ;
i se produisent les recouvrements ; ainsi s'explique le
indéniable et même fréquent, de la superposition, à
errain d'âge déterminé, d'un lambeau, de forme et de
ensions quelconques, constitué par un terrain tout
rent, souvent d'âge plus ancien, lambeau venu d'ail-
s et qui, après un parcours plus ou moins long, s'est
té sur un substratum de hasard. Cependant l'explora-
de la Terre s'achève ; les déserts eux-mêmes ont été
ersés, et aussi les forêts réputées impénétrables où
itent des peuples plus dangereux que les bêtes fau-
L'heure sonne des premiers essais de synthèse. La
ogie ne se contente plus d'être une statistique ; elle
ent une histoire, l'histoire de la planète entière
is des temps prodigieusement reculés, et l'on ose
er que cette histoire remontera bientôt jusqu'à l'ori-
même de la Vie.

temps continue de marcher. Soixante nouvelles
es s'écoulent, et nous voici à l'heure présente, au
enaire que nous célébrons aujourd'hui. Dans toutes
ontrées de la Terre, l'activité des géologues s'exerce.
ience géologique progresse à pas de géant. Elle est
inée dans sa course conquérante par l'impérialisme
in, par l'*auri sacra fames*, par le désir de plus en
ardent, chez l'homme, de prendre possession de la
te entière, des ressources qu'elle offre à sa surface et
ésors qu'elle cache en ses profondeurs. Les ressources
surface sont dans l'amélioration de l'agriculture et
l'utilisation des forces hydrauliques ; les trésors pro-
ne sont pas seulement l'or, l'argent, le platine, l'é-
le plomb, le cuivre, le zinc ; ils comprennent aussi
inerais de fer et d'aluminium, les charbons et les

hydrocarbures, le diamant et les autres gemmes, et c
ques pierres d'apparence banale qui renferment
métaux rarissimes. Ces métaux nouveaux, que nos
mistes ont révélés hier et qui n'ont pas de beauté pro
possèdent des vertus singulières : les uns, mêlés en
portion infime à l'acier, au cuivre, à l'aluminium, co
rent à ceux-ci plus de résistance, ou plus d'élasticité
une plus grande conductibilité électrique ; les autres
vèrent comme des guérisseurs, et leur emploi enrichi
manière inespérée notre thérapeutique. Mais l'*auri s*
fames n'est pas le seul moteur qui provoque et accélè
recherche : la soif de la vérité, le désir de connaître
besoin de comprendre et d'expliquer, suffiraient
grandeur de l'âme humaine ! — suffiraient à susciter
vocations de géologue ; et j'en vois parmi vous un g
nombre qui ont consacré toute leur vie à l'étude p
ment spéculative et totalement désintéressée des se
de la planète.

Car il reste beaucoup de secrets à approfondir. La G
logie est encore et sera toujours le jardin des énigmes
din délicieux, qui fait penser à l'Éden inimaginabl
l'humanité sans reproche ni peur était appelée à vivre
s'y promène parmi des bosquets enchantés ; la lumiè
joue aimablement avec les ombres. Mais, presque à ch
pas, nous voyons se dresser une énigme qui barre le se
et nous oblige à faire un détour. Quelques-unes de
énigmes répondent à nos questions quand nos ques
sont pressantes, insistantes, prolongées ; elles cessent
d'être des énigmes et deviennent des génies familie
souriants. Mais beaucoup restent farouches, muettes
pénétrables ; il en est qui sont si hautes que leur tê
perd dans la brume et qu'elles créent autour de leur
dans le jardin subitement assombri, une sorte de
sacrée qui donne le frisson à l'explorateur et le fait

:ant, douter de son chemin. Mais bientôt il se remet marche : n'est-ce pas son rôle, à lui, et sa destinée, de ıeurter ainsi au mystère, de le délimiter, de le contour-, de le frapper de son marteau interrogateur en espé-t une réponse? Rôle sublime, destinée enviable! Le logue prête l'oreille; il entend le bruit du coup de teau sonner longuement dans la masse démesurée, ıme dans un airain qui n'en finirait pas de vibrer et de ɜntir; et parfois, trop rarement — mais alors, quelle ! — une réponse vient, presque inaudible, à peine lessus du silence, une réponse incomplète, imprécise, lline, qui diminue un peu l'ignorance du pauvre ınt et lui paraît si précieuse que, pour elle, il aurait, ı volontiers, livré le restant de ses jours.

ous connaissez mieux que moi, mes chers confrères, ıoms des énigmes avec lesquelles, à l'heure présente, géologues sont aux prises. Il y a *l'énigme des déforma-s de la surface*, je veux dire de la cause déformatrice. ıs savons, à peu près, de quels mouvements, simulta- ou successifs, relativement rapides, ou assez lents r être totalement imperceptibles aux êtres vivants, de ls mouvements sont faites les montagnes, les chaînes nontagnes. Nous dénombrons, dans chacune des chaî- les plis et les nappes; nous fixons l'âge des paroxys- et définissons les époques de sommeil. Nous avons lque idée de la grandeur du resserrement qui a fait, oute une zone de la surface, une région plissée; nous yons de la déplisser, cette zone, de dérouler ses nappes e les remettre à leur place primitive; nous voyons i jusqu'à quel point les continents ont été mobiles et ; quelle mesure on peut supposer qu'ils aient dérivé. s le moteur? quel est le moteur? d'où vient l'énergie s'est ainsi dépensée : l'énergie qui a préparé, silen-sement, par de très petits déplacements des rivages

et de très modestes changements des fonds marins,
chaîne qui ne surgira que dans cent millions d'ann
l'énergie qui a réalisé la chaîne par le plissement de
le lit d'une vaste mer, par l'avancée de l'un des riv
vers le rivage qui lui fait vis-à-vis, par le chevauche
du rivage mobile sur le rivage immobile ; l'énergie
sous cette masse chevauchante et écrasante, a ent
les plis de la zone resserrée, les a couchés les uns su
autres, les a laminés, tronçonnés, façonnés en na
multiples superposées, aujourd'hui enfouies sous le
neau écraseur, demain mises à jour, démantelées, e
trées, percées de *fenêtres*, ravinées par l'érosion?
quel est le moteur qui, de l'ancienne Téthys, a, succ
vement, fait deux longues et larges chaînes, la ch
hercynienne et la chaîne alpine? quel est le moteur
rétréci l'océan Pacifique, qui a plissé le fond de ses
mes et fait surgir, à la surface des eaux, les archipe
dessin harmonieux? quel est le moteur qui cont
actuellement encore, d'abaisser ce même fond, et don
palpitations ralenties et assourdies ne se traduisent
pour nous, que par l'activité volcanique répartie en
ture autour de l'immense mer? A cette question, h
personne de nous ne peut répondre.

Il y a *l'énigme des roches massives et profondes*, du
nite et de ses congénères. Un fait certain, c'est que,
là, et à des instants déterminés de la durée, des *ma*
se sont formés dans la lithosphère, magmas dont ch
présente dans tout son volume une constance rema
ble de composition chimique, et qui diffèrent les un
autres par cette composition, sans que, cependant
différences dépassent une limite fixée par une loi pr
immuable, semble-t-il, au cours des âges. Il n'est g
douteux que ces magmas fondus ne soient les réser
cachés auxquels s'alimentent les volcans. Mais com

ıue magma a-t-il pris naissance? Nous pensons tous, urd'hui, qu'il s'est formé *sur place* par la fusion com- ɜ d'un volume solide qui était auparavant constitué ɔches d'âge quelconque, les unes d'origine sédimen- , enfouies depuis plus ou moins longtemps, les autres gine ignée mais refroidis depuis des siècles : fusion ɔlète, précédée par des échanges chimiques, et réalisée ıd ces échanges eurent abouti à la préparation d'un nge à point de fusion minimum, c'est-à-dire d'un *tique*. Aux divers eutectiques possibles correspondent iverses familles de roches profondes. Mais la cause? le est la cause de cet échauffement intense, limité à olume assez petit pour que, dans l'intérieur de ce me, l'eutectique se réalise, presque homogène? Et nent se sont faits les échanges chimiques par lesquels ectique s'est préparé et est devenu possible? A-t-il de l'échauffement qui résulte, pour le volume consi- de son abaissement jusqu'à une grande profondeur n mouvement vertical? ou bien, comme on nous l'a nment proposé, a-t-il suffi de l'échauffement produit ın effort orogénique qui, ne pouvant plus déplacer asses solides, s'est transformé en chaleur et, même à ɔetite distance de la surface, a créé assez de calories réaliser et fondre l'eutectique? Ne faut-il pas, en , faire appel à l'ascension de vapeurs, véritables *ıes filtrantes* venues de l'intérieur de la planète, rele- les isogéothermes et apportant, à la fois, les calories éléments chimiques nécessaires? Qui de nous pour- ıujourd'hui, se flatter de répondre, autrement que façon dubitative et provisoire, à ce questionnaire dable?

ı a l'*énigme du métamorphisme*, que nous sentons voisine de la précédente. Nous nous mettrions, je facilement d'accord pour penser que le *métamor-*

phisme régional est lié à la naissance des roches mass
profondes ; que ce sont deux effets d'une même ca
Échauffement d'un vaste volume de roches solides,
à l'origine, ont été n'importe quoi ; dans ce vol
solide, maintenant surchauffé, transport d'éléments
miques tendant à la formation d'un eutectique homog
fusion complète de cet eutectique ; tout autour de
constitution d'un mélange hétérogène qui n'est que
tiellement et incomplètement fondu ; refroidissen
général, par cessation de la cause, quelle qu'elle fût,
avait exagéré la température ; le mélange hétérogè
demi fondu cristallise en une alternance de gneiss, d
phibolites, de pyroxénites, de micaschistes, de marb
chaque zone de ce terrain cristallin et zoné étant per
diculaire à la pression dominante, en vertu de la loi
veut que chaque minéral en voie de cristallisation te
à orienter normalement à cette pression son plan rét
culaire de densité maxima. Enfin les eutectiques crist
sent à leur tour ; comme ils sont liquides et qu'ain
pression y est la même dans toutes les directions, ils
tallisent en des roches homogènes et non zonées. Ou
pense que sur tout cela nous serions aisément d'acc
Mais reste l'énorme problème de l'échauffement : e
dû à la profondeur exagérée, à un excès de la condi
géosynclinale ? est-il dû à la transformation en cha
des derniers efforts tangentiels par où s'achève
paroxysme orogénique ? est-il dû à l'ascension, dan
géosynclinal où se prépare la chaîne, de colonnes filt
tes de vapeurs rendant possibles les échanges chimiq
En d'autres termes, le métamorphisme régional préc
t-il le grand paroxysme dynamique, à la façon d'un
nomène annonciateur ? Ou bien n'est-il que la conséqu
de ce paroxysme et la mesure de son intensité ? Jadi
Congrès géologique de Vienne, j'ai soutenu hardim

ɔremière thèse et affirmé l'inexistence du *dynamo-*
amorphisme. Aujourd'hui, sachant ou croyant savoir
ı plus de choses, je dirai simplement qu'entre les
x thèses je n'ose plus choisir.

y a, surtout, dans notre jardin peuplé de mystères,
x effrayantes énigmes, *celle de la Durée* et *celle de la*
Nous ne sommes actuellement capables de supputer
nnées aucun temps géologique. Nous ne pouvons pas
uer, même approximativement, le nombre des siècles
nous séparent de la fin de l'ère primaire. Et si l'on
s demande depuis combien d'années ont disparu les
monites, ou le temps qui s'est écoulé depuis la consti-
ɔn de telle terrasse marine du Pliocène, nous ne pour-
, pas répondre. Que dis-je? nous ne savons même pas
ıis combien d'années il y a des hommes sur la Terre.
essais, tout récents, de supputation de la durée qui cor-
ond au retrait des derniers grands glaciers quaternai-
témoignent de l'extrême ingéniosité des géologues qui
nt pris l'initiative ; ils nous donnent à peu près l'or-
de grandeur de cette durée, et, cela, c'est d'un intérêt
sant ; mais ils ne nous permettent pas de nous pronon-
d'une façon précise sur l'âge de l'humanité. Et quant
Vie, je veux dire à l'origine et aux transformations
essives de la Vie, notre science demeure courte. Sur
gine, nous ne savons absolument rien ; sur les trois
ds ordres de phénomènes desquels résultent les trans-
ıations successives des faunes et des flores : phénomè-
de régression, de déclin, d'extinction des phylums ;
ıomènes d'apparition inattendue et quasi-brusque de
ums nouveaux ; phénomènes d'indéniable évolution à
érieur des phylums ; sur ces trois ordres de phénomè-
sur leurs causes, leur processus et leurs lois, nous
ns vraiment bien peu de chose. La paléontologie, qui
ait illuminer toute la biologie et qui pendant soixante

ans a paru si pleine de promesses, la paléontologi
donne le plus souvent qu'une réponse incertaine
questions les plus importantes et les plus pressantes
Philosophie naturelle.

Nous progressons cependant, dans tous les dom
de la Géologie : c'est encore le jardin des énigmes,
ce jardin s'agrandit chaque jour et il a déjà de v
étendues où la lumière règne en maîtresse. Chacu
vous, sans doute, se demande où l'on en sera dans
ans. Pour ma part, je me suis souvent posé ce problè
dans cent ans, à quoi ressemblera la Géologie? Vo
vous que nous essayions de prophétiser quelque peu
très modestement, et sans aucune prétention à l'inf
bilité?

Imaginez que nous soyons en l'année 2030. On
ici même, le deuxième centenaire de la Société géo
que de France : car la France, n'est-ce pas? est tou
la France ; Paris est toujours Paris — *fluctuat nec m
tur* — ; la Sorbonne est toujours la Sorbonne ; et
Société géologique n'a pas cessé de vivre ; il en sera
j'espère bien, jusqu'à la fin de l'humanité. De tou
pays du monde, les géologues sont arrivés en foule
célébrer ce deuxième centenaire. Oh ! ils n'ont pas
longtemps pour accomplir leur voyage. La plupart
venus en quelques heures ; ceux qui résident de l'
côté de la planète n'ont eu besoin que d'un petit no
de jours : tant sont rapides les esquifs aériens qui si
nent maintenant l'atmosphère. Les conversations
leur train, courtoises et même fraternelles, fort ani
cependant. On parle des derniers progrès de la Géol
Prêtons l'oreille et écoutons ce que l'on dit.

On parle des progrès extraordinaires de la Géop
que. Les méthodes électriques, magnétiques, gravim
ques, séismologiques, se sont beaucoup développée

nsibilité et la précision des appareils sont devenues odigieuses. La *profondeur d'investigation* s'accroît d'année en année. Il semble que, jusqu'à mille mètres, on ie parfaitement clair à travers les roches, et que rien échappe de la compacité, de la densité, de la direction, ı pendage des assises, de l'allure des accidents qui en terrompent la continuité, de la forme des amas et des ons de roche éruptive ou de minerais qui y sont renrmés. Parfaite jusqu'à mille mètres, la transparence de lithosphère est, jusqu'à deux mille mètres, incomplète ıcore, mais déjà presque suffisante ; et quelques essais, atiqués dans des mines profondes de deux kilomètres, ıt permis, tout récemment, de pousser la reconnaissance ophysique jusqu'à près de quatre kilomètres au-dessous la surface. Beaucoup de grands pays, disposant de ervices géologiques richement dotés — nous sommes ı 2030 —, ont publié des cartes qui font connaître, à vers étages de la profondeur, la structure du sous-sol, rtaine souvent, tout au moins probable ; et, pour quelıes régions de la Terre, on a réalisé, soit des stéréogrames qui résultent de la superpositiou de ces cartes, soit véritables *volumes géologiques* au travers desquels la mière passe et qui permettent de lire, jusque très loin ı jour, la constitution de la lithosphère. Grâce au développement de l'investigation géophysique, la recherche inière, si pénible et si coûteuse autrefois, est devenue cile ; l'industrie extractive ne connaît plus les aléas de lis. On procède, un peu partout, à l'évaluation des resurces restantes en combustibles, en hydrocarbures, en inerais ; et les rapports entre les peuples sont maintenant ominés par les résultats de ces inventaires, pour le plus and bien de l'humaine collectivité.

On parle, aussi, du progrès qu'a fait la connaissance des andes profondeurs. On rappelle les derniers travaux des

géodésiens et des séismologues. Ils jettent un peu clarté dans les abîmes que leurs devanciers croyaie « interdits à nos sondes ». On est à peu près d'accord s la forme et sur la profondeur de la *surface de compens tion* au-dessus de laquelle fonctionne l'*isostasie*; sur loi de variation des densités dans le domaine profond l'équilibre est hydrostatique; sur le partage de la surfa terrestre en compartiments de densité différente, parta réalisé sans doute depuis les débuts de la scorification qui nous explique les longues *permanences*, telles que ce de la région Pacifique.

On célèbre les progrès de la stratigraphie. Ils tienne ces progrès, à l'extraordinaire facilité de la circulation du voyage. On s'est promené partout, à la surface de Terre; on a fouillé tous les affleurements; on a mêr dragué jusqu'au roc les fonds de certaines mers. Ils tie nent aussi au développement magnifique de la pétrogr phie des sédiments. Que de fossiles, méconnus, hi parce qu'ils étaient inobservables, sont devenus, grâce la méthode micrographique, de *bons fossiles*, caractéris ques, chacun, d'un instant précis de la Durée! Et vo que, grâce à eux, les plus anciennes périodes s'ouvrent nos recherches et que les vieux massifs, depuis longtem presque immobiles, l'Afrique, l'Australie, l'Hindousta l'Amérique du Sud, ont maintenant une histoire géol gique relativement claire. Il n'est pas jusqu'aux époqu précambriennes, si longtemps indéchiffrables, qui commencent à livrer quelques secrets : on y trouve d organismes, de jour en jour plus nombreux et moins inc tains, et ces organismes, s'ils ne nous apprennent p comment est apparue la Vie, font reculer son apparitio jusqu'à un passé vertigineux.

Dans un autre groupe de géologues, on parle des pr grès de la pétrographie appliquée aux roches massives

x roches cristallophylliennes. On vient de réaliser dans ı laboratoire de Géochimie la première synthèse du anite, celle aussi de la granodiorite et du gabbro, enfin lle, plus difficile, du gneiss. C'est l'objet préféré de tous les causeries. Les expériences étaient très dangereuses ı raison de la présence de l'eau surchauffée sous grande ession ; longtemps elles sont demeurées vaines ; elles ennent d'être couronnées d'un plein succès. L'énigme s roches massives et l'énigme du métamorphisme, que s géologues d'il y a un siècle déclaraient impénétrables, traissent maintenant moins farouches. Encore quelques nées, et l'on pourra choisir entre les anciennes théories ; moins que toutes les anciennes théories ne succombent ne cèdent la place à une explication nouvelle, aujourhui encore insoupçonnée.

D'autres géologues parlent des progrès de la tectonique, andement facilités par le développement de la géophyque et le perfectionnement de la stratigraphie. Dans nistoire de chaque chaîne de montagnes, nous en sommes - disent-ils — à relever des épisodes de détail qui eussent dis semblé insignifiants. Mais rien n'est insignifiant en ctonique ; et la zone de la surface terrestre où se prépare ne chaîne de montagnes est en quelque sorte un être ivant qui ne cesse pas de s'agiter, de se mouvoir, de se ansformer, d'abord par des mouvements obscurs et resque imperceptibles, puis, tout à coup, par des convulons dont l'amplitude et la brusquerie déconcertent, onvulsions bientôt suivies de longs sommeils, qu'on croiait interminables. Oui, nous savons maintenant la vie es trois grandes chaînes récentes, l'alpine, l'hercynienne, ı calédonienne ; nous savons que la chaîne alpine est ncore vivante et que ses grands plis et ses grandes napes, actuellement en sommeil, bougent un peu cependant t continuent de se mouvoir avec une extrême lenteur ;

nous pressentons que ces trois vies ne sont, en réalit qu'une seule vie, continue dans le temps, se propagea dans la planète suivant une loi qui nous échappe encor Et nous commençons à connaître un peu la vie, si loi taine et si obscure, qui agitait la surface terrestre au temps précambriens et qui se manifeste à nous par l multiples discordances des très vieilles séries sédimenta res.

Non moins animées sont les conversations sur les pr grès de la Paléontologie. Ce ne sont pas seulement d progrès statistiques. Les paléontologues ont récemme édicté quelques lois précises sur l'enchaînement d vivants, sur les phénomènes d'évolution, sur le déclin l'extinction des groupes. L'espoir est immense de conna tre bientôt beaucoup plus de choses. Oh! la Vie! Q donc va nous révéler la Vie? Le rideau qui nous la cach s'agite et devient transparent. Quelle joie quand il déchirera tout à fait!....

Telles seront sans doute, mes chers confrères, les prop qui s'échangeront, ici même, dans cette année 2030 où vous ai transportés pour un instant. Ils seront résumés p un orateur, qui parlera du premier centenaire, du cent naire de 1930, du centenaire d'aujourd'hui, avec cette pié respectueuse et un peu dédaigneuse que l'homme accord à ses ancêtres défunts depuis près d'un siècle. Il parlera, c orateur, des conquêtes réalisées et de celles qui lui sembl ront toutes prochaines ; il aura quelques gestes pour mo trer le jardin des énigmes où se dresseront encore plusieu sphinx, yeux immobiles et lèvres closes ; et il me semb voir s'ébaucher un sourire dans le masque impassible d ces hautes figures, à l'énoncé des promesses de prompte définitive illumination.

Sur l'assemblée planera, comme aujourd'hui, le souv nir des tout premiers géologues, des créateurs de not

ence, des géants qui ont tracé les fondations et posé les ises de base du temple magnifique. Et dans tous les rits et devant tous les yeux, passera, comme aujourui, infiniment belle, long-voilée mais d'autant plus luisante, l'image même de la Géologie, à coup sûr l'une plus passionnément, des plus follement aimées parmi ites les princesses de songe qui se promènent autour la Terre pour la consolation des pauvres hommes.

Réjouissons-nous, mes chers confrères de tout pays et toute langue, réjouissons-nous d'être les serviteurs s amoureux de cette Béatrice ! Souhaitons qu'elle nous nduise, par les voies les plus directes, vers la connaisnce presque claire de notre planète et de son histoire. s chemins où elle nous mène sont étroits et rudes, véri- les sentiers de montagnes ; mais ils offrent, quand, par tant, le brouillard se déchire, de sublimes spectacles nous semblent s'élargir jusqu'à l'infini. Par delà l'hisce de la planète, par delà les espaces et les temps, l'ennteresse évoque pour nous les grands mystères ; et and nous redescendons de ces hauteurs vers le tumulte cités, nous emportons le souvenir de l'ascension blime qui nous a fait douter d'être des mortels. Aucune ence n'est comparable à la nôtre pour la purification l'agrandissement de la pensée ; aucune, non plus, ne ns dispose autant qu'elle à considérer tous les hommes nme nos frères ; aucune n'est, autant qu'elle, *terrestre* par conséquent *humaine*, c'est-à-dire conseillère de ience et d'amour.

PIERRE TERMIER,
Membre de l'Académie des Sciences,
Ancien président de la Société Géologique de France.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Mouvement des Idées scientifiques

Les Rayons X

Tout le monde connaît les rayons X, au moins par le nom symboliquement mystérieux. Mais l'aspect médic est sans doute le seul sous lequel ils apparaissent a grand public. Dès leur découverte en 1895, Rœngten ava songé au rôle capital que pourrait jouer, dans la thérape tique, une radiation, une « lumière » aussi merveilleus ment pénétrante. Cette application des nouveaux rayon est celle qui se développa le plus vite, il ne s'agit poi d'en réduire l'importance. Tout au contraire désirerait-c la voir s'étendre, se préciser surtout davantage. Elle res encore terriblement incertaine et, si l'on ose dire, à deu tranchants. Elle met en jeu l'immense problème de l'ét électrique de la matière vivante, problème que la méd cine d'aujourd'hui entrevoit à peine et dont l'étude, vra semblablement, caractérisera la médecine de demai Depuis Pasteur, l'art médical s'était résolument tourn vers la chimie. Son orientation ultérieure paraît bien ét désormais commandée par la physique. Mais, pour nous e tenir au présent et rentrer dans notre domaine, diso tout de suite que la « radiologie » est seulement une pa tie de l'étude des rayons X, ou plus exactement de le pratique. La connaissance des radiations de Rœntgen fait après 1912 des progrès essentiels. Cette partie de physique est actuellement l'une des plus explorées, l'un

s plus fécondes. Par bonheur, voici que l'un de ses jeu-
s mais de ses meilleurs explorateurs nous donne une
es remarquable mise au point des travaux effectués jus-
'ici, un état des connaissances concernant les rayons X
un aperçu de leurs applications principales (1). M. Jean
ibaud est, avec M. Dauvillier, à la tête du Laboratoire
Physique des Rayons X institué par le duc de Broglie
l'École des Hautes-Études. Sa carrière de physicien,
jà fructueuse, a surtout eu pour objet l'étude du rayon-
ment Rœntgen ou des radiations connexes. Il est expé-
nentateur habile, spécialiste d'une méthode spectrogra-
ique qui a beaucoup accru la technique des rayons X
éthode du « réseau ligné sous incidence tangentielle »).
e plus, il écrit clairement, et sait résumer une question
l'adresse des esprits cultivés : il a écrit ainsi, dans le
méro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1928,
article intéressant, et bien composé sur *l'Atomistique*
la vie des étoiles. M. Thibaud était à coup sûr l'un des
vants le plus qualifiés pour nous donner un tableau
treint, mais précis et complet, de la théorie et de la
atique des rayons X.

Le double aspect du rayonnement

On sait que les rayons X appartiennent à cette immense
elle de radiations qui constitue l'une des deux « réa-
és » étudiées par la physique moderne : le *rayonnement*.
autre est la *matière*, qui se résout en atomes, eux-mêmes
mposés d'électrons et de protons, les particules élémen-
res d'électricité. On appelle souvent le rayonnement
r le nom de sa partie la plus connue, la seule visible à
s yeux presque aveugles de pauvres êtres humains : *la*
nière. Les autres parties, des radiations hertziennes de
T.S.F. jusqu'aux « rayons cosmiques », ne diffèrent de

1) JEAN THIBAUD, *Les Rayons X*. 1 vol. in-16 de 218 p. avec fig.
ollection Armand Colin, 1930.)

la lumière et ne diffèrent entre elles que par la longueu d'onde, mais nos yeux ne suffisent point à les déceler, les « détecter », comme parlent les physiciens.

Les rayons X, comme toute *lumière* (et comme tout matière d'ailleurs), offrent une dualité d'aspect. D'un part, les travaux contemporains sont parvenus à leur con férer toutes les propriétés classiques des ondes électro magnétiques : diffusion, diffraction, réfraction, polaris tion, etc. C'est ainsi qu'ils sont diffusés, par exemple, si l'o en envoie un faisceau sur de petits cristaux pulvérisés e orientés en tous sens. (Ces expériences ont été faites d'a bord par Maurice de Broglie avant la guerre, bien qu'elle soient connues sous le nom de Debye-Scherrer).

Les rayons X constituent un chapitre nouveau, mais tou à fait normal, de l'Optique traditionnelle, envisagés de c point de vue. Leur réflexion totale, leur réfraction dan les prismes, leur diffraction par les réseaux, entre autres nous les présentent sous les traits familiers des « rayons ordinaires de l'Optique. Mais de nouveaux phénomène sont venus troubler quelque peu l'allure habituelle d rayonnement. On sait que l'explication par les ondes s'es révélée insuffisante devant certains faits, comme le phé nomène de Compton ou l'effet photo-électrique, lesquel ne se comprennent qu'en imaginant « la lumière » sou forme de petits grains élémentaires (d'atomes de rayon nement, en somme), où se trouve concentrée l'énergie de rayons. Ces grains ont été nommés *quanta de lumière* pa Einstein dès 1905 : on les appelle *photons* depuis 1920. E précisément, l'autre aspect corpusculaire est justiciable d la théorie des quanta. Les phénomènes qui manifesten cet aspect corpusculaire échappent à l'Optique classiqu et ne s'expliquent comme ne se calculent qu'à partir de l théorie des quanta.

Il y a là un exemple singulièrement saisissant de « ce deux faces complémentaires » (pour prendre une expres sion du grand physicien danois Bohr), qui semblent bie former universellement le double visage de la nature. L

de M. Jean Thibaud dégage admirablement cette té. Son introduction de quelque douze pages sur *ère et Radiation* y conduit tout naturellement ; les parties du volume embrassent chacune, et très com- ment, un des aspects : les rayons X, radiations élec- nagnétiques avec la première partie, les quanta de ns X avec la seconde.

ne troisième partie mentionne l'essentiel de ce qui erne la technique et les applications : sources, spec- phie, usage des rayons X dans la cristallographie et e des structures par leur moyen. Une dernière sec- comprend enfin les « radiations connexes » : rayons X rande longueur d'onde, de même nature que les ns X ordinaires, mais beaucoup moins pénétrants et descendent aux abords de l'ultra-violet (extrême -violet de Millikan), formant ainsi un « domaine médiaire » ; — rayons Gamma des substances radio- es, lesquels sont très proches parents des rayons X ; fin, ondes de Louis de Broglie, dont l'interprétation que est encore, à vrai dire, fort discutée, voire pro- atique, mais qu'il est parfaitement logique de ranger e place depuis les diverses expériences où la théorie ste de Louis de Broglie a trouvé la plus éclatante des ications.

petit livre est un modèle, je ne l'appelle petit que ses dimensions. Les physiciens n'oublieront, certes, conférence-rapport de M. Maurice de Broglie, ni ortante *Introduction à la physique des rayons X et des s Gamma*, publiée il y a deux ans par Maurice et de Broglie, ni l'étude récente de M. Dauvillier, ou qui est plus récente encore, de M. Trillat, — pour rler que des principaux ouvrages dans notre langue. ils auront désormais sous la main un aide-mémoire t, un guide précis et sûr (1). Je me permets de le

Un appendice donne, en outre, plusieurs tableaux numériques : cation périodique des éléments (Mendéléieff), coefficients

recommander particulièrement aux médecins, que la
tique détourne souvent d'une connaissance plus comp
de la physique contemporaine, et qui, cependant, aura
un intérêt primordial à savoir l'essentiel de nos conn
sances sur les Rayons X dans toutes les parties de
étude.

Quant au philosophe, ai-je besoin d'ajouter qu'il s
inexcusable d'ignorer les grands traits de cette étude?
Rayons X constituent notre meilleure arme pour a
quer les secrets de l'atome, notre outil le plus fin p
scruter la matière et analyser sa structure.

*
* *

L'Introduction à la Physique théorique, *de M. Fortr*

Ne quittons pas le domaine de la physique avant
voir signalé, parmi les publications récentes, deux ou
ges utiles et bien faits.

D'abord le dernier fascicule paru de l'*Introduction a*
tude de la Physique théorique due à un professeur de
noble, M. Fortrat. Cet auteur a eu l'ingénieuse et ex
lente idée de répartir en sept fascicules la matière co
pondant à l'ensemble de la physique théorique. L'ouv
complet forme non seulement une très bonne « intro
tion », mais il va même au delà des promesses de son
et constitue un précis clair, judicieux, suffisamm
moderne. Le nouveau fascicule est en réalité le cinqui
dans l'ordre adopté par M. Fortrat ; il a trait aux *O*
électromagnétiques (1), c'est-à-dire à la théorie class
du rayonnement, à laquelle nous faisions allusion
haut. Dans sa dernière partie, d'ailleurs, M. Fortrat
die les théories modernes de l'énergie rayonnante, e
pages relatives au « rayonnement noir » (p. 94 et sui

d'absorption massiques pour les principaux éléments, long
d'onde des discontinuités critiques, etc. Ces tables complèten
utilement ce précis.

(1) 1 vol. in-8, 118 p., Hermann, 1929.

seront parmi les plus utiles à ceux qui veulent abor-
la théorie des quanta.

*
* *

Les Ondes très courtes

ous avons parlé, dans une précédente chronique, des
onférences d'actualités scientifiques et industrielles »
se donnent chaque année au Conservatoire national
Arts et Métiers, et que la librairie Hermann publie
uite. Celles de 1930 paraissent en brochures séparées
a première vient ainsi d'être éditée. C'est celle de
Gutton sur les *Ondes électriques de très courtes lon-
urs et leurs applications* (1). Je n'ai pas la prétention
prendre à qui que ce soit le nom de M. Gutton, ni le
de premier plan qu'il a joué dans la technique de la
.F. Le savant professeur nancéien nous était déjà
connu, durant la guerre, ne serait-ce que par ce
arquable petit livre où la Radio était mise à la portée
ous les combattants qui avaient à s'en servir. Le livre
anonyme, comme toutes les « instructions » militai-
mais la personnalité de l'auteur avait été rapidement
lée.

i encore, nous demeurons dans le domaine du rayon-
ent, — rayonnement hertzien cette fois. Peu après la
ouverte de Hertz, des chercheurs avaient su obtenir
ondes très réduites, dont la longueur d'onde était de
re du centimètre ou même du millimètre. Mais le
e de production (par étincelle) ne se prêtait pas aux
ons radiotélégraphiques. Il a donc fallu s'orienter dif-
nment. La lampe à trois électrodes, — la fameuse
e que connaissent bien, au moins de vue, les amateurs
'.S.F., — a permis d'obtenir des oscillations non-
rties, c'est-à-dire d'éviter l'inconvénient dû aux étin-
s. Actuellement, les nouveaux oscillateurs ont per-

1 brochure grand in-8 de 20 p. avec fig., Hermann, 1930.

mis d'abaisser la longueur d'onde à une grandeur l'ordre de quelques mètres, avec, comme limite infériet non-dépassée, o m. 10 environ. Ces « ondes très courte grâce aux travaux de leurs spécialistes MM. Mesny Beauvais surtout, ont été utilisées à la liaison radioté graphique de Nice avec la Corse. A la Faculté des sci ces de Nancy, M. Gutton et M. Pierret les font servi des recherches de laboratoire. L'ordre de grandeur réa se trouve être, en effet, celui des périodes d'oscillat des molécules, ou des périodes d'oscillation des deux p ties d'une molécule dissymétrique l'une par rappor l'autre. On peut donc étudier ainsi la constitution m culaire et, comme ces ondes sont entretenues, obtenir phénomènes de résonance moléculaire.

* * *

Une histoire des idées sur la génération

Ce tour d'horizon rapide nous ferait découvrir, du c des « sciences naturelles », un livre curieux, très infor de M. Jean Rostand sur *la Formation de l'être*, une *hist* en somme, et comme l'indique d'ailleurs le sous-titre, *idées sur la génération* (1). On sait que le second des d'Edmond Rostand a toujours été passionné d'entom gie, de biologie plus généralement. Il a publié, déjà, très bonne mise au point des travaux scientifiques c cernant *Les Chromosomes* (2). Il reprend, aujourd' l'ensemble des théories successives par où l'on a te d'expliquer la génération animale. L'évolution des id présente à cet égard des caractères bien curieux. L'a quité proclama d'abord l'hégémonie du mâle, l'influe unique du sexe masculin dans la procréation. Démoc et Hippocrate songèrent ensuite à la collaboration

(1) 1 vol. in-12, 222 p., Hachette, 1930.
(2) Particulièrement des études de Guyénot sur l'hérédité.

« parents, par mélange des semences. La distinction
·istote est subtile, toute philosophique : selon le Sta-
e, la mère fournit la matière, le père confère la forme.
s les temps modernes, la querelle des *ovistes* et des *ani-*
culistes caractérise l'histoire de ces idées biologiques :
tes rattachant l'embryon à la mère seule, animalcu-
s n'admettant que le père à l'œuvre de la génération.
uimalculisme succède à l'ovisme, qui marque ensuite
etour offensif. Enfin, la théorie moderne est absolu-
t dualiste : le père comme la mère, la mère comme
ère interviennent dans cette œuvre essentiellement
:érale.

est piquant de constater la généralité de l'idée dua-
dans l'explication moderne de la nature, en biologie
me en physique. Bien souvent, la solution actuelle
une synthèse des deux théories antagonistes ; mais
·enons-nous qu'une telle synthèse apporte toujours
que chose d'*actif*, que, pour être vraiment scientifi-
elle ne se contente jamais de plaquer l'une sur l'au-
bassivement pour ainsi dire, deux théories contradic-
:s. L'histoire des idées sur la génération nous en
nit encore un exemple. La preuve de la collaboration
deux sexes unit en une seule « vérité » les vérités
.elles. Elle donne raison à Démocrite, à Buffon, à tous
dualistes » du passé. Mais elle n'est pas la reproduc-
pure et simple de leurs idées, pas plus qu'elle ne
e la somme des théories ovistes ajoutées aux théories
ıalculistes. La théorie des particules détentrices des
riétés héréditaires, la découverte des chomosomes,
obent les concepts anciens mais en y apportant des
s nouveaux.

: livre de Jean Rostand, lui aussi, est *dualiste* : il joint
bonheur la solidité du fond, le travail scientifique
:ux (les citations me paraissent très consciencieuse-
t choisies et transcrites, ce qui n'est point déjà d'un
te mince, ni courant...), à l'élégance et à la clarté de

la forme (1). Nous n'aurons jamais trop de livres, qui s
vent si bien l'exemple de la nature et de ses doubles qu
lités.

*
* *

La Culture des perles

Il est toujours permis de rire, même et surtout à la
d'une chronique scientifique. Le pêcheur de perles de
Vie Intellectuelle me fournit à point deux merveilles.
première est cueillie dans la *Presse médicale* du 9 juill

« Mais nous sommes au bord de l'abîme — et c'est
qu'il faut choisir ! Ou les forces de la nature et ses resso
ces infinies, qui nous sont encore inconnues — et s
doute le seront toujours —, ou les forces surnaturelles, v
lesquelles aspirent tant d'âmes qui n'ont pu dépoui
encore les grandes illusions de la foi ! Il n'y a ni comp
mis, ni transactions possibles ! Il faut choisir entre les c
ceptions magnifiques auxquelles nous ont conduits
travaux de savants innombrables et les illuminations
génie, ou les légendes merveilleuses qui obsèdent l'es
des hommes depuis que l'esprit des hommes est sorti
ténèbres et depuis les temps abolis où, sur le seuil
cavernes de la préhistoire, nos ancêtres épouvantés
vaient leurs mains suppliantes vers les dieux inconnus
dus dans les étoiles. »

Cette fantaisie pour orchestre complet a pour comp
teur le professeur Jean-Louis Faure, chirurgien de m
que. L'opulent alexandrin qui la termine semble d'aille
témoigner de dons exceptionnels pour le livret d'op
Nous déférerons bientôt M. Faure à la chronique
Maurice Brillant.

(1) Le livre est beaucoup mieux « écrit » que l'ordinaire des li
de science. Enfin, il est écrit par un écrivain. Et je n'hésite p
imputer au prote l'horrible barbarisme de la p. 44 : « *en outre*
vaisseaux », etc...

ıutre perle synthétique nous vient d'Allemagne. Les ectives pour les discussions » de la *Deuxième Confé- Mondiale de l'Énergie*, Berlin, 1930, portent cet rieux paragraphe deuxième : « Des projets non re réalisés et des théories non encore appliquées éressent pas. » Allons, l'esprit de Locarno fait du ıin ! Voici que l'Allemagne renie tous ses théoriciens, tein, Planck, ses plus grands hommes. Le malheur, que pour « appliquer », il faut appliquer quelque ɜ, et que le plus court chemin intellectuel pour arri- la T. S. F. ce fut encore la théorie de Maxwell et éorie de Hertz.

André George.

De Vulcain à Pluton

A propos de la nouvelle planète

ɜ astronomes sont en émoi. Il y a quelques mois, on nçait la découverte d'une nouvelle, et très lointaine, pla- du système solaire. La chose demandait confirmation : e était exacte, on se trouvait en effet, sans conteste, en de la plus importante découverte astronomique depuis d'un siècle. Mais on en est encore à l'ère des discussions; ɔus allons, en attendant que l'on soit à même de porter jugement définitif, exposer brièvement l'histoire des ıvertes planétaires, et montrer quels sont les problèmes ɔvés par l'astre nouveau.

*
* *

squ'à la fin du XVIIIe siècle, et depuis la plus haute anti- ɜ, on connaissait l'existence et les mouvements de cinq ʼtes : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne; auxquel- l convenait, depuis l'adoption du système de Copernic, ɔuter la Terre. Ces six astres se meuvent autour du Soleil

en suivant les lois bien connues découvertes par Ké
Leurs orbites sont des ellipses : mais ces ellipses sont
voisines de cercles, ce que l'on exprime scientifiquemen
disant que leur *excentricité* est très faible; la distance de
que planète au Soleil est donc un nombre à peu près c
tant. En prenant pour unité la distance de la Terre au S
(qui est d'environ 150 millions de kilomètres), les dista
des planètes au Soleil sont représentées par les nombres
vants :

Mercure	0,39
Vénus	0,72
Terre	1,00
Mars	1,52
Jupiter	5,20
Saturne	9,54

Enfin ces orbites sont toutes à peu près situées dans
même plan; ce qui signifie que le plan passant par le S
et l'orbite de chaque planète coïncide à peu de chose
avec le plan de l'orbite terrestre, que les astronomes ap
lent *plan de l'écliptique*. On exprime cette dernière prop
en disant que les *inclinaisons* des orbites planétaires sur
cliptique sont très petites. Ce fait est à la base de la cél
hypothèse cosmogonique de Laplace.

* *

Toutes ces planètes sont visibles à l'œil nu; le perfectio
ment des instruments d'optique allait conduire à une im
tante découverte. Le 13 mars 1781, examinant avec un t
cope puissant la constellation des Gémeaux, l'astron
anglais William Herschel observait un astre qui lui se
nouveau, et qui fut bientôt reconnu pour une planète, si
à une distance du Soleil représentée par 19,2, donc plus
que Saturne. L'étendue du système solaire se trouvait
doublée par la découverte de cette planète, qu'Hers
nomma *Uranus*. Son orbite est presque circulaire, et
inclinaison n'échappe pas à la loi commune. C'était là, in
testablement, une très belle découverte : mais on allait
infiniment mieux.

En 1820, les observations très suivies que l'on avait f

s positions d'Uranus permettaient à Bouvard, calculateur l'Observatoire de Paris, d'établir des Tables précises du ouvement de cette planète; mais on remarqua bientôt que positions qu'indiquaient ces tables accusaient un désac-d croissant avec les positions observées; vers 1845, ces irré-larités étaient si fortes que les astronomes s'inquiétèrent : ago, Bessel, proposèrent l'hypothèse de l'existence d'une nète inconnue, dont l'attraction sur Uranus provoquerait perturbations constatées. L'idée fut reprise par Le Verrier, i posa le problème en ces termes : « Est-il possible que les galités du mouvement d'Uranus soient dues à l'action me planète, située dans l'écliptique, à une distance yenne supposée voisine de 30 unités, et, s'il en est ainsi, est actuellement située cette planète ? » Problème d'une ficulté étonnante, non encore abordé, et que le génie de Verrier, comme on sait, parvint à résoudre. Le 31 août 6, le savant annonce à l'Académie des Sciences le résultat ses recherches, et indique le lieu du ciel où la planète onnue doit être cherchée. Le 18 septembre, Le Verrier nmunique cette position à Galle, astronome de Berlin, qui sédait une carte récente et détaillée de la région du ciel question : Galle, le soir du jour où la lettre lui parvient, septembre, dirige sa lunette sur le point précis indiqué Le Verrier, et y observe l'astre que le savant français avait ouvert, comme on l'a dit, au bout de sa plume. Éclatante ifirmation de la puissance du calcul en Astronomie, la ouverte de *Neptune* reculait les frontières du système ire jusqu'à la distance 30,0. Ici encore, l'orbite est pres-e exactement circulaire, l'inclinaison très faible.

*
* *

Cependant, des découvertes d'un genre différent se multi-aient par ailleurs dans le système solaire. Nous avons vu entre Mars (distance au Soleil 1,52) et Jupiter (5,20) on ne naissait aucune planète : lacune curieuse, où bien des onomes, depuis déjà Képler, supposaient l'existence d'un ce encore inconnu. Le premier jour du XIXe siècle, 1er jan-1801, Piazzi, à Palerme, découvrait, sans la chercher, une nète gravitant à la distance 2,8 : par cet astre (qu'il nma *Cérès*), la lacune était comblée. Mais Cérès était une

planète de dimensions bien mesquines : à peine si son dia mètre atteint la quinzième partie de celui de la Terre.

Et, coup sur coup, les découvertes se précipitent : à l même distance du Soleil, Olbers, en 1802, observe une second planète, *Pallas*; puis Harding en 1805, Olbers encore en 180 trouvent *Junon* et *Vesta*; enfin la recherche de ces petite planètes devint un véritable sport, et, visuellement d'abord photographiquement aujourd'hui, les astronomes sont arr vés à découvrir, dans cet espace lacunaire situé entre l'orbit de Mars et celui de Jupiter, plus de *douze cents* petits astres formant ce que l'on appelle l'anneau des astéroïdes. Ce corps célestes sont très petits : certains ont un diamètre d dix kilomètres. Au point de vue cosmogonique, leur origin pose de graves problèmes. Mais il faut surtout remarquer qu leurs orbites présentent des particularités très étonnantes à l'inverse des grosses planètes, elles ont souvent de très fo tes inclinaisons : ainsi Pallas circule dans une orbite dont plan fait avec l'écliptique un angle de 34°; la petite planè Hidalgo a une inclinaison de 43°, etc. De même, les excentr cités de leurs orbites sont parfois grandes : les ellipses s'éca tent beaucoup du cercle. Il y a là, pour plusieurs astéroïde un caractère qui les rapproche des comètes.

*
* *

Car les planètes ne sont pas les seuls corps célestes à c culer autour du Soleil. Les comètes, sur la nature physiq desquelles nous ne pouvons insister ici, décrivent, suivant l lois de Képler, des orbites très allongées, des ellipses do l'excentricité est forte et le grand axe très grand par rapp au petit axe, des courbes que, pour les besoins du calcul, est même parfois amené à assimiler à des *paraboles*, c'est dire à des courbes ouvertes, avec deux branches s'en alla à l'infini. Tous les ans, on en observe de 3 à 10; quelque unes sont déjà connues : ce sont les comètes périodiqu dont l'orbite a des dimensions telles que la révolution co plète de l'astre se fasse en un temps relativement court. plus célèbre des comètes périodiques (et la seule visible l'œil nu) est la comète de Halley, dont la période est 75 ans, et dont la dernière apparition a eu lieu en 1910.

*
* *

lanètes, astéroïdes, comètes, tels sont donc les membres la famille solaire. Sans aucun doute, les plus intéressan- pour nous, ce sont les planètes, nos sœurs : et, sans par- des petites planètes, on s'est demandé si les huit grosses nètes connues depuis 1846 étaient les seules existantes. re Mercure et Neptune, il n'y a pas de place pour une sse planète : mais pourrait-il en exister entre le Soleil et cure, ou au-delà de Neptune ? C'est le problème des pla- es *intramercurielles* ou *transneptuniennes*.

omment les rechercher ? La méthode employée par Le rier pour Neptune semble pouvoir s'appliquer : il faut ord voir si les mouvements des planètes connues sont d'accord avec le calcul. Précisément, il existe dans le vement de Mercure une irrégularité, bien constatée s inexplicable, qui fit penser que, comme pour Uranus, présence d'une planète inconnue était probable. Le septembre 1859, Le Verrier, à la suite d'un nouveau tra- , annonçait comme possible l'existence d'une ou plu- rs planètes intramercurielles. Cependant une objection osait dès l'abord : une telle planète ne serait pas très gnée de la Terre : comment donc ne l'aurait-on pas vue ? Tout simplement parce qu'elle doit s'écarter fort peu Soleil, être constamment noyée dans son rayonnement. cure lui-même n'est visible qu'à certaines époques, et jours avec quelque difficulté. Aussi ne peut-on guère rer voir l'astre inconnu que dans deux circonstances : dant les éclipses totales du Soleil, alors que les rayons celui-ci disparaissent; ou lorsque, dans son mouvement, planète vient à passer exactement entre le Soleil et la re, se projetant par conséquent sur le disque solaire, me une tache noire semblable à celle que produisent les sages de Mercure ou de Vénus sur le disque.

ussitôt après la publication du travail de Le Verrier, un teur d'astronomie, le docteur Lescarbault, écrivit que, 6 mars 1859, il avait, observant le Soleil avec une bonne ette, vu passer sur son disque un objet noir, circulaire, avait traversé le disque en $1^h\ 18^m$ environ. Était-ce la pla- e intramercurielle ? On le crut : et à ce nouvel astre, à e planète hypothétique devenue réalité, on donna le nom

de *Vulcain*. Cependant il semblait, d'après l'observation Lescarbault, que cet astre fût de petites dimensions : sa mas paraissait alors trop faible pour produire la perturbati observée sur Mercure. Le problème restait ouvert. En 18 un M. Weber observait à son tour le passage d'une tac ronde sur le Soleil; Le Verrier reprit ce résultat, en discu plusieurs autres analogues, et, tout en remarquant qu' concordaient assez mal, annonça que la planète Vulcain pa serait sur le Soleil le 23 mars 1877. Ce jour-là, tous les obs vatoires braquèrent leurs télescopes sur le Soleil : rien n'a riva. Vulcain devenait de plus en plus douteux. Par ailleu les observations, très sérieusement faites, pendant les écli ses totales de Soleil ne donnèrent rien, elles aussi. En ajoutons que les passages de la planète sur le disque sola devraient être fréquents : or, chaque jour, dans de nombre observatoires, on photographie le Soleil : ces passages n'a raient pu échapper. Il faut arriver à la conclusion logiqu Vulcain n'existe pas, et l'on s'est trop hâté de baptiser ce illusoire planète. Terminons d'ailleurs en rappelant que théorie de la relativité généralisée d'Einstein explique façon fort élégante les perturbations du mouvement de M cure, sans qu'il soit besoin d'inventer un astre nouveau.

* *

La question des transneptuniennes se pose un peu dif remment. Au problème théorique, ardu d'ailleurs (parce q le mouvement de Neptune est encore mal connu), s'ajoute difficulté naissant de l'éloignement de ces astres : il faud pour les découvrir, des instruments extrêmement puissan Tout cela n'a point arrêté les astronomes : et depuis lo temps déjà théoriciens et observateurs ont tenté de renou ler l'exploit de Le Verrier. Un savant modeste, Gaillot, at ché au Bureau des Calculs de l'Observatoire de Paris, ent prit un travail préparatoire de longue haleine, établiss des tables aussi précises que possible du mouvement d'U nus et de Neptune. De son côté, l'astronome Borelly, spé liste des découvertes cométaires, se donna pour tâche rechercher l'astre inconnu au moyen d'un instrument exc lent, à l'Observatoire de Marseille. Il ne trouva rien : lunette était trop faible.

es États-Unis, alors, entrèrent en ligne. Là-bas, il y a, le sait, d'admirables observatoires, richement outillés et éreusement dotés par des mécènes milliardaires. L'un des s beaux est celui que construisit, spécialement pour l'é- e de la planète Mars, l'astronome Percival Lowell, à Flags- (Arizona). Avec ses puissants instruments, il pouvait ten- la recherche de la transneptunienne : il essaya. Reprenant :omplétant les tables de Gaillot, il conclut à l'existence ne telle planète, et, en mourant, il y a quelques années, ıa aux savants de son observatoire le soin de continuer s cette voie. Ceux-ci déterminèrent alors, suivant la hode de Le Verrier, le point où devait se trouver l'astre : ı janvier dernier, au lieu indiqué, ils observèrent un corps ste non marqué sur les cartes, et de lumınosité très faible. .t-ce bien la transneptunienne ? Il convenait d'attendre peu, d'étudier son déplacement; surtout de mesurer sa ance : les premières constatations autorisèrent tous les ›irs : l'astre était à une distance du Soleil représentée par ombre 41, environ : Neptune étant à 30, on était bien en ;ence d'un corps transneptunien. Et le 13 mars 1930, jour iversaire de la découverte d'Uranus par Herschel, l'obser- ›ire Lowell annonçait au monde astronomique enthou- mé qu'une nouvelle planète devait être ajoutée à la liste membres du système solaire.

ependant, est-on sûr du fait avancé ? Pas encore : on peut ›ffet se demander si l'astre observé est une planète ou une ète. A cette distance — *six milliards de kilomètres* — une ète ne saurait se distinguer d'une planète et même d'une le : pour décider, il faut déterminer la trajectoire de l'as- Dans les conditions actuelles, le problème est difficile : observations sont peu nombreuses, le déplacement de jet en question est très lent (songeons que si c'est une ıète, elle mettrait à peu près *trois siècles* à parcourir la lité de son orbite !). Les méthodes classiques de la méca- ıe céleste sont peu applicables au cas présent. On s'est à l'ouvrage, cependant. Et, tout de suite, on a constaté fait troublant : l'orbite de cet astre fait avec l'écliptique angle de près de 20°. Si c'est une grosse planète, donc, sort de la règle ordinaire; par ailleurs, une telle inclinai- est courante pour les orbites cométaires. Il est évident c'est la forme de l'orbite qui décidera : si l'on trouve orbite circulaire, ou faiblement elliptique, c'est une pla-

nète. Si elle est parabolique, c'est une comète. Or, il est ab lument impossible jusqu'ici de déterminer cette forme a précision : tous les calculs sont contradictoires : les uns co duisent à un cercle, d'autres à une parabole, d'autres à formes intermédiaires : toute conclusion est prématur Cependant les astronomes de l'Observatoire Lowell, qui ti nent à leur planète, ont déjà déclaré qu'elle s'appellerait *P ton*. Espérons que ce baptême ne sera pas aussi inutile celui de Vulcain. Les astronomes français, qui appellent l tre « le corps céleste Lowell », sont plus prudents. En to cas, nous restons dans l'incertitude, et pour longtemps : à présent la région du ciel où se trouve l'astre énigmatic va cesser d'être visible la nuit. Attendons : l'avenir no éclairera. S'il s'agit d'une planète, la découverte est éc tante. Si c'est une comète, la chose est bien moins intér sante : cependant, pour qu'on ait pu l'observer à cette d tance, il faut que ce soit une superbe comète : et lorsqu'e se rapprochera de nous (c'est-à-dire dans un ou deux siècle il est probable qu'elle sera magnifiquement visible à l'œ nu. Quoi qu'il en soit, on comprend que les astronomes passionnent pour la question : de toutes façons, elle en va la peine.

PIERRE HUMBERT,
Professeur à l'Université de Montpell

« *La théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche* » (1)

Ce très beau livre, consacré à un des points les p obscurs de la philosophie de Malebranche, sera universe ment apprécié. Il porte la marque d'une maîtrise et d'u lucidité peu communes; l'on sent qu'il a été longuem médité, à la netteté et à la fermeté de son armature, au

(1) Par L. BRIDET, docteur ès lettres. Paris, 1929, Rivière. In-8 367 pp.

ses détails. Voici, très résumées, quelles en sont les gran-
s lignes et les principales conclusions.

Malebranche a posé le problème de la connaissance dans
termes mêmes où Descartes l'avait conçu. S'il y a un
me entre la pensée, c'est-à-dire l'esprit, et l'étendue, c'est-
ire l'objet, comment expliquer la rencontre de l'un et de
utre dans l'acte de la connaissance ? A ce problème que
scartes a laissé sans réponse vraiment nette, Malebranche a
porté une solution originale et profonde. Il s'est placé
mblée et définitivement dans l'infini, en Dieu. La nature
ine est, selon lui, le premier, l'unique objet que connaisse
sprit humain.

Mais comment connaissons-nous Dieu ? Notre esprit ne le
naît point par une idée, car « rien de fini ne peut repré-
ter l'infini » : « L'infini ne peut se voir qu'en lui-même. »
lors que nous pensons à Dieu, nous ne voyons pas seule-
nt qu'il existe, nous apercevons encore sa nature infinie.
st une intuition immédiate et absolue, quoique limitée.
Dira-t-on que Malebranche nous a dotés de la vision béati-
ie dès ici-bas ? Lui-même a protesté contre cette sottise
il n'a jamais avancée. Nous voyons Dieu *comme le peuvent
des esprits humains*, c'est-à-dire sous l'angle où le divin
t nous apparaître : dans ses rapports avec la création. Car,
u ayant créé le monde, sa pensée porte pour ainsi dire
image de ce monde avant de le réaliser. C'est dans cette
ge éternelle, inséparable de son essence, que Dieu pense
êtres. Or notre esprit, intimement uni à lui par sa défini-
n même, — car, dit Malebranche, que serait une intelli-
ce si elle n'était constamment éclairée par Dieu qui est le
il des esprits ? — verra tous les êtres dans l'entendement
n.

ependant les qualités du corps, d'après la physique carté-
ne, se réduisent à des sensations, et leur substance est,
son essence pure, l'étendue. Ce principe conduit Male-
nche à concevoir la notion si curieuse de l' « étendue
lligible », qui est le fond de toute sa pensée. Étendue
de, immatérielle, non spacieuse, qui figure parmi les per-
ions divines. Car Dieu contient en lui-même la source
elle de tout ce qui est perfection ou réalité de la créature.
rt génial pour échapper à la loi du sensible dans l'expli-
on du monde; effort que l'on admire comme une des plus
es tentatives de l'esprit philosophique; effort stérile cepen-

dant si l'on veut, à l'aide de cette seule notion, rendre comp des propriétés réelles des corps existants. Malebranche n'est pas contraint de faire appel à la sensation, donc de la quali pour expliquer la perception des corps ?

Mais la connaissance n'a pas seulement pour objet les sul tances corporelles; n'atteint-elle pas aussi le monde de l'e prit ? Ici encore, Malebranche apporte une solution origina et toute moderne, en opposition avec celle de Descartes, av qui il contraste si souvent. Nous ne connaissons pas not âme par son *idée*, c'est-à-dire nous ne saisissons pas nature, sa réalité profonde. En d'autres termes, nous ne voyons pas en Dieu. Mais nous percevons directement et même ses modalités, grâce au « sentiment intérieur » ou la conscience. Cette lumière suffit à Malebranche pour dév lopper une analyse minutieuse des richesses de la vie psych logique.

Tels sont les thèmes principaux de la théorie malebra chienne de la connaissance. M. Bridet les expose, en his rien, avec assez d'objectivité et de pénétration pour garder droit de les juger en critique. Droit dont il use avec d crétion, mais avec liberté. Il n'hésite pas à déclarer dans conclusion que « l'effort héroïque de Malebranche » po concevoir un espace purement spirituel est, somme tou un « triomphe stérile de l'abstraction »; que cet espace n' qu' « une idée sans idéat, une forme vide qui ne soutie plus de rapports avec l'étendue réelle »; que Malebranch « en séparant l'idée de son idéat, renonce à toute explicati valable des natures finies »; qu'enfin son idéalisme math matique « le contraint de poser l'existence des êtres dont ne peut rendre compte ».

Exposé et critique se signalent par des qualités qu'un si ple compte rendu ne saurait faire sentir, par la richesse d analyses et la sûreté de l'exégèse, par la lucidité (répétons mot, il est vraiment caractéristique) de la pensée et du sty Le style de M. Bridet rappelle constamment celui de Ma branche : il en a l'impersonnalité, la sobriété et la modest tout y tend à s'effacer devant les idées, à les laisser paraî seules, en leurs connexions naturelles, et finalement à cach l'auteur. Ce sont là autant de marques du vrai style philo phique.

E. Baudin.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

ORGES RENARD.
seur à la Faculté de Droit de Nancy.

La pensée chrétienne sur la propriété et les inégalités sociales qui s'ensuivent.

Une doctrine de la propriété a son retentissement dans tout le domaine des rapports sociaux... La pensée chrétienne sur une aussi grave question est ici formulée à la lumière combinée, par un heureuse rencontre, de la théologie traditionnelle et de la science juridique la plus avertie,

X TURMANN.
Professeur
versité de Fribourg.
bre correspondant de l'Institut.

Les catholiques et les origines de l'Organisation internationale du Travail.

Tout récemment l'Organisation internationale a célébré son dixième anniversaire : à cette occasion, il nous a paru intéressant d'en rappeler les origines et d'y montrer le rôle important des catholiques.

FAIDHERBE.

Le problème social aux colonies.

La XXIIe session des Semaines Sociales à Marseille.

RID DE CHRISTIERSON.

Pour la Finlande.

A l'occasion d'un livre de M. Jean-Louis Perret.

***

Les chefs d'entreprises et la loi des assurances sociales.

La pensée chrétienne sur la proprié
et les inégalités sociales
qui s'ensuivent

Cette étude sera essentiellement objective : ce
point une pensée personnelle que l'on attend, c'e
pensée du christianisme sur la propriété. Si nous
permettons de glisser quelques allusions à notre th
de l'institution, c'est que, à l'étiquette près, cette th
elle-même est incluse dans les conceptions chrétienn
droit (1).

Ce qui va être dit, nombre de chrétiens l'igno
même parmi ceux qui se figurent être instruits ; et il
convenir que leur ignorance de la doctrine social
christianisme excuse les méprises de ceux qui ne p
gent pas leurs convictions religieuses (2).

Il en est souvent ainsi, hélas ! dans la bataille des id
beaucoup s'agitent pour la défense d'une cause o
ruent à l'attaque d'une position, qu'ils n'ont même
pris la peine d'étudier. C'est un combat dans la nuit

(1) Rapp. notre article : *Quelques leçons à tirer de l'affaire d*
tion Française, dans *L'Aube Nouvelle*, 1930, p. 14 et s.

(2) Dans son très remarquable traité *De l'esprit des droits et d*
relativité, Paris, 1927, le doyen Josserand impute « à l'avènem
la froide scolastique » la « conception millénaire du propriétair
verain qui, retranché dans sa chose comme dans une forteress
à sa guise, discrétionnairement, sans qu'on puisse lui dem
compte de ses actes et moins encore des mobiles qui les ont
rés » (*op. cit.*, p. 13).

ous allons tâcher de faire un peu de lumière.
e que nous affirmons, c'est
- d'une part, que pas un croyant éclairé, pas un théo-
en compétent, ne pourra, textes authentiques en
n, contredire une seule des déclarations que nous
ns poser comme l'expression de la doctrine chrétienne
n propriété ;
- et d'autre part, que pas un incroyant de bonne foi, pas
ravailleur consciencieux, ne peut, textes authentiques
nain, présenter de la pensée chrétienne sur la pro-
té un tableau tant soit peu différent de celui que nous
nettons ici au lecteur.

tte première observation s'imposait au seuil d'un
il sujet. Deux autres observations préalables sont
ement nécessaires.
n seconde a trait à la conception générale du christia-
e, touchant les rapports de l'ordre juridique et de
re moral.
ordre moral est dominé par le souci de la justice et de
atation de la justice dans la charité ; l'ordre juridique
ominé par le souci de la sécurité.
ns envisager une séparation radicale, à la manière de
, entre le droit et la morale, — en assignant au droit
che de concilier au mieux les exigences de la sécurité
les aspirations de la justice, — en proclamant donc
énergiquement l'unité finale du droit et de la morale,
reste que, parmi les juristes-philosophes et les phi-
hes-juristes, les uns inclinent davantage vers la sécu-
et les autres vers la justice :
en est qui sont juristes d'abord, et il en est qui sont
ord moralistes.
s premiers sont obsédés par un besoin de précision
exactitude, hantés par une recherche des construc-

tions rigides, qui assurent au droit le maximum de fac
tés de réalisation, parce qu'elles se prêtent commodém
à la mise en œuvre de la contrainte : leurs spéculati
philosophiques restent solidement amarrées à la ré
mentation positive, d'où ils ne se sont élevés qu'en tr
blant vers les régions supérieures.

Les seconds sont descendus au contraire de ces régi
supérieures, et ils s'y sentent retenus par ce « fil d'
haut » dont parle quelque part Jörgensen, tandis qu
se penchent vers le mur mitoyen : pour eux l'aména
ment juridique n'est que la frange de l'ordre moral.

Et cela fait deux psychologies, que traduisent as
bien les deux accouplements de juristes-philosophes et
philosophes-juristes. Juristes qui se risquent à escala
les hautes cimes de la philosophie et philosophes qui
venturent dans les sombres défilés de la législation et
l'herméneutique, — nous devons et nous pouvons con
guer nos labeurs, et nous aspirons à les lier de plus
plus étroitement ; mais enfin, nous venons des deux pô
de l'horizon, et nous portons, chacun, notre certificat d
rigine.

Et c'est pourquoi, sur le terrain de la propriété com
sur bien d'autres, il nous faut faire effort pour nous co
prendre.

La conception chrétienne de la propriété fut d'ab
une conception théologique, elle devint ensuite et deme
une conception philosophique : il ne faut pas s'attend
de sa part, à cette certitude poussée dans le détail, ap
laquelle soupirent les esprits juridiques formés à
manière romano-civiliste.

Au surplus, l'esprit romano-civiliste n'est qu'un mo
de l'esprit juridique ; il y a un autre esprit juridique d
celui-là ; les conceptions chrétiennes du droit relèvent
ce dernier, et l'étude de la conception chrétienne de

priété nous offre justement un terrain de choix pour fronter les deux esprits... Sachons nous élever au-des-de ce pharisaïsme — encore si fréquent, hélas ! dans milieux dits scientifiques — qui juge la valeur des ies au gabarit des systèmes reçus : ne soyons point de : qui posent des conditions à la vérité !

ous venons d'amorcer la troisième observation préli-aire.

a conception chrétienne de la propriété, disons-nous, 'abord une conception théologique ; elle devint ensuite emeure aujourd'hui une conception philosophique ; 'este, l'observation pourrait être répétée pour une : d'autres notions juridiques, — la notion d'autorité, :xemple.

:tte divergence se rattache aux variations de la doc-: du péché originel.

:rtains Pères de l'Église, dont l'influence fut très de dans l'antiquité chrétienne, se faisaient du péché nel une idée assez différente de celle à laquelle devait ètter, au Moyen-Age, la pensée scolastiquè et à laquelle ise catholique est restée fidèle. Ils pensaient que la commise par nos premiers parents a profondément eversé la nature humaine ; ils en déduisaient un bou-sement symétrique des principes de l'ordre social : urait donc à envisager deux représentations succes-du droit naturel : le droit naturel primaire, qui t gouverné l'humanité dans l'état d'innocence, et le naturel secondaire, qui correspond à la condition de nanité déchue. Or, dans l'état d'innocence, l'huma-n'aurait pas connu la division des biens ; il n'y aurait :u d'appropriation individuelle et privative ; en défi-e, la propriété privée est une conséquence du péché nel : la propriété est la suite du malheur qui nous a

frappés dans le berceau de notre espèce. C'est cette c
ception pessimiste qui explique ces véhémentes apos
phes des Pères, dont nous citerons tout à l'heure
exemple fameux.

Conception pessimiste, et en même temps concep
théologique, car le péché originel est un point de dog

Or les travaux suscités par le renouveau moderne
thomisme, et particulièrement par le septième centen
de saint Thomas, ont permis de fixer l'époque de l'a
don de cette conception du droit en général, et de la
priété en particulier : d'après les recherches d'un ma
très réputé de Münich, le professeur Grabmann, le
rement date du maître de saint Thomas, Albert le Gr
qui a confié la nouvelle doctrine du droit naturel à
manuscrit, encore inédit, que conservent les Archive
Cologne (1).

La nouvelle doctrine du droit naturel dérive de la
velle doctrine du péché originel : la faute de nos pren
parents a privé leurs descendants d'un don gratuiten
surajouté à la nature humaine — un don gratuit qu
Rédemption restitue individuellement à ceux d'entre
qui s'en assurent le bénéfice par l'accomplissement
conditions fixées par le Christ-Rédempteur et par l'É
son héritière et son représentant. Ce don gratuit :
surnature. Quant à la nature humaine, encore qu'affa
par ce dépouillement, elle a conservé, après la faut
facture essentielle première.

Il n'y a donc qu'un droit naturel, et la propriété
incorpore de tout temps, sous réserve de l'analyse
nous allons en poursuivre dans les écrits de saint T

(1) *Das Naturrecht der Scholastik von Gratian bis Thomas Aquin*, dans *Archiv für Rechts-und Wirtschaftsphilosophie*, Band
Heft 1, p. 12 et s.

et à laquelle l'encyclique du Pape Léon XIII sur la ition des ouvriers a donné une consécration défini- dans l'Église catholique : donc une analyse pure- t rationnelle, acceptable et discutable en dehors de e adhésion dogmatique, — une conception, non plus logique, mais strictement philosophique de la pro- é : du reste, si elle diffère profondément de la pre- e quant à sa source (le dogme ou la raison), elle s'en e fort peu quant à sa consistance ; c'est à cette con- nce que nous allons nous attacher dans la suite de rticle.

*
* *

abbé Jacques Leclercq, qui a très soigneusement étu- à propos de la notion d'autorité, ce glissement du éologique » au « philosophique » qui est un trait rquable de la pensée scolastique en matière juridi- faisait, dans un discours qu'il prononça à Bruxelles, 928, cette judicieuse observation qu'il est plus facile enthousiasmer pour la défense de la propriété ou de r en guerre contre la propriété que de spécifier ce n entend par là, — de telle sorte que maints adver- s de la propriété pourraient bien s'en reconnaître les nseurs, et réciproquement, suivant les définitions que place sous ce terme équivoque : « La propriété, t-il, est une formule abstraite : la réalité, ce sont des riétés... ; la réalité, ce sont des formes multiples de riété, dont les unes peuvent être légitimes et les es illégitimes. Le principe que la propriété est de droit rel n'est utilisable que si l'on établit les formes légi- s de la propriété (1). »

Abbé Jacques Leclercq, *La pensée catholique en face des exigences X* siècle*, Bruxelles, Institut Saint-Louis, 1929.

Eh bien ! la consistance de la propriété comme cell
toute autre notion juridique peut être fixée par d
voies qui correspondent précisément à ces deux tourn
de l'esprit juridique dont nous marquions plus hau
contraste : l'esprit juridique suivant la tradition rom
et l'esprit juridique suivant l'inspiration chrétienne.

On peut définir la propriété *par le dehors* ou *pa*
dedans.

Définie du dehors, la propriété est un droit qui sou
des *restrictions* — restrictions qui proviennent du d
égal d'autrui, — restrictions apportées dans l'int
public par les lois et règlements, — restrictions qui p
vent, en somme, réduire à fort peu de chose son exer
effectif, mais sans en altérer la nature ; et sa nature
d'être absolu : absolu, c'est-à-dire que son usage n
assigné à la poursuite d'aucune fin positive.

Entre la propriété de Pierre et celle de Paul, il
simplement adossement : les propriétés individuelle
limitent, par simple contiguïté, à leur périphérie, con
dans la boîte du facteur se frôlent, sous enveloppes ca
tées, les lettres d'affaires, les avertissements du per
teur, les invitations à dîner et les demandes en maria
elles sont indépendantes les unes des autres. Et cela
de l'aménagement de la propriété, ou plutôt de l'o
juridique tout entier, un pur phénomène de simple *ju*
position : le mien, le tien, le sien... *jus meum*, *jus tuum*
suum cuique tribuens : on reconnaît le *jus utendi*, *fru*
et abutendi du droit romain (1), la définition de l'art

(1) Ici doit se placer une importante remarque ; elle a trait
terminologie. Nous l'empruntons à des notes de lexicographie
dernièrement publiées par l'un des maîtres du collège domini
du Saulchoir sur la propriété. A la suite des Pères de l'église
théologiens du Moyen-Age usent constamment du vocabulair

du Code civil : « La propriété est le droit de jouir choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en e pas un usage prohibé par les lois et règlements. »

oin de là, la conception chrétienne du droit en géné- du droit de propriété en particulier.

a philosophie chrétienne définit les notions juridiques le dedans. S'agissant de la propriété, elle s'attache à discerner la justification, et c'est d'après cette justifi- on qu'elle cherche à déterminer le contenu positif des voirs qu'elle renferme et des obligations corrélatives es pouvoirs ; au lieu d'un réseau de *restrictions* aux lles plus ou moins serrées, — une direction, une ntation, une *finalité*. C'est exactement la méthode erse du procédé romano-civiliste : nous réservons d'ail- s la question de savoir si les deux voies contraires ne vent pas se conjoindre sur le terrain des résultats pra- es, — voire même si la contradiction — du reste cer- e — est aussi violente qu'il semble au premier regard le terrain de la spéculation : c'est un point que nous ons l'occasion de toucher plus loin.

Mais nous voulons surtout nous efforcer de montrer

définitions du droit romain : on y trouve d'innombrables réfé- es à Cicéron, à Gaius, à Ulpien, aux compilations de Justinien. l ne faut pas être dupe de cette similitude d'expression : les es, les formules sont demeurés, leur sens a changé ; ils se sont mis tels quels, mais leur contenu s'est complètement renouvelé ; rment trait d'union entre la pensée païenne et la pensée chré- ne, mais celle-ci n'est aucunement la suite de celle-là. C'est ainsi les trois termes *dominium*, *possessio*, *proprietas*, communs à la inologie du Digeste et à celle de la Somme théologique, y pren- des acceptions tellement différentes, qu'on peut qualifier de rnement total la transformation qui s'est opérée dans leur défi- n. (R. P. Spicq, *Dominium, possessio et proprietas chez saint Tho- et chez les juristes romains*, dans la *Revue des sciences philosophi- et théologiques*, 1929, p. 269 et s.)

comment la substitution de la voie constructive à la vo restrictive aboutit à renouveler de fond en comble la ph sionomie de ce phénomène juridique qui est à la base toutes les luttes de la vie sociale, parce que de là vie l'inégalité des conditions, — savoir la distribution d biens et le cantonnement des propriétés, — commer d'un simple adossement, d'une simple juxtaposition, d'u véritable opposition, *meum*, *tuum*, *suum*, elle s'élève à l dée d'une coordination, d'un concert, d'une harmonie, comment elle en tire un *aménagement organique* ; c toute la distance de l'économie politique chrétienne à l' conomie politique libérale tient entre ces deux mots aménagement organique ou équilibre mécanique.

Eh bien ! cette représentation organique des rappo sociaux est dominée par le problème du fondement de propriété ; il est temps de nous expliquer sur ce poin comment la doctrine chrétienne justifie-t-elle la propriét De la réponse à cette question, nous déduirons la cons tance du droit de propriété, et, de celle-ci, la loi des ra ports humains engendrés par le régime de la propriété.

*
* *

Quel est le fondement de la propriété ?

Si l'on fait abstraction de considérations empiriques utilitaires qui ont leur poids, et auxquelles la philosop thomiste n'est point insensible, mais qui pourtant ne suffisent point à elles seules, — c'est, ici, comme de co tume, dans le ciel de la métaphysique qu'il faut cherch l'étoile : il faut revenir à cet Ordre du monde, à cet disposition rationnelle de la nature, qui est à la fois postulat de toutes les sciences physiques et le suppo indispensable de toutes les sciences morales.

L'Ordre du monde implique une gradation des êtr

imprime aux êtres de chaque degré cette destination
re assujettis aux êtres supérieurs : *imperfectiora prop-*
erfectiora ; ainsi, de proche en proche, tous les biens
et Univers sont ordonnés à l'homme ; ils n'ont d'au-
raison d'être que de le servir, — d'être employés à la
faction de ses besoins, — par là même, de lui procu-
l'aide matérielle nécessaire pour atteindre sa propre
— et par cette entremise humaine, par le sacerdoce
homme, de rendre gloire à Dieu. Les biens extérieurs
istent qu'en vue de l'appropriation humaine : telle
la justification métaphysique, finaliste, du droit de
priété ; tel est le noyau de la doctrine de la propriété.
a première des appropriations est celle que la personne
maine réalise de la matière qui entre dans la composi-
de son corps ; toute autre appropriation n'est que le
ongement de cette appropriation première : celle des
ents que nous assimilons, et puis celle des vêtements
nous protègent, du toit qui nous abrite... ; toute
opriation repose sur le principe que les biens exté-
rs sont ordonnés à la personne humaine.
vant de pousser plus loin, signalons que là est la réponse
me des objections classiques du socialisme contre la
priété : pour la doctrine chrétienne, le travail est bien
ode normal d'acquisition de la propriété, mais il n'est
t le fondement ultime de la propriété ; la propriété
donc susceptible de demeurer légitime au delà de la
ure de la plus-value donnée par le travail aux biens
vés dans la nature. C'est une erreur d'exagérer le lien
e les deux notions de travail et de propriété : ce lien
te, et nous en préciserons tout à l'heure la significa-
; il est normal, mais il n'est pas essentiel. Le fonde-
t définitif du droit de propriété, ce n'est pas le travail,
la destination naturelle des biens extérieurs au ser-
de l'homme ; et *l'appropriation n'est rien autre chose*

que l'adaptation de ces biens à leur destination : voilà po quoi elle est légitime, *dans son principe*.

Quelles conséquences tirer de là touchant la consista du droit de propriété ?

La raison d'être des biens extérieurs est de ser l'homme, de l'aider à atteindre sa fin.

Or l'homme a des fins individuelles à poursuiv l'homme n'est pas absorbé par l'humanité, ni le citoy par la nation, ni même l'enfant par la famille, comme goutte d'eau par l'Océan : il n'est point, comme on le parfois bien à tort, un atome dans l'Univers ; il est d'ab « lui-même » ; il est d'abord — au sens philosophique mot — une « personne ».

Mais c'est aussi la loi de cette irréductible personnali de ne pouvoir se soutenir et se développer que dans cadre d'une multitude d'institutions échelonnées qui, la famille, par une foule d'institutions intermédiai remontent jusqu'à la nation, et au-delà de celle-ci, j qu'à cette institution suprême qu'est le genre humain.

De là, deux points de vue à envisager dans ce régi d'adaptation des biens extérieurs aux besoins de l'hom qu'est la propriété : le point de vue individuel et le po de vue social ; il y a, dans la facture du droit de proprié un élément de droit individuel et un élément de dr social ; et tout le problème de la structure juridique de propriété réside dans la recherche de l'agencement rati nel de ces deux facteurs.

Avant de nous mettre à cette recherche, nous v drions donner à ceux qui ont la noble dévotion des P dectes de Justinien et du Code Napoléon, cet apaisem qu'il suffit de dépasser leurs formules, de les épano pour y trouver, enfouie sous la cendre et presque ex

e, l'étincelle d'où le christianisme a fait jaillir au e siècle et de nouveau au XIXe et au XXe une doc- toute nouvelle de la propriété.

s Romains s'en faisaient une conception purement ictive, — un pouvoir absolu dans son principe, mais onné, dans son exercice, d'une part par le *droit égal rui*, d'autre part par les *prohibitions légales* et régle- taires.

ais cette *dualité de restrictions* — droit égal d'autrui oit supérieur de la communauté — c'est elle que retrouvons, dilatée, dans la *double orientation* impri- par le droit chrétien à la structure de la propriété : ce des fins individuelles de l'homme, service des munautés multiples qui composent l'ambiance néces- de toute activité humaine, — *complexus* de droit iduel et de droit social.

u surplus, à l'envers de toute formule restrictive, un xercé peut réussir à trouver une direction : à l'en- des maximes *Non occides* et *Non furabis*, la morale ienne apprit à lire ce commandement positif *Diliges imum* (1).

Nous ne faisons point difficulté pour admettre la manière no-civiliste sur le plan de la *technique juridique*; la manière enne de comprendre la propriété appartient au *donné rationnel* science du droit; il serait ainsi possible d'accorder les deux s de vue en faisant usage de la méthodologie présentée par le Fr. Geny. Comme tout procédé technique suppose un donné ble, ainsi toute *restriction* à une propriété censée absolue pour nmodités de la construction suppose une *finalité* qui la justifie t elle n'est que l'image en négatif : une restriction n'est jamais t mais un moyen; un but est nécessairement positif...; ainsi, ologie morale, la fuite du péché n'est que la formule négative poursuite de la vertu; ainsi, dans la vie spirituelle, la morti- n n'est qu'un moyen, lequel suppose quelque but positif préa- ent assigné à la vie humaine. En définitive, la doctrine de la été ainsi entendue pourrait offrir une illustration pour la thèse *ience et technique en droit privé positif*. Le danger, et on n'en

Le droit romain, dont l'étude sans cesse reprise à pl d'œuvre procure d'âge en âge de nouvelles surprises planté tout alentour du droit de propriété des écritea « Sens interdit » ; le droit chrétien y a tout simpleme substitué des flèches indicatrices « Route à suivre » : c'est par là que le droit chrétien se révèle essentielleme un droit ordonnateur, et — nous le verrons bientôt coordinateur.

*
* *

Comment donc le droit chrétien entreprend-il de co biner les deux facteurs de la propriété ?

— Par une distinction fondamentale, déjà posée par Pères de l'Église et formulée par eux avec une sorte d preté qui disparaîtra sous la plume des scolastiques, lo que la pensée chrétienne aura renoncé à voir dans le pl tage des biens entre les hommes l'une des calamités co sécutives à la faute originelle : la distinction de la *su sance* et de la *surabondance*.

Présentons-la d'abord sous le verbe ardent de sa Basile.

Saint Basile s'adresse aux riches de son église de Cé rée ; il flagelle leur avarice et la dureté de leur cœu « Vous insistez : Fais-je tort à autrui, en gardant et re nant ce qui est à moi ? — Comment à vous ? Réponde ou l'avez-vous pris ? d'où l'avez-vous apporté dans monde ?... Pourquoi êtes-vous riche, vous, et votre fr

saurait exagérer la gravité, est de prendre pour le droit l'instrum tation qui n'en est que l'outillage et de prêter à celle-ci l'autorité n'appartient qu'à celui-là. Ce renversement des valeurs est le si d'une déformation professionnelle contre laquelle il n'est point de se défendre. Les juristes n'auront jamais assez de reconnaissa au doyen honoraire de Nancy pour les avoir mis en garde contre écueil ; en vérité, tout son grand ouvrage se ramène à un solen avertissement de ne pas prendre l'habit pour le moine.

l pauvre? *N'est-ce pas uniquement pour que, déposi-
fidèle, administrateur libéral des biens qui lui sont
iés*, le riche mérite sa récompense; et que le pauvre,
ent et résigné, obtienne le prix de ses souffrances?...
est-ce que vous nommerez un voleur? C'est celui qui
ouille les autres. Ne vous reconnaissez-vous pas à ces
aitions? Vous ne seriez point... un voleur, vous qui
appropriez *ce que vous n'avez reçu que pour le distri-*
? Vous appellerez un voleur celui qui enlève à un
e son habit; mais celui qui n'en donne pas à celui qui
nanque, mérite-t-il un autre nom? L'habit que vous
ez dans vos coffres appartient à celui qui est nu; cet
ue vous enfouissez est à celui qui n'en a pas. Autant
ienfaits dont vous pourriez être le *dispensateur*, autant
arcins dont vous vous rendez coupable. »
t dans une autre homélie : « Mais quel sera donc,
s tout, le dénouement de tant d'injustices, de violen-
de brigandage? Vous avez tant d'arpents de terre,
de revenus; vous englobez dans vos vastes domaines
es montagnes, telles plaines, telles forêts, tels fleuves;
vous faut-il encore? et à quoi bon tout cela, quand
s coudées de terre vous attendent, quand quelques
res suffiront pour garder votre misérable cadavre?
r qui donc tant de soins et d'embarras? Pourquoi cet
lent mépris de toute loi divine et humaine? Pourquoi
er dans vos mains une paille stérile? Que dis-je, sté-
? c'est elle qui alimentera les feux éternels. A ce jour
ible où le Fils de Dieu viendra prononcer son rigou-
jugement, qu'aurez-vous à dire pour votre défense,
présence des nombreuses victimes de votre dureté,
crieront vengeance contre vous? Quels avocats intéressés
erez-vous à votre cause? quels témoins subornerez-
s? comment corromprez-vous un juge qui ne se laisse
séduire? où seront et vos flatteurs, et vos trésors, et

tout ce faste de votre dignité?... De quelque côté que porteront vos regards, partout les images de vos crimes ici, l'orphelin en pleurs et la veuve gémissante; là, l pauvres que vous avez opprimés, les serviteurs que vo avez maltraités, les voisins que vous avez irrités; tout s' lèvera contre vous, toutes vos iniquités se réuniront à fois pour vous investir de toutes parts. Ah! que ne pui je étaler sous vos yeux toutes les rigueurs de ce jugemen où la colère du Seigneur éclatera du haut des cieux! »

..... Laissez tomber le mouvement oratoire. Que repr che donc saint Basile aux riches de son temps? pourqu les traite-t-il de voleurs et qu'entend-il par là?

— Leur reproche-t-il un bien mal acquis? — Pas moins du monde! Il leur reproche le mauvais emploi leur bien; rien d'autre.

Il n'en discute pas l'origine; il en critique l'usage.

Ce n'est pas parce qu'ils sont riches qu'il les voue a flammes éternelles : c'est parce qu'ils mésusent de leu richesses; c'est parce qu'ils ne font pas la part du pauvr c'est parce qu'ils se comportent en *maîtres absolus d'u fortune dont ils n'ont que la gérance pour le Bien comm de leurs frères.*

Derrière cette éloquence enflammée, il y a donc u doctrine sociale bien caractérisée : le germe d'*une vr doctrine juridique*, qui se pose en regard de la doctri romaine et que l'Église tient ferme, au XXe siè comme au IVe : seule, la propriété du « suffisant » est droit absolu; la propriété de la surabondance n'est qu'u gestion pour le compte d'autrui, — une propriété pur ment fiduciaire, une intendance, une tutelle qui s'exer sur le bien de la communauté et dans l'intérêt de celle-c le gérant qui s'approprie la chose dont il n'a que l'adm nistration, l'intendant qui s'approprie le bien du maît le tuteur qui s'approprie les biens du pupille, — est

; pour ne pas écorcher les oreilles des forts en droit de notre époque, l'évêque de Césarée aurait dû c'est un abus de confiance.

tout cela l'Église ne renie pas un mot ; car la doc- des scolastiques n'est pas différente, au fond, de le saint Basile et de saint Ambroise. Mais d'une part t plus mesurée dans l'expression (nous avons dit loi), d'autre part elle se développe dans le sens précision croissante ; elle tend à s'incorporer, à se er, — à se réaliser en forme de règles de conduite, endre figure de doctrine économique, — à suggérer des recettes de mise en œuvre juridique.

effort se poursuit à l'heure même où nous écrivons, mais la doctrine sociale de l'Église n'a été plus e que de nos jours (faut-il citer le vaste labeur des *ues Sociales* et l'entreprise lancée hier sous le patro- u cardinal Verdier d'un *Dictionnaire de sociologie?*), non plus il n'y a eu de tels désirs et de telles ten- de collaboration entre théologiens et juristes (1).

scolastiques spécifient d'abord, *touchant la suffisance*, varie suivant la condition sociale de chacun. Le nisme ne flagorne pas la richesse ; mais il ne verse n plus dans la démagogie ; *in medio virtus* : c'est pré- nt l'une des positions fondamentales de la morale nseigne. Chacun doit tenir son rang ; il a donc droit antité de biens nécessaires pour remplir ce devoir. 'est un droit absolu : il appartient à tout homme u'il est homme, et parce qu'il est cet homme. Céli-

aut lire le rapport de M. Albert Thomas à la XIV• Confé- ternationale du Travail, qui s'est tenue à Genève du 5 au pour se rendre compte du crédit de la doctrine sociale de à l'heure actuelle. Il faut se féliciter du vœu émis tout der- nt par l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne d'un de morale sociale catholique à l'usage des collèges.

bataire ou chef de famille, dirigé ou dirigeant (car il f
des dirigeants et ils doivent mener une vie en rapp
avec leur état), travailleur des mains ou travailleur
l'esprit avec les innombrables degrés et les inextricab
enchevêtrements de ces deux classes théoriques : cha
a droit à son suffisant eu égard à son état (1). C'est ce
Léon XIII appelait le minimum de bien-être dont la p
part des hommes ont besoin pour soutenir leur vie r
rale, — ce que, naguère, un écrivain de l'Ordre des Frè
Prêcheurs a appelé d'un mot qui me semble heureux
« propriété humaine ». Cette suffisance, ce minimum,
titre, c'est la dignité humaine.

Mais par ailleurs, l'homme qui vient au monde inv
de ce titre dont aucune loi, aucune organisation soc
ne peut le déposséder sans injustice, naît aussi grevé d'
obligation corrélative : le travail : *Tu gagneras ton p
à la sueur de ton front*, est-il écrit au second chapitre d
Genèse ; et saint Paul de reprendre : *Celui qui ne trava
pas n'a pas le droit de manger*. L'homme doit travai
pour conquérir sa suffisance, mais à charge de travai
il doit posséder cette suffisance : voilà la règle.

Remarquons-le bien, le travail n'est que la condit
normale de la possession de cette suffisance : cette s
sance doit lui être assurée à tout prix dès l'instant q
accepte cette condition — soit qu'il travaille, soit d
par suite de circonstances de force majeure, il se tro
hors d'état de travailler ou que la rémunération de
travail n'atteigne pas la suffisance vitale. Et quand n
travail, ni, à défaut du travail, l'assistance ne lui pro
rent ce nécessaire, alors le droit à la vie du pauvre pa
avant le droit à la surabondance du riche : c'est l'Ord

(1) Cf. S. Thom., *Summ. theol.*, IIa IIae, q. 32, a. 6 ; rapp. (à pr
du luxe) q. 169, a. 1 et 2.

l n'est tenu au respect de la propriété d'autrui (je parle la surabondance) jusqu'à se laisser mourir de faim, même et ceux dont on a la charge : celui qui est en : de nécessité pressante a le droit de prendre dans la abondance d'autrui, *tunc licite potest ex rebus alienis e necessitati subvenire* — saint Thomas spécifie : *sive nifeste sive occulte sublatis* ; il n'y a, là, ni vol ni rapine : *hoc proprie habet rationem furti vel rapinae* (1).

Et c'est ainsi que nous en venons à la *surabondance.*

.e droit du propriétaire sur le surabondant n'est point, effet, de même nature que sur le suffisant.

Certes, l'appropriation de cette surabondance et l'iné- ité qui s'ensuit dans la répartition des biens n'est point gitime ; mais sa légitimité n'est pas de la même espèce. première est une donnée du *droit naturel* ; la seconde seulement une donnée de l'expérience universelle. e ne se justifie que, d'une façon en quelque sorte empi- ue, par l'utilité générale : il est établi par l'expérience tous les temps que l'exploitation individuelle des hesses de la terre est l'aménagement le plus favorable eur rendement pour la société humaine et par consé- ent *le plus conforme à leur destination.* Pour n'être plus posée par le droit naturel, *jus naturae*, leur appropria- n privée n'est pourtant point un régime artificiel, de : droit civil, *jus civile* : elle appartient à une zone de oit intermédiaire, le droit en faveur duquel témoigne xpérience universelle : *jus quo omnes gentes utuntur*, *jus tium.*

La propriété de la *suffisance* repose sur un *fondement taphysique* ; la propriété de la *surabondance*, sur un *fon- nent utilitaire et historique* ; la philosophie et l'histoire

1) S. Thom., *Summ. theol.*, IIa IIae, q. 66, a. 7.

s'éclairent mutuellement, mais jamais l'histoire ne tiendr lieu de philosophie.

Fondée sur l'utilité générale et rien que sur l'utilit générale, la propriété de la surabondance doit servir l'u tilité générale et non point seulement l'utilité privativ du propriétaire : c'est la conséquence inéluctable du prin cipe. Elle est donc affectée d'une note de relativité, don les scolastiques rendent compte par une nouvelle distinc tion.

Mis à part le domaine souverain qui appartient néces sairement à Dieu sur toutes choses, ils discernent dans l propriété deux éléments — encore un élément individuc et un élément social. L'élément social, ils l'appellent *usu* ce qu'il faut traduire : le bénéfice, le profit, l'émolument l'élément individuel, c'est la gérance ; ils disent *procurati et dispensatio.*

Quant à l'*usus*, saint Thomas déclare : *quantum ad ho non debet homo habere res exteriores ut proprias, sed n communes* (1) ; il veut dire que, par quelque personn qu'ils soient détenus, administrés, exploités, les bien extérieurs doivent tourner au profit de la communauté la propriété est un service du Bien commun, de même que la loi est une fonction du Bien commun.

Du reste, cette notion du Bien commun est le centr de la conception chrétienne du droit : le centre du droi pour la pensée chrétienne, ce n'est ni la liberté à la mod révolutionnaire, ni le pouvoir et spécialement le pouvo d'État à la mode germanique rafraîchie par Kelsen, - c'est le Bien commun, qui est lui-même le remembre ment du pouvoir et de la liberté dans l'Ordre : on peu

(1) *Summ. th.*, IIa IIae, q. 66, a. 2.

onnaître ici la conception institutionnelle du droit et spiration chrétienne de celle-ci.

ii l'*usus*, le profit, est chose commune, que reste-t-il ıc de privé, de privatif dans la propriété? — Un xième élément, non plus passif comme le profit, mais f : l'*administration*, en laquelle est incluse, avant tout, nise en valeur, la fructification, — et puis une *distribu-* proportionnée aux nécessités de chacun.

)e là une définition de la propriété qui se pose en anti-se vis-à-vis de la définition romaine : *potestas* (saint omas ne dit pas *jus* : *potestas*, — un pouvoir, la dota-ı d'une compétence, l'attribut d'une fonction) *procu-di et dispensandi*; c'est seulement sous ce rapport que ropriété privée est licite : QUANTUM AD HOC, *licitum est d homo propria possideat* (1).

Procurator et dispensator, administrateur et distributeur : s en tiendrons-nous à cette représentation? Ou même ns-nous nous faire de la notion chrétienne du droit de priété l'image naïve du propriétaire assis devant sa :e et distribuant sa fortune aux passants, sans même voir s'attendre à un merci, sous prétexte que, suivant autre mot de saint Thomas, *res quas aliqui superabun-ter habent, ex naturali jure debentur pauperum susten-mi?* (2)

e serait n'avoir rien compris. Ce serait n'avoir pas pris deux choses : la première, que le Bien commun tine toute l'ordonnance juridique, et qu'il ne trouve-probablement pas son compte à cette manière un peu oliste d'administrer les fortunes; la seconde, que la on du Bien commun est progressive, qu'elle épouse

Summ. th., IIa IIae, q. 66, a. 2.
Summ. th., IIa IIae, q. 66, a. 7.

les incessantes variations du milieu politique, économiqu et social, et que, par suite, ce serait être un piteux disc ple de saint Thomas que de s'interdire de moderniser l formules de sa pensée.

Les biens extérieurs doivent tourner au Bien commu leur propriétaire est obligé de les faire tourner au Bie commun ; il n'est propriétaire que pour cela : voilà grande leçon à retenir de la *Somme*. Cette leçon, il faut combiner avec celle de l'économie politique moderne : *richesse tourne au profit du Bien commun dans la mesu où elle produit*. Et les deux leçons se combinent dans u formule lapidaire : *le capital doit travailler*. Hors le cas force majeure, il n'y a pas de place en ce monde po l'oisiveté, ni l'oisiveté des hommes, ni l'oisiveté des ch ses (1).

Procurare, c'est donc, au premier chef, faire produir et *dispensare*, c'est fournir à autrui du travail et par co séquent le moyen de s'assurer la suffisance.

Procurare et dispensare, c'est faire emploi de ses cap taux dans quelque entreprise profitable à soi-même sa doute — car l'initiative, la direction et le risque ont dr aussi à leur rémunération légitime — mais profitable au à la communauté : à toute une série de communautés : *communauté* des coopérateurs *de l'entreprise*, auxquels e doit procurer la sustentation, chacun suivant son rang, *la communauté régionale ou corporative*, — la *communau nationale*, — enfin la *communauté humaine* ; c'est en sens qu'il faut entendre aujourd'hui, et qu'est entend effectivement par les modernes scolastiques, cette pens qu'on a bien à tort qualifiée de communiste : *non de homo habere res exteriores ut proprias sed ut commune* traiter les choses extérieures comme biens communs, c'

(1) Le lecteur songe à la parabole des talents.

simplement les employer d'une façon profitable à la nunauté.

*
* *

:s à présent on aperçoit ce caractère essentiellement nisateur qui distingue la conception chrétienne de la eption romano-civiliste de la propriété (1).

le ne s'en tient pas, comme celle-ci, à séparer le mien tien : *du mien et du tien, elle détache un quelque chose st nôtre et qui est vôtre*; elle coordonne mon bien et e bien dans la poursuite d'un Bien commun, ou plu- 'un échelonnement de Biens communs étagés.

nsi, de la propriété, le christianisme fait un principe dre, non seulement par juxtaposition mais par inter- tration, — non seulement par délimination de fron- s mais par coopération au travers des frontières, — par écartement mais par conjonction.

ı notion de Bien commun, sur laquelle elle est cons- e, forme charnière entre votre propriété et la mienne : l'interprétation de cette définition du droit que nous ıs inscrite sur la couverture de notre *Théorie de l'Ins- ion* : « Le droit n'a pas seulement pour objet la dis- tion du mien et du tien, mais le discernement du e. »

n forme de conclusion, plaçons trois observations plémentaires. (Ce n'est pas, qu'on veuille le croire,

La conception organique des inégalités consécutives au régime propriété est déjà dans le premier des deux passages précités aint Basile : l'inégalité des conditions n'est pas seulement un elle a un but : établir entre le riche et le pauvre une solidarité nérites ; cette différenciation n'est point un principe de lutte, de coordination... sur le plan très élevé de la vertu : cette e doctrine morale devait s'épanouir en doctrine sociale elle-même ıratrice d'une doctrine juridique.

par simple souci de symétrie avec les trois observati préliminaires.)

La première nous ramène à la distinction des d points de vue à combiner dans la structure juridique la propriété : l'individuel et le social.

De droit naturel, la personne humaine n'a pas, se vocation à la propriété. Les multiples institutions l'enveloppent, et dont la vitalité est le soutien nécessa de son épanouissement, partagent la même vocati Auprès de la propriété individuelle, il y a place pour nombreuses propriétés institutionnelles : *propriété fa liale* qui est le fondement de l'héritage (1), *propriété ad*

(1) Hors la théorie de l'institution, l'héritage est d'autant impossible à justifier que la propriété des biens extérieurs n'es comme nous le disions plus haut — que le prolongement de la priété de l'homme sur son propre corps. Celle-ci est la propriété-ty et il n'y a rien de matériel que l'on puisse concevoir de plus pr à l'homme que cette propriété-là. Or il s'en faut qu'elle soit absol surtout, elle est purement viagère. La matière de notre corps réclamée par les lois de la nature qui conspirent contre le gou nement de notre raison — notre expérience en fait foi ! — qui ten sans cesse à la soustraire à l'emprise du moi et qui finiront bien la lui reprendre pour la rejeter dans la masse commune et la perser en nouvelles combinaisons chimiques ou organiques qu font et se refont sans trêve : la vie humaine est l'appropriation peu de matière par un esprit, — une appropriation toute tempora Que dire des autres appropriations?

Le thème de l'appropriation du corps par la personne humai été remarquablement utilisé pour l'étude du *Problème du mal*, M. A. Rijckmans, dans un discours prononcé le 15 octobre 1929 Faculté de philosophie et de lettres de l'Institut Saint-Louis Bruxelles (*Cité chrétienne*, 20 janvier 1930, Bruxelles, 28, rue du *M* ché du Parc). Le lecteur nous saura gré de découper de cette b étude un passage dont la transposition est facile au problème d propriété : « Cette matière vivante, ces éléments assemblés mon tanément et unifiés sous l'empire d'un mystérieux principe échappe dans son essence aux lois matérielles, ce corps que n possédons en propre pour quelques années — éclair fugitif dan

trative qui s'appelle le domaine ; la *souveraineté territo-le* même peut se ramener à la catégorie de la propriété. Or chacune de ces propriétés comporte, aussi bien que propriété individuelle, une suffisance qui se mesure x besoins vitaux de l'institution et une surabondance n'est qu'une *potestas procurandi et dispensandi*, c'est-ire dont l'exploitation doit, en pure justice, tourner au ofit des communautés plus vastes et, en définitive, de la mmunauté humaine.

C'est de ce côté qu'il faut chercher la justification de la onisation.

De quel droit, s'il vous plaît, exproprier les indigènes ? — droit de la force? C'est inavouable ! — Du droit de e comme les autres peuples civilisés ? — Étrange civi-

e des temps — nous prétendons en être le maître absolu, le régir otre guise, l'assouplir à nos désirs, à ce que nous appelons notre auté. Nous vivons de cette illusion, et lorsque la réalité trahit espoirs, nous nous révoltons.

En réalité notre empire sur la matière, sur notre matière, est soire. Nous ne gouvernons pas les lois de la vie, nous ne gouver-s pas notre évolution vitale. Nous ne connaissons à peu près des réalités foncières de cet organisme, si intimement impliqué s notre moi que nous vivons vraiment l'illusion d'une possession nitive. Nous oublions que l'unité de ce moi est bien précaire. s doute, l'emprise de l'âme permet à celle-ci d'utiliser pour quel-s jours, quelques années, une matière vivante qu'elle fait sienne ue nous croyons bien nôtre. Mais, tandis que s'épanouit une ection proprement humaine, l'évolution de la matière vivante se suit en nous, inlassablement, non pas sous nos ordres, mais la direction mystérieuse des lois inconnues qui régissent toute osphère. Une lutte dramatique se développe sans cesse où s'op-nt les tendances individuelles du moi humain et les lois immua-qui gouvernent tout ce qui vit. Le jour vient, fatalement, où ilibre merveilleux, mais d'autant plus précaire qu'il est plus at, se trouve rompu. La matière, entraînée par l'évolution com-de fois séculaire, se dérobe à l'emprise du moi ; c'est l'heure de la france et bientôt celle de la mort. » Faut-il dire que je n'entends prendre parti sur la théorie biosphérique du P. Teilhard de Char-et de M. Le Roy?

lisation qui consiste dans l'accord des puissants pour dé pouiller les faibles ! — Du droit de nous faire participe aux avantages de votre culture ? Mais nous ne jugeons pa qu'elle vaille votre liberté !... Il n'y a qu'une justification mais elle implique toute la notion chrétienne de la pro priété, le droit de faire tourner au profit de la collectivit humaine, par une exploitation rationnelle, des richesse qui excèdent les besoins de leurs détenteurs et que ceux- s'avèrent incapables de faire fructifier pour le Bien com mun : *procurare et dispensare*. Est-il besoin de mention ner les devoirs corrélatifs que la doctrine chrétienne de propriété impose au colonisateur vis-à-vis des indigènes

En définitive, toute la théorie chrétienne de la pro priété tient en trois distinctions qui sont elles-mêm autant d'aspects du dualisme fondamental de l'individu et du social :

— distinction de la propriété individuelle et de la pr priété institutionnelle ;

— dans l'une et l'autre, distinction de la suffisance de la surabondance ;

— quant à la surabondance, distinction du profit (*usu* et de la gérance (*procuratio et dispensatio*).

Deuxième observation : *dispensare*, c'est, avant tou procurer du travail. Mais nous n'excluons point le devo d'assistance, et nous sommes loin d'en méconnaître gravité et la noblesse. Nous avons seulement tenu à me tre l'accent sur le premier, parce que, dans l'aménageme du Bien commun, l'aumône n'est très évidemment qu'u méthode auxiliaire : c'est l'huile dans les rouages, il fa d'abord agencer les rouages. L'aumône n'est, ni pour pauvres un moyen normal de vivre, ni pour les riches premier et le dernier mot du devoir social : c'est ce nous amène à la dernière observation.

vestir des capitaux et rémunérer des travailleurs, le service social de la fortune. Ce service, il faut le lir socialement ; et le remplir socialement, c'est, e part, investir ses capitaux dans quelque entreprise :able au Bien général (or il y en a d'inutiles et même uisibles), et c'est, d'autre part, organiser l'entreprise la vue, non de l'intérêt exclusif de l'entrepreneur, en même temps dans l'intérêt de ses collaborateurs s les degrés.

nsi la doctrine chrétienne de la propriété se prolonge, e part dans une théorie de la *responsabilité du place- des capitaux*, d'autre part dans une théorie fort igère à l'économie libérale des *relations d'employeurs bloyés*.

r le dernier point, elle implique — entre autres exi- es — le juste salaire, le salaire vital.

r le premier, la conception chrétienne de la propriété te hors le droit tels et tels moyens de faire fortune 'accroître sa fortune qu'accepte une certaine menta- capitaliste et bourgeoise. Nous disons bien : hors le , car il n'y va pas d'une simple question de moralité onnelle, il y va d'une question de droit !

rtes, le droit écrit ne réussira jamais à discriminer e détail les opérations de bourse qu'autorise le droit rel et celles qu'il réprouve, — moins encore à assurer pression efficace et complète de ces dernières : cela ve que les possibilités du Code pénal n'atteignent outes les exigences de l'honnêteté — nous le savions ! ustice désarmée demeure la Justice, et ce n'est pas la tion qui fait le droit : il s'en faut que la Justice cau- ne et que le droit ratifie toutes sortes de procédés richissement que tolère la loi positive, faute de pou- utilement les prohiber (1).

Nous croyons intéressant de ramasser ici quelques aspects

*
* *

Ceci est le bouquet de la méditation sur la propriét laquelle nous venons de nous livrer sous la conduite

concrets sous lesquels il serait possible d'envisager la doctrine c tienne de la propriété :

1° Nous avons déjà suggéré son retentissement dans les directi suivantes :

— les rapports d'employeurs à employés;

— le droit alternatif au travail ou à l'assistance;

— le problème dit du « vol de nécessité »;

— le problème de l'héritage;

— le problème de la colonisation;

— le problème des « biens oisifs » (dont le problème de la col sation n'est qu'un cas particulier);

— le problème de l'obligation au travail que, par symétrie, pourrait appeler le problème des « gens oisifs »;

— le problème de l'intervention des pouvoirs publics en mati de spéculation.

2° Sans nous arrêter à des points tels que l'intervention du lé lateur à l'effet de pourvoir, en temps de crise des logements et loyers, aux exigences du Bien commun, — ou à l'effet d'interd aux propriétaires de déboiser parce que le déboisement crée un p d'inondation, — ou réciproquement à l'effet de soutenir par l'at bution de prérogatives exceptionnelles telles que le droit d'exprop tion certaines entreprises privées dont la prospérité importe dav tage au Bien commun, — nous voulons souligner la question l'utilisation de la loi fiscale, soit en vue de donner une consécrat juridique à la distinction de la suffisance et de la surabondan soit en vue de sanctionner par une voie indirecte quelques-unes conséquences de la doctrine chrétienne de la propriété :

— d'une part la progressivité de l'impôt, l'exonération du minim d'existence, les abattements ou réductions pour charges de famille toutes mesures qui engagent le problème de la personnalité l'impôt;

— d'autre part une foule de questions particulières renouvel des lois somptuaires... et du projet d'impôt sur les « biens oisif que déposa un jour M. Caillaux, sans oublier l'utilisation des p cédés fiscaux, soit pour soutenir certaines industries (protect douanière), soit pour assurer l'exécution des charges sociales l'entreprise (telle la taxe d'apprentissage) ou tout simplement charges sociales de la propriété (telles les charges fiscales au pr de l'assistance publique et de la prévoyance sociale).

Sur la transposition de la pensée chrétienne sur la propriété da

es de la philosophie chrétienne, mais dont les bases, endantes de toute adhésion dogmatique, valent pour es membres de la grande famille juridique.

c'est une occasion d'accuser l'antagonisme de la e du droit avec l'interprétation matérialiste de l'éco- e politique, de la sociologie et de l'histoire.

us ne croyons pas, nous autres juristes, que l'intérêt unique mobile des actions humaines et l'ultime res- e l'histoire sociale et du progrès des sociétés ; et si e croyions, nous cesserions d'enseigner le droit.

st peut-être une attitude élégante que de sourire en es générosités qu'inspire la foi dans un idéal et des ions qu'elles suggèrent pour la conduite de la vie : uristes, c'est ailleurs que nous avons nos élégances.

emment paraissait dans les journaux le manifeste de ne *Ligue d'Union latine*, inaugurée, naguère, à la nne : « Unir et fédérer les élites latines pour la ense et la gloire de la civilisation, de cette civilisa- dont le développement est entravé aujourd'hui par es les ambitions obscures, ... par l'*annihilation du e de l'Idéal* ».

nnihilation du culte de l'Idéal, c'est le triste aposto- scepticisme. Cet apostolat est une mauvaise action ! st pas pour faire des arrivistes et des blasés que les es nous confient leurs enfants ; non ! ce n'est pas ela que la France fait confiance à son Université !

tre ce nouveau « défaitisme » aussi pernicieux que , nos Facultés ont la haute mission de dresser le rt du droit.

s enseignent que ce sont les idées — et non point

me administratif de la propriété civile en droit français positif, très jolie leçon du professeur L. Trotabas dans G. Renard et tabas, *La fonction sociale de la propriété privée*, Paris, Sirey, . 35 et s.

seulement les intérêts — qui mènent le monde (1) ; el enseignent que le droit n'est point une simple résulta d'appétits, mais la coordination consciente des énerg individuelles vers un but approuvé par la raison.

Le droit est mouvant dans ses adaptations successiv mais il est éternel dans son principe (c'est la leçon de latinité classique) : *lex vera, recta ratio, naturae congru diffusa in omnes, constans, sempiterna.*

Le droit est le grand signe de contradiction : c'est respect du droit qui fait progresser les sociétés, c'est mépris du droit qui les précipite dans la décadence.

Mais, juristes, prenons garde à nous-mêmes ! Ce di tantisme malfaisant, ce scepticisme morbide, ne nous l sons point prendre au rythme de sa chanson ; car si malheur il venait à s'installer dans nos chaires, il ne derait pas à en descendre, et à répandre dans la foule venin de dissolution. Et cette capitulation des juri s'inscrirait au bilan déjà trop chargé de la véritable tr son des clercs.

GEORGES RENARD,
Professeur à la Faculté de Droit de Na

(1) On a beaucoup parlé en ces derniers temps de la *prépar intellectuelle* de la révolution russe : le démenti de l'expérience thèse du matérialisme historique au lieu même du triomph marxisme ! Nouvelle preuve que le matérialisme historique plus « à la page ». Il n'est que de lire Henri de Man.

NOTES ET RÉFLEXIONS

es catholiques et les origines de l'Organisation internationale du travail

.e traité de Versailles contient une innovation très arquable : une de ses parties, la treizième, est spécia- ent consacrée aux questions sociales et institue une *anisation internationale du travail dont le Bureau rnational du travail* — le B. I. T., suivant l'abrévia- usuelle — établi à Genève, est l'organe permanent tion et de liaison.

'ombre de personnes, insuffisamment renseignées, ne pas éloignées de penser que le B. I. T. est une créa- en quelque sorte spontanée. Rien ne serait plus act. L'idée de la législation internationale du travail bien antérieure à la guerre et elle a dû parcourir plu- rs étapes laborieuses avant d'en arriver à la réalisation uelle.

'out d'abord, elle dut prendre corps, se répandre dans milieux populaires, et, par là même, se faire accueillir s les groupes politiques, tant et si bien que les gou- nements finirent par la regarder, non plus comme une pie, mais comme un progrès, assurément difficile, néan- ins possible à atteindre.

)urant cette première et longue période qui va, à peu s, du milieu du siècle dernier jusqu'à la constitution, 1900, de l'*Association internationale pour la protection ale des travailleurs*, il nous semble qu'à côté de quel- s sociologues indépendants, à l'esprit élevé et géné-

reux, deux écoles ont eu une part prépondérante dans l'é laboration et la diffusion des idées d'entente internatio nale en matière de législation du travail : ce sont, d'un part, les socialistes, et d'autre part, les catholiques sociau qui, si profondément séparés qu'ils fussent, les uns et le autres, sur tant de questions essentielles, collaborèren parfois, notamment en 1897 au congrès de Zurich, pou avancer l'heure où serait inauguré l'accord entre les peu ples dans le domaine de la législation du travail.

Par quelques faits et quelques textes, choisis entre beau coup, je voudrais montrer quelle fut sur ce point l'œuvr très active des catholiques de divers pays. Il y a là un page d'histoire sociale contemporaine sur laquelle il n'es pas inutile de retenir quelque peu l'attention.

* * *

Recherchons d'abord en vertu de quelles considération les catholiques sociaux agirent ainsi.

En premier lieu, ils trouvèrent dans la notion chrétienn d'humanité une raison qui militait fortement en faveur d la protection internationale des travailleurs : les hommes n sont-ils pas les enfants d'une même et immense famill dont le Père commun a érigé l'amour du prochain à l hauteur d'une loi fondamentale? Dès lors, les peuples n sauraient refuser d'essayer de s'entendre pour sauvegar der les droits et les intérêts de tous ceux qui travaillent.

Mais les chrétiens sociaux sont des « réalistes » qu pour adopter une thèse, ne se contentent pas de ce que le économistes appellent parfois, avec quelque dédain, de « raisons de sentiment ». Aussi ne sont-ce pas seulemen leurs convictions religieuses, mais, en même temps, l'é tude des faits qui les ont amenés à souhaiter et à réclame un accord international en ce qui concerne la protectio légale des travailleurs.

Ils constatèrent que l'évolution économique et jurid que prend de plus en plus un caractère internationa

ıue jour s'étendent les domaines de la vie économi-
qui sont soumis à une entente entre peuples. Au
rès de Zurich de 1897, l'un des catholique sociaux
eu la plus grande part dans la diffusion de ces idées,
aspard Decurtins, qui fut député au Conseil national
e et professeur à l'Université de Fribourg, disait entre
es choses : « ... le monopole de fait dont jouissent les
eprises de transport justifie, aux yeux de nos commer-
, cette thèse, érigée en dogme, que les risques incom-
à l'entreprise. Cette thèse est devenue un principe de
international ; consacrée par des traités internatio-
, elle est, par ce fait, devenue le droit protecteur du
nerçant en quelque lieu que circulent ses marchandi-
Pourquoi l'ouvrier de l'industrie moderne, contraint
est de livrer sa vie et sa santé à la merci de la ma-
e de ses patrons, ne serait-il pas digne de la même
itude que la marchandise du trafiquant ? Et pourquoi,
de choses étant le même pour tous les pays civilisés
lustriels, une réglementation internationale ne serait-
pas, dans ce domaine, tout aussi indiquée que pour
elations commerciales ? » A l'appui de sa question,
ecurtins faisait remarquer que « les conditions dans
ıelles la main-d'œuvre est exploitée dans un pays ne
eurent pas sans influence sur la situation des ouvriers
pays voisins ». Et antérieurement au discours de
Decurtins, un religieux allemand, le P. Kolb, avait
ré : « La réglementation internationale est un devoir
emps présent. C'est une obligation pour le marché du
de. »

ı outre, les catholiques sociaux faisaient remarquer
cette entente internationale est à peu près indispen-
au développement, en chaque pays, de la législation
ectrice des travailleurs.

ns cet accord entre les puissances, en effet, la con-
ence étrangère peut empêcher un État d'édicter cer-
s lois sociales qui mettraient ses industriels dans une
tion trop défavorable à l'égard de leurs rivaux de l'é-

tranger. « Introduisez en Suisse, disait M. Decurtins, journée de huit heures et laissez subsister chez les pe ples voisins la journée de onze ou de dix heures : la co séquence fatale sera d'affaiblir la Suisse dans sa lutte av l'étranger et l'ouvrier suisse lui-même en pâtira. Impos aux industriels belges l'interdiction radicale de tout tr vail de la femme, grevez-le d'une responsabilité sévè calquée à peu près sur le modèle suisse, et laissez penda ce temps subsister en France l'état de choses actuel : l' dustrie belge tout entière poussera les hauts cris et plaindra, avec raison, d'être mise hors d'état de concou avec la France. Et c'est précisément *parce que le mar de la main-d'œuvre, parce que l'industrie elle-même s choses internationales, que le droit du travail ne saurait é plus longtemps arrêté dans son développement par les barr res qui séparent les nations.* »

Telles sont les principales considérations qui ont inc les catholiques sociaux, dans les divers pays, à se pronc cer nettement en faveur d'une législation internation du travail. Mais ils ne se sont pas contentés de manifes une sympathie platonique : ils se sont appliqués, dans mesure de leurs forces, à appuyer, dès l'origine, tout mo vement et toute initiative qui visaient à l'institution d'u semblable législation. C'est ce que nous allons montrer citant quelques faits parmi beaucoup que nous eussic pu exposer.

⁂

Le Parlement suisse a eu le mérite d'être le prem des parlements à exprimer le souhait que se réalise l' cord international en matière de lois du travail. En 18 M. Frey fit voter au Conseil national une motion dem dant au Conseil fédéral « d'entamer des négociations a les principaux États industriels en vue de préparer l'é boration d'une législation internationale sur les fal ques ». Mais les gouvernements pressentis déclinèr l'invitation.

échec ne devait pas empêcher l'idée de progresser :
. reprise à la Chambre française, le 25 janvier 1884,
rs d'une interpellation sur la politique économique
istère. M. de Mun, de concert avec plusieurs de ses
es catholiques, proposa d'inviter le gouvernement
éparer l'adoption d'une législation internationale
mît à chaque État de protéger l'ouvrier, sa femme
enfant contre les excès du travail ».
llemagne, les catholiques formulaient une demande
ıe, tandis que, de leur côté, les députés socialistes
mt une action parallèle.
i estima-t-on, en Suisse, que le moment était venu
enter à nouveau le projet qui avait été repoussé en
le 27 juin 1888, deux députés faisant partie de
. différents, MM. Decurtins et Favon, déposèrent
seil national une proposition « invitant le Conseil
à faire des démarches auprès des gouvernements
ns en vue de créer une législation internationale
rice des ouvriers ».
proposition fut votée, et, en s'inspirant d'un rap-
M. Decurtins, le Conseil fédéral suisse élabora le
ıme des délibérations projetées et adressa des invi-
aux gouvernements européens. La plupart des
araissaient devoir accepter l'invitation helvétique,
l se produisit un coup de théâtre : Guillaume II,
ait de monter sur le trône impérial d'Allemagne,
ment connaître son désir de réunir à Berlin ladite
ıce et, dans ces conditions, le gouvernement suisse
à son projet.

* *

referai pas l'histoire de la Conférence de Berlin ;
ai seulement que le Saint-Siège y fut officieuse-
présenté par Mgr Kopp, prince-évêque de Breslau,
Léon XIII écrivit à l'empereur pour approuver
une entente internationale : « Il faut, déclarait-il,
difficile et important problème soit résolu selon

toutes les règles de la justice... L'action combinée
gouvernements contribuera puissamment à l'obtentio
la fin tant désirée. »

Dans les divers parlements, ce furent souvent des d
tés catholiques qui demandèrent aux gouvernements
voyer des délégués officiels aux réunions de Berlin
fut le cas en Belgique, où M. Helleputte intervint da
sens à la Chambre des représentants, en Autriche,
prince de Lichstenstein fit une motion analogue
Reichsrath, enfin en France, à la Chambre, où, le 17
1889, M. de Mun rappela que, dès les premiers mo
l'année 1884, il avait invité le gouvernement à pré
l'adoption d'une législation internationale du tra
« J'ai peut-être quelque droit, fit-il observer, de rap
que, depuis plusieurs années, je n'ai, de concert
beaucoup de mes amis, manqué aucune occasion de
mer une législation internationale du travail et de ré
que l'entente sur les points principaux entre les na
industrielles était le seul moyen de remédier aux ab
la concurrence et de rendre possible et efficace la lé
tion de chaque pays. »

Au lendemain de la Conférence de Berlin, au cou
la discussion d'un projet de loi réglementant le trava
enfants et des femmes, M. de Mun s'expliquait à no
au sujet de la législation internationale du travail
législation internationale, disait-il, est assurémen
idée très généreuse et très séduisante. Il y a long
que je m'en suis déclaré partisan et que je la crois de
à entrer de plus en plus dans la voie de l'applicatio
tique... Aussi je me réjouis du progrès qui se fait
sens dans les relations des nations européennes.
donc été très heureux que la France se rendît à la
rence de Berlin. J'ajoute que j'aurais voulu qu'elle
sans les restrictions qu'elle a chargé ses délégu
apporter. J'aurais voulu qu'elle y allât comme je croi
était dans son rôle, dans ses traditions, de s'y prés
c'est-à-dire en prenant l'initiative des propositio

énéreuses pour la défense des petits et des faibles. »
e éloquente voix française fit écho, au Reichstag, la
ardente d'un alsacien, M. l'abbé Winterer, qui, le
1892, soutenait la même thèse de la nécessité d'une
tion internationale du travail.

*
* *

nulés par le premier succès obtenu en amenant les
nements européens à tenir une conférence, les par-
d'une entente internationale concernant la législa-
travail continuèrent, avec une ardeur accrue, leurs
pour atteindre un but qui semblait alors encore
intain.
chose nouvelle et exceptionnelle, en Suisse d'abord,
suite, en plusieurs autres pays, les catholiques
et les socialistes collaborèrent en vue d'arriver à
précis.
t ainsi qu'en avril 1893, à l'Assemblée ouvrière
de Bienne, où les socialistes étaient en majorité,
urtins fit voter la motion que voici : « Le Congrès
e le vœu que le prochain Congrès ouvrier interna-
de Zurich s'occupe de la législation internationale
protection des travailleurs. On compte également
s Sociétés catholiques ouvrières défendront avec
e les postulats concernant la protection ouvrière
e dans l'Encyclique de Léon XIII. »
ché de l'hommage qui était ainsi rendu à ses ensei-
nts sociaux, même par l'élément socialiste, le Sou-
Pontife écrivit à M. Decurtins une lettre dont nous
s le passage visant particulièrement le sujet qui
ccupe : « ... Nous n'approuvons pas moins, disait
XIII, cette autre résolution du congrès de Bienne,
u de laquelle doit être prochainement convoquée
uvelle et plus nombreuse réunion d'ouvriers, qui
dera d'un vote unanime à ceux qui président aux
publiques d'appliquer leurs soins à ce que partout

des lois qui soient les mêmes protègent la faiblesse enfants et des femmes qui travaillent, et fassent en dans la pratique les conseils que nous avons donnés notre lettre. Il n'est pas besoin de grandes démonstrat pour que l'on comprenne que ce vœu est souverainem raisonnable. Car s'il y a un motif grave et juste lequel l'autorité publique ait le devoir d'intervenir protéger par des lois les intérêts des ouvriers, on ne po assurément pas en trouver de plus grave ni de plus que la nécessité de venir en aide à la faiblesse des en et des femmes, desquels la génération future tire commencements ou son origine et d'où dépendent grande partie, les forces et la puissance de chaque nat Il est évident pour tous combien serait imparfaite la tection donnée au travail des ouvriers si elle l'était des lois différentes que chaque peuple élaborerait son compte, car les marchandises diverses venues de d pays se rencontrent sur les mêmes marchés. Cert ment, la réglementation imposée, ici ou là, au travai ouvriers, aurait cette conséquence que les produit l'industrie d'une nation se développeraient au préju d'une autre. »

On le voit donc, Léon XIII approuvait l'idée d'un grès ouvrier international en vue de jeter les prem bases d'un accord entre les différents peuples indust Il avait été décidé à Bienne que cette assemblée se drait à Zurich au mois d'avril 1894. Le gouverne suisse avait accordé une importante subvention. Ma promoteurs de l'idée avaient compté sans l'oppos anticléricale des socialistes allemands et autrichiens. forcés plus tard par les socialistes français, exception des guesdistes.

Néanmoins les organisateurs du Congrès purent an cer la tenue du Congrès pour la dernière semaine du d'août 1897. L'assemblée s'ouvrit le 27 août à la Ton de Zurich. Elle comprenait 263 congressistes ayant de vote : 165 socialistes et 98 chrétiens sociaux. Des

s étaient venus les chefs et les orateurs les plus en d'Autriche, de Belgique, de France, de Suisse, d'Alle-ne, d'Italie et de plusieurs autres pays.

ırant les six jours que durèrent ces assises, on discuta uestions relatives au repos du dimanche, au travail enfants, des jeunes gens, des femmes et des adultes, ·avail de nuit et aux industries dangereuses.

: dernier jour fut consacré à l'étude des « voies et ens de réaliser la protection ouvrière internationale ». ·ecurtins avait été chargé du rapport. Tout d'abord, ›pela les matières qui sont déjà réglées par des con-:ons internationales. Pourquoi n'agirait-on pas de e pour la protection du travail? Dans ce domaine, en une entente entre États se justifie mieux que dans coup d'autres, puisqu'un grand nombre de questions ·uvent être tranchées que de cette façon. L'argument de la concurrence n'est pas le seul que l'on puisse valoir. Les relations qui existent actuellement entre ıvriers de tous les pays font que l'amélioration de la :ion des travailleurs d'une région a nécessairement répercussion dans les autres régions. Comment, dès un État refuserait-il aux ouvriers de son territoire la ction que l'État voisin accorde chez lui? « Si ces iné-:s d'État à État ne sont pas aplanies, il en résultera ·ment, affirmait M. Decurtins, des crises convulsives diques et des perturbations dans le domaine du tra-ıational. » Après avoir résumé les efforts accomplis .e d'obtenir une entente entre les puissances indus-:s, il examinait les moyens propres à réaliser la légis-. internationale pour la protection du travail. Ce fallait, c'était éclairer l'opinion publique sur la sité de cette entreprise. Une fois l'opinion publique :e à cette cause, aucun gouvernement ne pourrait :nrayer le mouvement. En terminant, M. Decurtins ait sur l'utilité que présenterait un *Office internatio-our la protection ouvrière* qui réunirait et publierait is concernant les travailleurs, qui ferait une étude

comparée et internationale des statistiques du trav
enfin qui organiserait des congrès pour délibérer sur
développement de la législation protectrice : c'était l'i
d'où devait sortir l'actuel *Bureau international du Trav*
Et, à l'unanimité, les congressistes adoptèrent le vœu
faveur de cet Office et le projet de constitution d'u
commission permanente.

Ainsi donc, à Zurich, les catholiques sociaux travaillèr
dans la mesure de leur pouvoir à faire réussir le pro
d'une entente internationale sur les questions ouvrièr

*
* *

De retour dans leurs patries respectives, ils n'oublièr
pas les engagements pris en Suisse.

Et, de nouveau, plusieurs d'entre eux saisirent les p
lements de ce grave problème : M. Carton de Wiart, l
des députés catholiques belges les plus en vue, le
notamment, le 30 mars 1898, en préconisant la créat
par sa patrie de cet Office international.

On crut un moment que M. Nyssens, ministre de l
dustrie et du travail en Belgique, allait créer, à Bruxel
l'Office désiré. Mais les circonstances politiques vinrer
l'encontre de ce dessein.

Il fallait encore attendre. Mais, avec la fondation
l'*Association internationale pour la protection des trav*
leurs, on toucha enfin au but et l'on eut à Bâle le cen
souhaité depuis longtemps.

Cette Association internationale fut créée de tou
pièces au Congrès international de législation du trav
dont les deux principaux promoteurs furent MM. Cau
et Raoul Jay, professeurs à la Faculté de droit de Paris
qui se tint à Paris, au Musée Social, du 25 au 29 jui
1900. De ce congrès, qui réunit les partisans de l'in
vention légale, sans distinction de nationalité, ni d'
nions sociales ou religieuses, on peut bien dire

Raoul Jay fut vraiment l'âme, comme il devait rester ıu'à sa mort l'un des plus actifs dirigeants de la section ıçaise de l'Association internationale. Or M. Raoul Jay t un ardent catholique social et c'est dans ses convic- ıs qu'il puisait son ardeur.

ıu cours même du Congrès de Paris, il fut amené à e à ce sujet une déclaration que nous reproduisons ɔrès le compte-rendu officiel : « Je suis catholique vaincu, déclara l'éminent professeur à la Faculté de it de Paris, et j'ajoute qu'en portant aux questions qui s occupent ici l'intérêt passionné que mes amis naissent, je ne fais qu'obéir aux préceptes de Celui que s reconnaissons pour notre Maître divin. Mais, vous le ez du premier jour, — la composition du comité de onage en fournirait au besoin la preuve décisive, — re pensée a été d'appeler à ce congrès, sans distinction ɔinions et de croyances, tous les partisans de la protec- ı légale des travailleurs, et je puis déclarer hautement jamais il n'est entré dans mon esprit et qu'il répu- rait à ma conscience de faire faire par voie détournée ne sais quelle manifestation confessionnelle à des ımes qui ne partagent pas mes convictions. »

Cette déclaration fut faite à l'occasion du débat soulevé l'opposition que rencontra auprès de quelques congres- es l'admission d'un représentant du Saint-Siège dans Comité de l'Association internationale. Après avoir fait ıarquer que l'on traitait le Saint-Siège comme tous les vernements reconnus par le droit international, Raoul Jay ajouta : « Nous ne vous demandons pas de e une manifestation catholique, mais nous avons, en ınche, le droit de vous demander de ne pas faire une ıifestation anticatholique. Nous vous le demandons c instance. » Deux socialistes vinrent appuyer la mo- ı de M. Raoul Jay, et la cause fut entendue.

Depuis lors, en vue du but commun, la collaboration a jours été cordiale entre les catholiques sociaux et les ésentants des autres doctrines au sein de l'*Association*

internationale pour la protection légale des travailleurs, c
comme le rappelait M. Albert Thomas recevant à Genè
le président Millerand, « un Groussier et un Édoua
Vaillant se rencontraient avec un Albert de Mun ».

L'Association déploya de 1900 à 1914 une très gran
et très intelligente activité : c'est à elle que furent dus
convocation et le succès des Conférences internationa
de Berne de 1905, 1906 et 1913, dans lesquelles les repr
sentants des gouvernements élaborèrent et adoptèrent l
premiers chapitres du Code international du travail, co
cernant l'interdiction du travail de nuit pour les femm
et les jeunes gens employés dans l'industrie, l'interdicti
du phosphore blanc dans l'industrie des allumettes,
fixation à un maximum de 10 heures de la journée de tr
vail pour les femmes et les jeunes ouvriers.

Cette œuvre internationale fut naturellement interron
pue pendant la guerre. Mais les idées avaient fait du ch
min dans les esprits, grâce, on le voit, en partie, au
catholiques sociaux des divers pays. Aussi, au lendema
de la tourmente, dans cette trop brève période d'idéalisn
qui succéda aux luttes meurtrières, le Traité de Versaill
créait l'*Organisation internationale du Travail* dont
B.I.T. est l'organe central et permanent.

Fidèles à leurs doctrines et à leurs traditions, les cath
liques sociaux soutiennent aujourd'hui une institutio
qu'ils considèrent, malgré ses inévitables imperfection
comme pouvant et devant apporter, dans les rapports d
hommes entre eux, plus de justice et plus de chrétienn
charité.

MAX TURMANN,
Professeur à l'Université de Fribour
Membre correspondant de l'Institu

Le problème social aux colonies

A Marseille, porte de l'Orient, tête de nombreuses lignes navigation qui unissent à la métropole les régions loinines de notre vaste empire colonial, s'est tenue du 28 juil- au 2 août la XXIIe Session des Semaines Sociales de ance (1).

Nulle question humaine n'est étrangère à la doctrine sociale tholique; cependant notre université sociale n'avait pas squ'à ce jour abordé le problème colonial. Les semainiers Marseille, en 1908, avaient entendu une conférence sur *s Français et la colonisation*; ceux de Grenoble (1923), une tre sur *Colonisation et immigration*. A Lyon (1925) un urs était consacré à *L'autorité dans les colonies*; au ivre, enfin, en 1926, un professeur avait étudié les *Relations tre sociétés d'inégale civilisation au regard du droit natu- l et de la doctrine catholique*. Mais ce n'étaient là qu'étu- s partielles et limitées, on n'avait pas posé la question fonmentale de la légitimité de l'expansion coloniale, ni déterné les droits et les responsabilités des puissances coloales.

Le temps n'était-il pas venu de critiquer un nationalisme vahissant auquel avaient quelque peu sacrifié des missionires eux-mêmes? Ne fallait-il pas dicter aux directeurs entreprises coloniales les règles morales de leur profession? uvait-on tolérer le libéralisme économique qui, extirpé à and'peine de nos pays d'Europe, renaît dans l'industrialiion des pays neufs et ne veut voir dans les ouvriers indimes qu'un matériel humain?

Trois questions se posaient, nous dit dans sa leçon d'outure M. Eugène Duthoit, Président de la Commission nérale des Semaines Sociales : 1°) Y a-t-il une crise sociale x colonies, 2°) De quoi est chargé le pouvoir colonisateur,) Quelles précisions fournit la doctrine catholique? quels

1) Le texte des cours et conférences de la Semaine Sociale de Marlle sera publié en un volume de 570 pages qui paraîtra vers la fin janvier aux éditions de la Chronique Sociale de France, 16, rue Plat, Lyon.

sont les titres et les requêtes du catholicisme en ce domaine ?

Pour répondre à ces questions, au corps professoral habituel s'étaient joints des supérieurs d'ordres missionnaires et des spécialistes des questions coloniales (1).

Ainsi que le corps professoral, l'auditoire est plus varié encore que d'ordinaire; auprès des Pères et Sœurs missionnaires de toutes robes, on voit de jeunes étudiants indigènes qui représentent l'élite de nos colonies. Cela permet d'étendre le domaine des échanges d'idées qui sont le charme intellectuel des Semaines Sociales.

A ce public de prêtres et de laïcs fervents, élite de la France apostolique, la hiérarchie ecclésiastique manifeste sa bienveillante approbation en présidant les leçons. Aux côtés de leurs Éminences les Cardinaux Maurin et Binet, et parmi de nombreux archevêques et évêques, Son Excellence Mgr Maglione, Nonce apostolique à Paris, apporte aux Semainiers les paternels encouragements de Sa Sainteté Pie XI.

Ces auditeurs savent que le problème colonial n'est pas un problème purement économique, où la doctrine catholique n'aurait aucune norme à donner. La Semaine Sociale estime que par la colonisation s'établit entre une société indigène et la métropole une existence commune, conception morale et sociale bien différente de celle qui ne voit dans les colonies que de vastes exploitations commerciales et industrielles.

Le catholicisme ne possède-t-il pas dans ses principes de collaboration fraternelle entre les individus et les peuples le moyen d'assurer l'association pacifique des métropoles et de leurs colonies ?

La doctrine catholique juge l'expansion coloniale légitime du point de vue économique, si elle assure pour le bien de tous l'exploitation rationnelle des richesses du sol, et du point de vue politique, si, respectueuse des droits des indigènes, elle assure leur éducation progressive.

(1) Mgr Mulla, de l'Institut Pontifical Oriental; le R. P. Marchal, assistant du supérieur général des Pères Blancs; le R. P. Aupiais, provincial des Missions Africaines de Lyon; MM. Georges Hardy, directeur de l'École coloniale de Paris, ancien collaborateur du Maréchal Lyautey; Henri Brenier, ancien chef de service économique en Indo-Chine; Pasquier-Bronde, adjoint au maire d'Alger; Louis Massignon, professeur de sociologie musulmane au Collège de France; Pierre Berthault, professeur à l'Institut agricole d'Alger.

Cette haute mission qu'est la colonisation impose aux ıissances coloniales des devoirs et des responsabilités; elles uverneront pour le bien des indigènes sans renoncer pour es-mêmes aux avantages de cette gestion. Cette mission ilisatrice n'opérera ni l'assimilation totale des civilisations digènes, ni leur conservation intégrale, elle les adaptera, ıissant aux réformes la conservation des éléments culturels téressants.

A cette mission collabore le pouvoir spirituel, mais cette tion commune du colon et du missionnaire se limitera au maine social; le missionnaire ne doit pas servir les intérêts litiques ou économiques de la métropole, et la cause qu'il fend n'est pas sur le plan des intérêts nationaux.

Cette réserve faite, l'histoire nous montre que l'Église n'a s négligé cette action civilisatrice et combien de fois les uverains Pontifes, surtout saint Pie V, n'ont-ils pas rap- lé aux rois leurs devoirs envers les populations coloniales? depuis, la Société des Nations a veillé elle aussi à faire iompher en ces délicats problèmes le respect de la dignité amaine.

Pour les catholiques sociaux le problème de population lié celui de la famille indigène est, dans les colonies, le pro- ème social de tout premier plan. La solution en sera four- e par le catholicisme et sa morale familiale. Elle nous per- ettra de conserver les éléments moraux des institutions miliales indigènes, mais éliminera les éléments incompa- bles avec la vraie civilisation, surtout en ce qui concerne la ndition de la femme indigène.

La Semaine Sociale considéra aussi la grave question de organisation du travail dans les colonies, où l'on constate uvent des abus criants dans l'emploi de la main-d'œuvre digène; il faut promulguer des règles juridiques sur le tra- il et les appliquer avec le concours de tous, fonctionnaires, efs d'exploitation, missionnaires et ouvriers eux-mêmes. XIVe Conférence Internationale du Travail donne un exem- e des réalisations souhaitables dans le projet de convention r le travail forcé. Des mesures de ce genre, auxquelles les tholiques doivent apporter leur approbation et leur coopé- tion, assainiront dans le monde entier le régime du travail la lumière de l'Encyclique *Rerum Novarum*.

L'œuvre de civilisation est une œuvre de collaboration et on ne peut éduquer un peuple malgré lui. Aussi les autori-

tés chercheront-elles le contact et l'active coopération des élites indigènes. Cette utilisation des élites est possible et déjà l'Église catholique en formant des clergés indigènes a mis en pleine lumière les ressources intellectuelles et morales dont disposent les peuples des colonies.

Pour entrer dans la voie des réalisations il ne suffit pas d'appliquer aux colonies les principes émis par la Semaine Sociale, le travail doit commencer chez nous. Préparons, dans la métropole, des jeunes gens d'élite à cette belle mission sociale des fonctionnaires et des colons. N'envoyons aux peuples confiés à nos soins que des hommes de haute valeur morale et qu'une vocation solide pousse vers les colonies. Ne leur donnons pas, c'est la requête que formulait en termes véhéments un étudiant dahoméen, ne leur donnons pas les rebuts, ceux qui ont manqué leur vie dans la métropole ou veulent faire oublier un passé douteux.

Si nous chargeons une élite de cette haute mission, si cette élite en suscite d'autres dans les pays indigènes pour collaborer avec elle, nous réaliserons, selon le mot de M. Georges Hardy, cette « symbiose » pacifique, cette vie en commun, seule solution du problème social dans les colonies.

Telle est, exposée en un bref résumé, la riche et lumineuse doctrine offerte aux nombreux auditeurs de la Semaine Sociale de Marseille. Qu'ils la vivent maintenant en des conquêtes pacifiques, qu'après l'occupation et l'exploitation des terres pour le bien de tous ils réalisent l'élévation intellectuelle et morale des indigènes, qu'ils aillent à eux avec toute l'ardeur de leur charité. Ne sera-ce pas la meilleure « symbiose » que l'union des colons et des indigènes dans la fraternité chrétienne ?

A la Semaine Sociale de Marseille et à l'Église Catholique dont la doctrine l'a inspirée nous adressons ces vers que citait dans sa leçon d'ouverture le très aimé Président des Semaines Sociales et qui venaient encore charmer notre dernière soirée à Marseille, ces beaux vers de l'*Odo á la Raco latino* de Frédéric Mistral :

Tu es la race apostolique
Qui mets les cloches en branle;
Tu est la trompette qui publie,
Tu es la main qui jette le grain.

ti, Professeurs de la Semaine Sociale, vous avez été la
ı qui jette le grain. D'innombrables auditeurs l'ont
eilli: puisse cette race apostolique publier de toutes parts
riche doctrine! puissent nos missionnaires, fonction-
es et colons, en vivre pour le plus grand bien matériel et
tuel des peuples indigènes!

A.-J. FAIDHERBE.

Pour la Finlande

mot de « Finlande » évoque certainement tout d'a-
, pour l'étranger, « Paonorme » et « le pays aux mille
» : la génération qui a lutté contre le régime tzariste
l'autonomie politique et culturelle est si près de dis-
tre et l'oubli ensevelit si vite le passé! Le livre de
ean-Louis Perret publié dans une série d'études sur
tats contemporains permettra d'acquérir de ce pays
notion un peu moins superficielle (1).

préface en est écrite par M. A. de Lapradelle, profes-
de Droit International à l'Université de Paris, ami
ire de la Finlande (il appartenait à ce groupe d'in-
ctuels qui intervint jadis à St-Péterbourg en faveur du
opprimé). M. Perret a traité son sujet avec autant
ience que de pénétration. Ayant séjourné longtemps
lsingfors comme « lecteur » de l'Université, il con-
à fond ce dont il parle. Son livre prétend être autre
qu'un simple recueil de statistiques et de faits docu-
aires concernant l'histoire, le milieu physique, le
le, les conditions économiques ou politiques et la
culturelle », car pour tout homme qui veut impar-
nent s'instruire, l'histoire de la Finlande présente

La Finlande, par Jean-Louis Perret, coll. « Les États contempo-
». 1 vol in-8 écu, 146 p. avec 8 planches ; Paris, 1930, édit.
, 18 fr.

un intérêt plus général. C'est la lutte de l'Ouest cont l'Est qu'elle retrace, le conflit de deux civilisations, l'a tagonisme séculaire entre la Suède et la Russie.

Tout d'abord l'annexion suédoise qui fait du pays u province du monde occidental, puis l'hégémonie russe 1809 à 1917 qui n'arrive pas à détruire la civilisation reç et cesse avec la conquête de l'indépendance nationa après la guerre de 1918.

Les circonstances ont fait de la Finlande un pays deux nationalités, on y parle deux idiomes sous le mêm toit. « Deux civilisations s'unissent dans l'âme nati nale..... »

Le conflit entre les deux langues (suédois et finno qui divise actuellement les esprits n'est qu'un épisode l'histoire séculaire du pays et ne doit pas être vu, so peine d'être déformé, hors de la lumière que projette s toute l'évolution de la Finlande son rôle de gardienne la civilisation occidentale dans l'extrême Nord de l'E rope.

Les chapitres suivants, moins profonds, sont cependa pleins d'intérêt. Il nous font connaître un pays plus éten que la Pologne ou la Grande-Bretagne et dont la popu tion est inférieure à celle de la Grèce ou de la Suisse ; u nation où 11 o/o de la population parle un langage n'est pas celui de la majorité, dont l'armée active, fo de 28.000 hommes, se double d'une milice de 100.000 v lontaires toujours prêts à défendre la liberté et la civili tion, un pays « sec », mais où personne n'observe la p hibition, un peuple cultivé, sans illettrés, et doté de tr Universités, une contrée dont les forêts occupent aut d'espace que celles de l'Espagne, de la France et de l' lemagne réunies, au point que les statistiques montre un habitant perdu dans 7 hectares et demi de bois, par suite, la plus florissante industrie forestière de tou l'Europe, exception faite de la Russie.

Ces divers aspects du pays sont étudiés dans le livre M. Perret et, de plus, sa vie littéraire et artistique, le to

uyé de chiffre précis et complété par une sérieuse iographie.

a seule critique que nous adresserons à l'auteur (mais n'atteint pas la substance de l'ouvrage) c'est l'insis- :e qu'il apporte soit à donner en finnois les noms sué- bien connus de toute l'Europe, soit à en faire une scription nouvelle : ainsi Turku pour Abo qu'il écrit a, et Helsinki pour Helsingfors (qu'il note Helsing- .a).

e livre de M. Perret a une grande mission à remplir. La .imité de l'Allemagne a fait un peu oublier tout ce la France a été autrefois pour la Finlande. Suède et ande ont été au « grand siècle » les alliées fidèles de rance dans les nombreuses guerres de Richelieu ou Louis XIV. Plus anciennement encore, pendant la ›de catholique de l'histoire finlandaise, le clergé allait cher à Paris son instruction philosophique et théolo- e. Olaüs Magnus, plus tard évêque d'Abo, devint .e recteur de la Faculté de théologie de Paris, il fut e ceux qui reçurent Charles VII à sa rentrée dans la .ale en 1437.

.isse ce livre sympathique faire quelque chose pour .ıer les liens qui ont uni jadis la Finlande à la ce ! c'est notre meilleur souhait.

Helsingfors.

WILFRID DE CHRISTIERSON.

Les chefs d'entreprises et la loi des Assurances sociales

aboration de la Loi sur les Assurances sociales a soulevé ıgues et violentes polémiques. Pour nous qui savons .a base de cette loi il y a un principe de morale chré- :, qui nous souvenons de plus qu'un catholique, Albert

de Mun, a le premier en France parlé d'assurances social nous avons toujours été favorables à la loi.

Mais le temps n'est plus maintenant aux discussions principe. Qu'on approuve la loi ou qu'on la blâme, elle votée, il faut la réaliser le mieux possible. Elle est très co pliquée, dit-on ; nous le concédons. Aussi accueillons-n avec joie les efforts de ceux qui veulent en faciliter l'appli tion. C'est le dessein de M. de Bellerive dans son *Petit ai mémoire des Assurances sociales* (1) paru récemment aux É tions Spes.

L'auteur remarque que le patron, rouage essentiel de loi, semble oublié dans son exposé. Aussi a-t-il voulu r sembler dans un opuscule tout ce qui intéresse les employe dans les textes de la loi. Son but fut avant tout pratiq éviter aux chefs d'entreprises les erreurs et les pertes de tem Son exposé clair et précis y réussira, nous le croyons. manuels de ce genre sont précieux, car une loi votée n pas encore une loi vivante, et il faut que tous les intéres participent activement à l'application des lois sociales. Pu ce petit livre aider en cette tâche les patrons soucieux de venir du pays !

(1) *Petit aide-mémoire des Assurances sociales.* Ce que tout employ doit savoir. Éditions Spes. 138 pages, 7 fr. 50.

LES LETTRES ET LES ARTS

RI BREMOND. *Notes sur Racine.*
cadémie Française.

I. Les vers qui rasent la prose.
II. Les criminels de Racine et la délicatesse morale au XVIIe siècle.

M. Bremond a bien voulu détacher pour nos lecteurs quelques pages d'un prochain volume sur *Racine et Valéry*.

RICE BRILLANT. *Images de Paris. Deux théâtres « soviétiques ».*

Les innovations de « Kamerny ». La primauté de l'acteur et le rôle du décor. — Le théâtre Meyerhold et la « Biomécanique ». Le respect du texte... Inhumanité...

RÉ GEORGE. *En marge du dernier roman de François Mauriac.*

« *Ce qui était perdu...* » œuvre qui semble dérouter la critique. Qu'y trouvons-nous?

RI CHARLIER. *Sur l'esthétique chrétienne.*

« Y a-t-il une esthétique chrétienne? Peut-elle adopter l'art moderne, faire son éducation, en faire un chrétien? A quelles conditions? »

Sur ces questions très discutées, voici l'opinion d'un grand artiste.

. JAMOT. *Eugène Delacroix.*
servateur
ée du Louvre. *A propos de l'exposition du Musée du Louvre.*

M. Paul Jamot est l'un des principaux organisateurs de l'exposition Eugène Delacroix et l'auteur de la magnifique préface du Catalogue officiel.

S-LOYS BRACHET. *Les tendances de l'architecture contemporaine.*
la Sect. d'architecture
alon de la Soc. Nat.
des Beaux-Arts.

La profession de foi d'un architecte moderne.

Notes sur Racine

§ I. — Les vers « qui rasent la prose »

Racine simple. Chaque nouvelle génération de lect fait cette découverte, et naïvement s'étonne qu'on lu ait laissé la surprise. Une simplicité si naturelle, si né saire en quelque sorte, que d'abord on ne la remar pas. « Il rase la prose, mais avec des ailes », dit Sai Beuve. Donnez-vous le plaisir de le relire, uniquen occupé à souligner les vers qui rasent la prose. La rich du butin vous étonnera. Le « qui te l'a dit » qu'c monté en épingle, n'est pas une exception ; la règle tôt.

> Peut-être trop d'amour me rend trop difficile...
> Le roi jusqu'à ce jour ignore qui je suis...
> S'il ose quelque jour me demander ma tête...
> Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée...
> Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit...
> Donnez-moi seulement le temps de respirer...
> Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur...
> Nous avons su toujours nous aimer et nous taire...
> J'oubliai ma colère et ne sus que pleurer...
> Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?...

Et tant et tant d'autres, inégalement beaux sans do mais qui ne sont ni moins ni plus simples que

> Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...

ou que

> Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui...

L'abbé de Villars trouvait scandaleux :

> Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez.

***

ısi à toutes les pages. Parfois même ils rasent de si
à prose qu'ils s'y noient :

Qu'est-ce qu'il vous écrit? Daignez m'en avertir...
Le roi que j'ai laissé plus calme dans son lit...,
Du père d'Amurat Atalide est la nièce...
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?...
Madame, retournez dans votre...

rnier vers ayant eu des malheurs, ne l'achevons pas.
artement » est un des péchés mignons de Racine :

Dans votre appartement, j'ai retenu ses pas;

distique fameux qui rendait malade Horace Wal-

De son *appar*tement cette *por*te est *pro*chaine
Et cette autre conduit à celui de la reine...

rquez les allitérations conjugées en *p* et en *r* du
er vers. Hélas, hélas! il a aussi un « salon », et qui
, pompeux :

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.

ir Delavigne trouvera mieux :

... Dans son hôtel, plus grand qu'il n'est commode,
Il occupe, au premier, un superbe *local*...

***

vec des ailes », mais invisibles, mais silencieuses.
uoi on ne remarquerait pas que ces vers rasent la
Ces ailes, qu'est-ce à dire? Un je ne sais quoi aussi
ıi de la platitude que de la pompe, une certaine
Les mots, les phrases de tout le monde, mais qui
nt, on ne sait comment, l'impression que nul jamais

ne parla si bien. Il me fait songer à la charmante ré
mande que fit un jour à Mme Scarron son directeur, l'a
Gobelin : « Vous me dites que vous ne portez que des é
fes communes ; *mais* je ne sais ce qu'il y a, je vois tom
avec vous, quand vous vous mettez à genoux, une qu
tité d'étoffes à mes pieds, qui a si bonne grâce qu
trouve à cela quelque chose de trop bien. »

*
* *

Et après tout, « la délicatesse est artificielle à l'hom
comme tant de choses excellentes » (Sainte-Beuve (
sons), p. 131). Comme la vertu. La simplicité en est
— et morale, et poétique —; et même, dirait Fran
de Sales, la vertu des vertus, la fleur de chaque vertu

*
* *

Racine simple. Qu'on me permette de m'attarder
paradoxe apparent. C'est là, me semble-t-il, si
employer cette formule abréviative (à peine moins
phonique que le *cas Corneille* ; — et pourquoi pas le
Rapin ?), c'est là le vrai, le seul *cas Racine*, ou plutô
qui est en cause ici, avec la poésie de Racine, c'est l'ess
même de la poésie.

La principale difficulté est de définir le plus adéqu
ment possible cette indéfinissable simplicité. Corn
est *simple* lui aussi, en un sens ; il l'est même beau
plus que Racine, mais autrement et d'une simplicité
peut-être s'accorde moins aisément avec la poésie pu

Voltaire, que ce problème tourmentait déjà, n'o
résoudre, partagé qu'il est entre sa ferveur anti-poét
pour le « style élégant », et l'instinct confus, mais

qui timidement se révolte chez lui contre ce féti-
me mortel :

'ai entendu souvent demander si, dans nos meilleures tragé-
on n'avait pas trop souvent admis le *style familier*, qui est si
n du style *simple* et *naïf*. Par exemple, dans *Mithridate* :

... Seigneur, vous changez de visage!

est simple et même naïf. Ce demi-vers, placé où il est, fait un
terrible : il tient du *sublime*. »

te baptise *carpe*... » Remarquez bien cette échappa-
e. Ils en trouveront d'autres plus ou moins sembla-
;

lieu que les mêmes paroles de Bérénice à Antiochus :

Prince, vous vous troublez et changez de visage!

ont que très ordinaires...

en n'est si simple que ce vers :

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

is le moment où Roxane prononce ces paroles fait trembler.
noble simplicité est très fréquente dans Racine et fait une de
principales beautés. »

endez que cette simplicité, s'il lui arrive d'être belle,
oit sa beauté qu'à d'heureuses rencontres. Ainsi d'un
aillou dans un ruisseau limpide.

Mais on se récria »

'est aussi Voltaire, celui du premier mouvement,

itre plusieurs vers qui ne parurent que familiers :

Il suffit, et que fait la reine Bérénice?...
Sait-il que je l'attends? J'ai couru chez la reine,
Il en était sorti lorsque j'y suis couru...
Comme vous, je m'y perds d'autant plus que j'y pense...
Quoi, Seigneur, le Sultan reverra son visage?...
Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir...

a trouvé une grande quantité de pareils vers trop *prosaïques*
ne *familiarité* qui n'est le propre que de la *comédie*; *mais ces*
e perdent dans la foule des bons, ce sont des fils de laiton qui
nt à joindre des diamants. »

C'est qu'en effet,

le style élégant est si nécessaire que, sans lui, la beauté des sentim est perdue.

Aricie « ose » tenir, « dans le sujet *tragique* de Phèdr des propos de « coquette ». Mais « dans des vers si séd teurs qu'on » lui passe tout.

Ces vers ne sont pas tragiques; *mais tous les vers ne doivent p l'être*; et s'ils ne font *aucun effet* au théâtre, ils charment à la ture par la seule élégance du style. »

Voici donc une nouvelle distinction, et à laqu Voltaire tient fort. Il opposait tantôt simplicité à élégan maintenant l'élégance sublime, qui est le propre du st tragique, à une élégance moins saisissante, qui serai propre de la « haute comédie ». Distinction qui va permettre d'absoudre nombre de vers de Racine :

Entre le simple et le sublime, il y a plusieurs nuances; c'est de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et d poésie. C'est par cet art que Virgile s'est *élevé* parfois dans l'é gue. Ce vers :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error,

serait aussi beau dans la bouche de Didon que dans celle d'un ger parce qu'il est naturel, vrai, élégant,

En quoi élégant? C'est toujours : je te baptise carpe,

et que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'ét mais ce vers :

Castaneasque nuces mea quas Amaryllis amabat

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parce qu'il à objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui est bas et grossier...

A Racine maintenant :

La tragédie peut s'*abaisser* : elle *le doit même* : la simplicité re

nt la grandeur... Ainsi ces deux beaux vers de Titus, si natu-
it si tendres :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois

aient point de tout déplacés dans le haut comique; mais ce
l'Antiochus,

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

urrait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette
expression figurée *dans l'Orient désert* est d'un genre trop
pour la simplicité des brodequins.

t charmant, et si fin qu'avec lui on ne perd jamais
emps.

sumons. 1° Voltaire distingue le style *simple* du
lier, et ce dernier, il ne le pardonne à personne, pas
e à Racine. 2° Pour le simple, ainsi *défamiliarisé*,
aire le permet, l'exige même, mais non sans l'humi-
C'est là, pour lui, un degré inférieur où la tragédie
ut s'abaisser », le doit même.

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui

poétique, si l'on peut dire, que par contrebande. On
ère, mais qu'il se tienne pour dit qu'il est de race
ieure, et, comme tel, qu'il ne se produise que le
s possible. Un parent pauvre, mais de bonne tenue,
n invite deux fois par an. C'est l'hésitation que nous
s dite. D'un côté, il n'a pas le cœur de congédier ces
vêtus qui, malgré qu'il en ait, le *séduisent*; de l'au-
l se cramponne au dogme primordial qui veut que
ésie soit plus *élégante* que la prose, et que, par cette
nce même, elle se distingue de la prose. Un tour de
idigitation verbale résout ce conflit entre le plaisir
devoir : de si près qu'il rase la prose

Et croit toujours la voir pour la première fois

est élégant. En quoi l'est-il donc plus à proprement p
ler, que

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?

*
* *

La simplicité du vers de Racine n'a pas moins trou
le poète de *Monsieur Jean*. J'allais dire : qui l'eût c
Mais non. Pour peu que l'on essaie de dégager l'esth
que implicite de Sainte-Beuve — et j'avoue que ce n
pas chose facile, — on ne tarde pas à s'apercevoir qu'
s'accorde sur plus d'un point avec la tradition pseu
classique de Voltaire. Relisez attentivement le chapi
du *Port-Royal* (VI) sur Racine, où je verrais volonti
le testament poétique de Sainte-Beuve ; morceau trava
entre tous, et d'un style si tourmenté, si extraordinaire
disons tout bas le mot, si cocasse — qu'on voudrait b
pouvoir l'antidater de trente ans.

Tout en reconnaissant que dans une certaine *zone habitu
tempérée et moyenne*, le style de Racine ne saurait, sans inconvéni
cesser de prévaloir, de faire comme le milieu et le lien de *tout
gage poétique français*, en sentant combien il est heureux, quand
se trouve à même des belles eaux du style racinien, d'y savoir n
guer, d'y pouvoir courir (!), et de battre avec art *cette surface à p
blanchie*, d'une double rame cadencée (!!), je ne pourrais adme
qu'il n'y ait que cela à faire et que, hors de ce large et beau ca
il n'y ait point de voie et de salut en français pour le style
poète.

Le reste n'est pas moins... faut-il dire amusant où i
tant ? Il admet donc, lui aussi, l'existence d'une lang
spéciale, réservée aux poètes français et par où notre p
sie se distingue de la prose. Il admet encore, et toujo
avec Voltaire, que de ce « langage poétique », Racine
le modèle accompli, insurpassable, *ne varietur*. « La p

de Racine est au centre de la poésie française ; elle en le centre incontesté » ; mais — et c'est ici que nous ssons compagnie à Voltaire, elle n'en est pas « le cen- unique ». Tant pis pour les géomètres ; notre poésie eux « centres » : « l'incontesté », qui est Racine ; le gieux, dont Sainte-Beuve se promet d'établir ici les its, et qui est... ma foi, nous le verrons bien, le poète *Rayons jaunes* peut-être, ou Molière, ou La Fontaine, .. Victor Hugo. Mais oublions cette géométrie difficile eplongeons-nous dans le canal.

our continuer mon image du canal », — il y tient le malheu- ! — quand il y a doute (?), danger (?), hasard seulement, ine, entre les *deux côtes*, l'une tout *unie*, l'autre *escarpée*, qui nent et bornent, hélas! le *détroit* de la poésie française, Racine approche à l'instant de l'une, de la côte *unie*, de *celle de la se*, et tout en s'en rapprochant extrêmement et jusqu'à courir t-être une autre espèce de danger (la prose), il le (?) dissimule se sauve avec une marche (!) admirablement sinueuse et des rbes prolongées, élégantes.

rions pas ; c'est notre vieux maître, et qui se noie, is si joliment !

Molière, lui, quand il ne peut tenir le milieu, ne craint pas d'af- nter l'autre côté, de risquer le tout pour le tout, de tenter la *aphore abrupte*, et, sauf quelques accrocs..., il s'en tire à son neur, à l'honneur de la *touche libre et franche*. — Et La Fontaine..., t-il pas souvent, dans les endroits difficiles (?), de ces ressources s *hardies*, plus *trouvées*, qui ouvrent dans la langue française des izons, et comme des trouées de perspective qu'on n'attendait ? Tandis que Racine, quand il y a doute (?) péril (?), ou même il n'y a pas *nécessité de haute poésie*, rase volontiers la prose, sauf *igance* toujours conservée du contour.

Résumons : ce « canal » représente la poésie française noyenne » et « tempérée » — nos *élégances* décentes, udentes, prévues : jamais rien qui offense, ni même i étonne, rien d'étrange » ; détroit aux « belles eaux »,

calmes, « à peine blanchies » et où doivent normalemen se tenir la plupart de nos poètes. Mais non pas nécessai rement tous nos poètes. A quelques rares élus parmi eux est permise la rive gauche de ce canal, terre escarpée e sauvage où éclatent les « métaphores abruptes », et où s dressent les rochers sourcilleux de « haute poésie ». Évi demment, de sérieux dangers menacent ces hardis nageurs transformés en alpinistes. Comment éviteront-ils le « accrocs »? Qu'importe ! la gloire les attend, là-haut, d « la touche libre et franche ». Du moins tournent-ils l dos à ces marais de la rive droite où une crainte exagéré de l'imprévu, de l'étrange, du non-déjà-dit, risque d'en traîner nos poètes. Hélas ! Racine lui-même, à force d côtoyer la prose, ne lui arrive-t-il pas de tourner le dos la poésie? Voyez plutôt l'épitaphe du grand Arnauld « Ces vers sont polis et travaillés comme tout ce que fai Racine, et pourtant pas un seul n'est *poétique à propre ment parler*. C'est l'écueil du style poétique racinien. L'é cueil ici est un banc de sable, comme pour d'autres c'es un rocher. » Bref, et cette conclusion est de la dernièr gravité :

Racine représente la perfection du *style poétique* (encore !), *mém pour ceux qui n'aiment pas essentiellement la poésie.*

Il dit « même », c'est qu'il n'ose pas dire « surtout » peut-être n'ose-t-il pas s'avouer à lui-même qu'il le pense On voit si tantôt j'avais tort de souligner l'importanc du présent débat. Valéry ou Sainte-Beuve, il nous fau ici choisir. Pour nous, si nous n'aimions pas essentielle ment la poésie ; si, dans la poésie, nous aimions autr chose que la poésie, nous aimerions médiocrement Racine

***

Quoi, dira-t-on ? Cette simplicité que les « ailes » même

Racine ne sauvent pas toujours de la prose, nous com-
nons sans peine qu'elle gêne plus ou moins l'élégant
.taire, mais non qu'elle scandalise l'*inélégant* Sainte-
ive. Dans ses vers les plus terre à terre, Racine égala-
jamais, sinon la platitude presque idéale de *Monsieur*
n, du moins la simplicité assez nouvelle déjà et provo-
te des *Rayons jaunes*? Joli problème et dont la facile
:ussion nous permettra de marquer le point précis où
nte-Beuve abandonne et renie Voltaire.

:e que celui-ci reproche à certains vers de Racine c'est
quement d'être simples au sens gris, au sens innocent
mot. Il regrette de n'y trouver aucun de ces orne-
nts, — images, figures, etc,... — qui, pour lui, distin-
nt la poésie de la prose. Ce que Sainte-Beuve repro-
à cette même simplicité, c'est d'être uniquement
ative, grise, innocente. Il revendique, lui, pour « la
te poésie » une simplicité hardie, agressive, un peu
ageuse, qui « *étonne* » le lecteur moyen et menace de
hoquer. Bref, une simplicité de la rive gauche, et aussi
gnée de la prose qu'en est voisine la simplicité de
:ine. Je ne dis pas que tout cela soit d'une cohérence
faite. Cette merveilleuse intelligence — une intelli-
ce de poète — se resserre, s'éteint presque dès qu'elle
rde la région des principes. C'est qu'au fond, il n'a pas
'esprit tout à fait libre, ni même le goût. Tout ce qu'il
crit sur la poésie, — et même ce dernier manifeste
.t Racine lui a été l'occasion — est toujours commandé
sa nostalgie, ses amertumes, mais aussi par ses intui-
ıs très sûres de grand poète manqué. Rallié et sans
) de peine, sans assez de répugnance, à l'esthétique
udo-classique, et, en même temps, désespérément
le à l'idéal tout contraire que ses propres vers n'ont
su réaliser. Précurseur douloureux et impuissant de
ıdelaire, il n'a pas reconnu dans les *Fleurs du Mal* l'in-

cantation qu'il avait jadis lui-même et confusément et v
nement cherché à produire. Comment n'aurait-il pas é
également réfractaire et plus encore aux vrais talismans
Racine? Que retombe sur lui la redoutable sentence qu
prononçait tout à l'heure : Sainte-Beuve aime Raci
autant que peuvent l'aimer ceux qui n'aiment pas passio
nément la poésie.

***

Paul Mesnard — ce lettré sage et fervent à qui no
devons le plus beau monument que l'on ait élevé à
gloire de Racine, — l'édition des *Grands écrivains*, —
heurte lui aussi, bien qu'avec moins d'émoi, à la pierre
scandale qu'est pour Voltaire et pour Sainte-Beuve
simplicité de Racine.

Non, s'il rase quelquefois la terre, ce n'est jamais faute de f
diesse ou d'imagination, mais il sait où la simplicité est séante,
elle est réclamée par la vérité et le naturel, ou, par elle, on e
une élégance trop continue.

Remarquez ce dernier trait : une simplicité permise, vo
louable, parce qu'elle est voulue, cherchée, délibérém
préférée à l'élégance. Bref, une simplicité d'art, com
certains diraient aujourd'hui. C'est pourquoi Racine,
toujours d'après Mesnard, — se montrerait plus sim
dans *Bérénice*, qui n'est après tout qu'une idylle, q
dans *Phèdre*, qui est une tragédie. Que, dans Bérénice
ait

plus qu'ailleurs, rapproche le langage tragique du langage de
haute comédie, et, dans bien des endroits cités, la prose, sans
lui seul pouvait la faire sans que le vers dérogât.

Étrange cas, et très commun, d'amnésie. On dirait vr
ment qu'ils n'ont jamais lu Catulle, ni Euripide,
même... Corneille!

de quoi l'on trouve, dans tous les rôles de sa pièce, de nom-
exemples, où l'on pourra presque toujours observer que les
sions ont été *comme évitées*.

emarque, si elle est juste, est intéressante ; mais où
iard a-t-il vu que l'inversion fut réservée au style
e (ou poétique) ?

> Madame à sa tour monte... si haut qu'ell' peut monter...
> Aux nouvelles que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer...
> A l'entour de sa tombe, romarin fut planté (1).

cite le « vous seul, une échelle à la main » d'Ar-
..

ux qui aiment l'expression franche et sans fausse délicatesse
ent pu aussi bien noter cette *échelle* que les *chiens* et le *pavé*...

> Quand nous serons partis, je te dirai le reste...
> Ah ! lâche, fais l'amour, et renonce à l'Empire...
> Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire...

c'est dans le rôle de Bérénice que les exemples de cette sim-
e de langage sont surtout nombreux, et en même temps ont le
de beauté et de charme...

> Voyez moi plus souvent et ne me donnez rien...
> Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris... ?
> Vous voyez devant vous une reine éperdue,
> Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots...
> Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis...
> N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

doutez pas, tel ou tel de ces vers aurait paru moins
able à Voltaire, voire à Sainte-Beuve. Là est le pro-
mais du goût seulement, non de la doctrine. Ce ne
pas là pour Mesnard de pures beautés, mais plutôt
elles ombres qui rehausseront l'éclat des vers propre-
t poétiques. La robe de bal qui attend Cendrillon
demande grâce pour la peau d'âne.

La chanson primitive, fameuse plusieurs siècles avant la nais-
de Marlborough, est en alexandrins. Cf. Genin, *Variations du*
age, 1845, pp. 470 seq.

A côté de ces vers qui charment *sans ornements*, combie
traits *poétiques* pour les *relever*! Quel couplet que celui-ci :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?

On a mille fois loué ces vers :

Laissez-moi relever ces voiles détachés...

le choix exquis des mots, la douceur des vers, et, à la fin, une
nière expression *très poétique*, qui ne fait pas cependant disson
tout *ennoblit* ce soin vulgaire de rajuster une toilette. Phéni
digne de parer les héroïnes, *comere digna Deas*. Et quand il s
que l'art ne laisse plus rien à désirer pour *faire passer, briller* r
un si prosaïque détail, Racine le *relève* bien plus encore,
change tout a coup l'effet par le mot touchant de Bérénice :

Laisse, laisse Phénice, il verra son ouvrage...

« Relever », « faire passer »... ce dernier mot est par
lièrement heureux, du reste, puisque enfin tout se ram
à un tour de passe-passe, à une prestigitation qui d
au *simple* l'apparence de l'orné. Comme ils se tien
tous, Voltaire, Sainte-Beuve, Mesnard (et, hier en
Faguet)!

Ils ressemblent à des athées qui assisteraient à la r
rection de Lazare : persuadés que, d'une part, un tel
nomène ne peut être attribué qu'à l'intervention d
puissance divine, et que, d'autre part, Dieu n'existe
Accrochés à un dogme qu'ils n'ont jamais discuté, ils r
vent le monopole de l'incantation poétique à un cer
style qu'ils appellent en conséquence poétique.

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu...

Et, en même temps, ils penseraient trahir la poésie
rendaient à la prose tant et tant de vers raciniens où
chercherait en vain le moindre vestige de ces ornem
dits poétiques. Encore s'ils n'avaient affaire qu'à une
gnée de vers hérétiques! Mais, pour comble de détr
il se trouve qu'une infinité de lignes mesurées, — qu

-dix-neuf au bas mot sur cent, — bien que scrupu-
ment conformes aux canons du « style poétique »,
ssent aussi dénués de magie que les théorèmes des
ètres. Si bien qu'on peut appliquer au peuple des
e mot de saint Augustin sur les faux et sur les vrais
ts de l'Église : il y a beaucoup de bons chrétiens
on prend pour des mécréants ; et beaucoup de mé-
ts que l'on prend pour de bons chrétiens. *Multi
sunt qui foris videntur ; multi foris sunt qui intus
tur.*

* * *

neille disait : « Il faut se servir au théâtre des vers
ont les moins vers » (V, 309). Il veut donc être sim-
ai aussi ; et il l'est en effet, souvent même beaucoup
que Racine, mais autrement et d'une simplicité qui
être aurait plus de peine à s'accorder avec la poésie

* * *

leau scandalisé lui aussi par la simplicité de Racine.
ène entre Pyrrhus et Phœnix (II, v) :

Tu l'as vu comme elle m'a traité...
Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera point jalouse...
Elle ignore à quel point je suis son ennemi ;
Retournons-y...

scène délicieuse, Boileau avoua un jour à Louis
'avait « longtemps admirée, mais qu'il avait depuis
gé de sentiment, ayant reconnu qu'elle ne s'accordait
ec la majesté du cothurne » ! ! ! A force d'être ridi-
il en devient émouvant. C'est de Boileau que je

parle. Et ils sont tous ainsi. J.-B. Rousseau disait de
côté : « J'ai toujours condamné cette scène en l'a
rant. »

*
* *

Un critique, aujourd'hui tout à fait oublié, mais q
manquait ni de goût, ni d'indépendance, Gaillard,
apprend que, de son temps (sous Louis XVI), on renv
encore « à la haute comédie » « quelques scènes, dan
deux premiers actes d'*Andromaque* ». Tant il est vrai
jusqu'au romantisme, Racine est communément jugé
pas trop pompeux, mais trop simple. Simplicité qu
hommes de goût excusent, escamotent, si l'on peut
comme ils peuvent, mais enfin qui les arrête d'abord
sans les gêner.

§ II. — Les criminels de Racine et la délicatesse morale du XVIIe siècle

Qui retrouvera le *Corneille* de Racine, beaucoup
chargé de notes, j'en suis sûr, que son *Odyssée*? Il a
rait son rival, son maître plutôt, beaucoup plus qu'o
le fera jamais. Il n'a pas cessé de le relire, avide d
prendre tout ce qu'il en pourrait plier à son propre g
Corneille, disait-il, fait le vers cent fois mieux que
Éloge d'une sincérité absolue, mais aussi demi-crit
Ses propres vers il ne les voulait pas aussi beaux que
de Corneille.

« Dans sa première pièce, écrit P. Mesnard, n'ayan
encore trouvé sa propre route, il s'est souvent inspi
style de Corneille ou de celui de Rotrou. On reco
l'imitation à plus d'un trait de fière énergie, à cet *ar*

tard si peu recherché par lui, qui consiste à renfermer ens dont l'esprit est fortement frappé en un seul vers ıreux et concis. » C'est ainsi qu'il retranchera plus tard *Thébaïde* elle-même ce curieux couplet tout corné- :

ÉTÉOCLE A JOCASTE

Il est vrai, je promis ce que voulut mon père :
Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire?
On promet tout, Madame, afin d'y parvenir;
Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir...
Ce que je fis alors ne m'est plus une loi;
Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi;
D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
Un roi sort à l'instant de sa propre personne;
L'intérêt du public doit devenir le sien;
Il doit tout à l'État et ne se doit plus rien...

ır là, je veux dire par la guerre impitoyable que Racine ıre aux vers maximes, aux vers sentences, aux vers tels Lucain et Sénèque les aiment, enfin

à ces vers qu'un Corneille a fait cornéliens...

là, dis-je, Racine nous livre un des derniers secrets, pas seulement de son génie, mais de la poésie elle- ıe. Celle-ci n'est pas brouillée avec les idées, mais elle e façon très particulière, moins avide, moins achar- plus souple, plus légère, plus détachée, de les manier. ıaste buveuse de rosée, non de consommés. Un sens dru, trop ramassé, trop riche occupe, absorbe si fort elligence émerveillée que les activités proprement iques s'en trouvent paralysées. Comme tant d'autres cornéliens, le *Victrix causa diis placuit* est, quoi qu'on it dit, une très belle chose, mais trop belle. Ce n'est ainsi que parle la nature.

*
* *

Dans les vers supprimés que je viens de citer, rem
quons une aimable maladresse où se trahirait peut-ê
l'honnêteté foncière et, je tiens à ce mot, la candeur
Racine. Le machiavélisme ingénu et bruyant d'Étéo
d'autant plus ingénu qu'il est plus bruyant, est-ce là v
ment un trait de caractère, une « chose vue »? Je croi
volontiers que non. Nous retrouvons des exagérations
même genre dans les propos trop noirs selon moi ou t
cyniques de Narcisse, de Néron lui-même, d'Aman,
Mathan, voire d'Acomat. Racine a moins de peine à r
liser les prodromes passionnels du péché que le péché
même et surtout que le péché d'habitude, devenu seco
nature. On sent, j'espère, la différence entre la pass
proprement dite, qui sollicite le libre arbitre, et l'a
volontaire qui accepte de céder à la tentation. A un
minel invétéré, son crime ne pèse plus (Narcisse) ; ou b
il tâche de se persuader que son crime ne lui pèse p
(Mathan). Rien de plus naturel. Et il est encore dan
nature que, soit pour faire taire la voix du remords,
pour d'autres raisons, on se vante d'avoir toute honte b
Mais peut-être pas avec le tapage et l'insistance où
complaisent les criminels de Racine. Pourquoi tous cy
ques? Quelque naïf dira : C'est donc que, cynique, il
tait lui-même. Allons donc! c'est au contraire qu'il ne
tait pas du tout.

Lys, et l'un de vous tous par l'ingénuité...

Aussi bien, trouverait-on, je crois, dans notre théâ
classique, plus de crimes que de criminels. Ceux-ci
manquent certes pas, puisqu'il y a des crimes, mais ils
savent pas le fin du métier. Pas un parmi eux qui app
che de ce merveilleux Iago. Laharpe a là-dessus, à p
pos de la *politicomanie* et du machiavélisme enfantin

eille, une page si juste — et sans qu'il s'en doute, si ante — qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici.

neille, qui dans *Cinna*... et dans la première scène d'*Othon*, ppe supérieurement la politique d'un chef de parti, montre s une affectation de la politique de la cour, qui est chez lui actère trop marqué pour qu'on puisse n'en pas parler; et cette que, qui est très fausse, tient beaucoup plus de la rhétorique e la connaissance des hommes.

mme vous voyez, rien de nouveau sous le soleil!

le siècle où vivait Corneille a visiblement influé sur ses *quoiqu'on ait eu très grand tort de dire que ce siècle avait déter- a nature de ce talent. Non, ce talent était trop décidé, trop carac- pour suivre une impulsion étrangère.*

ne sont pas les troubles de la Fronde qui lui ont fait faire et les *Horaces*; — si Laharpe écrit médiocrement, il pense — mais, accoutumé à entendre parler de factions, de com- t d'intrigues, à voir donner une grande importance à ce qu'on it l'esprit de cour, les maximes de cour, *il crut devoir en par- ame s'il eût toute sa vie vécu ailleurs que dans son cabinet*, et ui hommes et femmes se vantent sans cesse de leur politique. a politique de Félix, celle de Cléopâtre dans *Rodogune* et noé dans *Nicomède*, ne les empêche pas de faire, sans la moin- cessité, les confidences les plus dangereuses et les plus horri- semble qu'elles ne les fassent que pour avoir occasion de voyez comme je suis méchante! L'auteur a l'air de croire que, à la cour on commet un crime, on se fait gloire de le com- . Il fait dire à Photin :

> Le droit des rois consiste à ne rien épargner...
> La timide équité détruit l'art de régner.
> Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre;
> Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre;
> Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
> Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

itique d'abord! Ah! si Benda relisait plus souvent ille!

tolémée, en sortant du conseil, ne manque pas de parler e *crime*. Allons, dit-il,

> Nous immortaliser par un illustre crime.

Comme ces fautes ont été imitées de nos jours (je vous que je n'ajoute rien de mon cru) et que les jeunes gens les p nent volontiers pour de la force, il faut leur redire que c'est là cisément une déclamation de rhéteur, et non pas le langage hommes d'État. Jamais ceux qui commettent ou qui conseiller crime ne le présentent sous ses véritables traits...

Lorsque Attale, dans *Nicomède*, refuse d'appuyer auprès du les calomnies d'Arsinoé, et de profiter de la faiblesse de Pru pour perdre son frère, elle lui dit :

Vous êtes peu du monde et savez mal la cour.

On dirait que c'est un principe reçu que, pour *être du mond savoir la cour*, il faut trouver tous les moyens bons pour perdre frère. Ceux qui le pensent ne le disent pas...

Très bien, mais Laharpe devrait avouer que les d sinistres « clercs » de Racine, Aman et Mathan, ne fa ronnent pas moins ingénument que les criminels de (neille.

*
* *

Faute de mieux, je veux dire faute de beaux crimes nobles personnages de Racine avalent comme de l' certaines faiblesses dont nous eussions cru que le vil p ple devait garder le monopole. Frère en cela du Féli *Polyeucte*, le Néron de *Britannicus* est peut-être en plus répugnant qu'odieux. Virtuose dans l'art d'éco aux portes. Une belle délation dans *Iphigénie* (Éripl comme dans *Cinna* (Maxime. Celui-ci du moins en git). Le vertueux Gaillard constate, désolé, que, dan théâtre de Racine, c'est à qui mentira le mieux. L'exq Monime elle-même :

Moi, Seigneur, je n'ai pas de larmes à répandre.

Voyons, voyons, Madame! Candide mensonge et maladroit de Junie, quand elle rappelle à Britann ahuri tout le bien que celui-ci lui aurait dit de Né

onge de Pyrrhus, gauchement déguisé en croquemi-
:

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector!

onge d'Arbate, quand il répond à Mithridate que
arès « dans ses desseins n'a point marqué d'amour ».
aillard n'y tient plus : « Ah ! Seigneur Arbate, vous
ardez... Que parlez-vous de desseins dont il ne s'agit
.. Vous voulez mentir en disant vrai, ce qui est la
espèce de mensonge. On vous le pardonne cepen-
Mais, si le mensonge officieux vous est permis dans le
ù vous vous trouvez.., est-il permis dans les mœurs
atiques, à un personnage intéressant... à un homme
en, à un héros, de mentir pour sauver sa vie ou de
d'encourir la disgrâce de son père et de son roi?
ce que fait assez formellemeut Xipharès dans la
ıde et la troisième scène du troisième acte. » Men-
e assez niais d'Agamemnon quand il mande à Cly-
estre qu'Achille a changé d'avis ; et tout à fait vil
d il attribue ce changement au motif que vous savez :

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile.....

l est vrai que ce (dernier) mensonge amène des beau-
Mais on n'aime pas à voir ce roi des rois... s'abaisser
'au mensonge. » Que répondrez-vous à cela? Surtout
ıs songez que Racine portait aux nues certaines *petites*
s contre le mensonge. Nous autres, qui ne deman-
à ce Roi des rois que de ne pas intercepter trop lour-
ent le courant poétique, nous sommes plus indulgents
cette misère et à beaucoup d'autres. Demi-mensonge
cher qui laisse croire qu'Aman vient de l'insulter. Ici
oins, Racine trouvait dans la Bible « et cette erreur
suérus et ce silence d'Esther ; et la rapidité avec
elle il passe sur ces deux points, les laisse à peine

remarquer ». Abner, Abner enfin, dupé par Joad ! « P
attirer (Athalie) dans le piège et l'y faire conduire
Abner, il ment, et toujours par une équivoque. » Le th
tre de Racine, ainsi devenu un arsenal de restricti
mentales, quelle revanche pour les jésuites ! Une p
colombe survole, *fugiente penna*, cette mare d'insincéri

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur.....

Pour empêcher Josabeth de mentir, Racine a multi
les miracles.

*
* *

C'est l'heureux mensonge de Versailles. Ils nous
imposé d'eux-mêmes une image qui ne s'accorde pas à
vérité vraie. De l'exquise délicatesse que nous leur prêt
ils n'ont souvent que les dehors. Les délicatesses de
âme ne sont pas au même niveau, si l'on peut dire,
celles de leur goût ou de leur esprit. Les modèle
l'urbanité, en ce temps-là, un Bussy, un Saint-Evrem
et même un Méré, comme ils sont loin de Vauvenarg
de Joubert ! Loin aussi peut-être du moyen-âge che
resque. Songez à la grossièreté des consolations qu'ar
fie Malherbe. Du *Gargantua* aux contes de La Font
le progrès vous paraît-il évident ? Songez qu'ils ont a
Voiture. Bonhours en est coiffé. Il en parle comme
faisons de Keats. Lisez donc cette lettre au maréch
Grammont sur la mort de son père :

Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples de bon naturel
si rares, vous soyez affligé d'une perte qui vous rend un des
riches hommes de France ? Cela, sans mentir, est admirable
dessus de tous vos exploits ; mais, comme il peut y avoir de l
dans les meilleures choses, votre douleur, qui a été juste ju
cette heure, ne le serait plus si elle durait davantage... Votre
tation augmente tous les jours, et votre bien ne diminue pa
on dit qu'en argent et poulaille vous aurez dorénavant qu
chose d'assez considérable.....

e grossièreté, disons le mot, cette bassesse ne les cho-
t point. J'ai tenté l'autre jour de relire la dixième
e de Boileau. Quelle épaisseur et d'esprit et de senti-
t ! Ici du moins nous savons que Racine se récria. Il
en avance de quelque cent ans. Je crois néanmoins
sa philosophie des choses de l'amour nous étonnerait.
Titus est si peu chevaleresque ! Le Sévère de *Polyeucte*
t-il le dernier chevalier de la Table-Ronde? Mais
toujours la même chose. Ce qui peut-être lui man-
Racine paraît l'avoir. De l'amour selon Dante, et
ne selon Platon, il garde la fleur mondaine, la « galan-
». Fleur sans tige, peut-être, ou à plusieurs tiges.
si aura-t-il précipité la ruine du grossier Voiture.
ıcoup moins délicate que Racine, l'exquise Mainte-
aura travaillé au même assainissement.

HENRI BREMOND,
de l'Académie Française.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Images de Paris

Deux théâtres « soviétiques »

Je suppose que les vieux habitués des Ballets Russ
ont cette année pleuré sur leur absence, qui privait
« saison de Paris » de son charme le plus piquant. M
enfin nous n'avons pas été privés de spectacles russes, to
à l'inverse. Quitte à revenir sur d'autres manifestatio
(comme les magnificences de l'opéra russe), je m'arrêter
cette fois, à l'aspect le plus nouveau de la Russie dram
tique, le théâtre tel que l'admire (ou doit l'admirer
une nation soviétisée. Ce n'est certes plus la Russie
Diaghilew ni des « ci-devant » théâtres impériaux.
rigoureuse et vertueuse U. R. S. S. donne à son peuple
fêtes moins seigneuriales. A vrai dire, elle ne fait qu'e
ployer à ses fins, très adroitement d'ailleurs, des rech
ches esthétiques qui s'étaient manifestées déjà et qui,
une réaction toute naturelle contre les splendeurs passé
visaient à une rude austérité, à un dépouillement s
mysticisme...

Les innovations du « Kamerny ».
La primauté de l'acteur et le rôle du déc

Nous avons vu d'abord le théâtre Kamerny. Ou plu
nous l'avons revu, car M. Hébertot nous l'avait prése
aux Champs-Élysées durant son intelligente et act
direction. On s'y était convaincu que son directe
M. Alexandre Taïroff est un artiste de grand talent —
surtout fort original. On avait beaucoup discuté sur
conception de l'acteur, qu'il met au premier plan, tout
reste, et le texte principalement, ne devant servir q
favoriser son jeu. L'acteur est un roi... mais au surplus
roi qui n'a guère d'initiative et il doit obéir aveuglém

n metteur en scène, qui règle par le menu tous les ils de sa gymnastique théâtrale, quitte à lui imposer nombre prodigieux de répétitions. Par quoi on arrive à erfection, une perfection sans doute un peu mécani-.. Bien entendu, le décor n'est fait lui aussi que pour eur et c'est (parfois à la lettre) un tremplin pour ses baties. Il n'est donc plus besoin qu'il *imite* un lieu conque (vieux et blâmable « trompe-l'œil » à la eaume) ou même qu'il l'évoque (selon la conception, nouvelle et quasi dominante aujourd'hui, au moins sur cènes un peu averties, du décor *stylisé*) ; on renoncera même temps aux prestiges de la couleur, au plaisir des «, à la recherche décorative ; il suffit que les pratica- solidement construits et les plans bien étagés, con- nément au dessein du spectacle, donnent la possibilité e mouvoir et de virevolter comme le veut le metteur scène. Évidemment c'est un peu sévère... Ceux qui aujourd'hui le sens du théâtre tombent d'accord qu'un r doit en effet être *construit* ou, comme on dit, chitecturé », avoir du « volume » et offrir vraiment dimensions à un personnage de chair et d'os qui a lui- ne trois dimensions et qui le montre en se déplaçant ; s sommes d'accord que la toile peinte purement et lement, le tableau de chevalet agrandi, le « décor de tre », réaliste ou stylisé, académique ou révolution- e, est une erreur à l'égard du théâtre. Mais il est ssif de nous refuser tout plaisir visuel et de bannir sur- le joli vêtement des couleurs ; cet amour de la nudité he un puritanisme fort désagréable — jeu éternel et, érité, fatal de la « réation » contre une précédente étique, phénomène qui explique tant de choses dans toire de l'art et qui, nécessairement, tend à dépasser ut pour se mieux affirmer. Il est sûr que la plupart des ogistes du décor « plastique » sont des gens austères qui n'aiment pas la peinture... Baskt, cet admirable me de théâtre, que visaient certains réformateurs et pourtant, tout magicien des couleurs qu'il fût, savait

« construire », Bakst en était fort agacé ; il maudissait é lement ces architectures nues et, autre manie, ces ridea d'étoffe neutre, qui ont, à un moment, été le fin du fin matière de décoration. « Qui nous délivrera, disait-il, ces messieurs protestants? »

Quoi qu'il en soit, et pour laisser cette querelle décor, il est sûr qu'un Taïroff, un Meyerhold et bi d'autres au surplus qui n'ont rien de soviétique trav lent à remettre en valeur les grandes traditions du théâ universel — c'est-à-dire à purger la scène d'une litté ture indiscrète, à restituer leur importance aux éléme dramatiques (jeu, gestes, « atmosphère », et la lumiè et les bruits, et la musique...). L'erreur ce serait d négliger quelques-uns et d'abord le texte, qui reste l'ess tiel, mais aussi le décor... Synthèse de tous les arts, théâtre, comme dirait Baty, ne doit oublier de pincer, bon moment, aucune des « cordes de la lyre ». Car Ba que l'on taxe parfois d'exclusivisme et qui à la vérité dédaigne pas un paradoxe bien assuré, Baty est un sa plein de mesure, sans parti-pris, qui veut d'abord s vir le théâtre et ne rejette aucun moyen légitime parvenir, mais l'emploie à son heure et en son lieu Les Japonais nous ont offert à cet égard quelques bon leçons. Les moscoutaires Taïroff et Meyerhold nous apportent d'autres, moins équilibrées, mais qui piqu l'attention. Meyerhold d'ailleurs ne manque pas de recommander « du théâtre chinois et japonais » en mê temps que de l'italienne « *commedia dell'arte* », ce fille authentique des tréteaux et qui sans cesse ren

(1) Aussi considère-t-il d'un œil serein les discussions théoriq sur le décor. Selon le genre de la pièce, dit-il, j'userai de tel ou style et des procédés les plus divers, rideau neutre, constructi couleur, décor lumineux; servir la pièce d'abord... Voilà du l sens. J'ajoute que le décor architecturé ou plastique (fût-il coloré) devient moins nécessaire dans un spectacle principalem décoratif ou dans un ballet (là, d'ailleurs, il s'agit de dégager plateau pour la danse).

des planches (mais il n'admettrait pas, le tyranni-
ordonnateur, sa perpétuelle improvisation : l'actuelle
sie n'a aucune tendresse pour la liberté). Bonne
ée... Mais il a tort (au surplus il y est peut-être obligé)
ad il mêle art et politique et qu'il parle, combattant
théâtre que nous voulons comme lui remplacer, de
er contre le théâtre « bourgeois ». Clause de style?
on pense ce qu'on voudra de la bourgeoisie (ou des
geoisies, car il y en a plus d'une), elle n'a rien à voir
dans. Les grandes formes du théâtre, grecque, médié-
, espagnole, shakespearienne, japonaise, etc., ne sont
ourgeoises, ni anti-bourgeoises, ni communistes, ni
archistes, ni démocratiques. Elles sont du théâtre...
enons au Kamerny.

uant aux Champs-Élysées, Taïroff nous avait surpris
la manière dont il bouleversait à son profit, avec
eune Lecouvreur ou *Phèdre*, avec *l'Annonce faite à*
e ou la *Salomé* de Wilde, mélange curieux, les bonnes
es opérettes de Lecocq, *Girofflé-Girofla* et *le Jour et la*
. Visiblement le texte (notez que dans les opérettes
uestion la musique ne compte guère pour lui, c'est le
rio qu'il travaille...), le texte n'était qu'un prétexte à
ise en scène et aux évolutions — disons aux acrobaties
s acteurs. Il tient sans doute à ses Lecocq, car il nous
redonnés cette année, — avec le même irrespect, le
e dedain de la musique, la même originalité, le même
vement prestigieux, la même fantaisie, les mêmes
les et tours de cirque. En tout cas du très bon cirque
chniquement, c'est remarquable...

ais — chose nouvelle, du moins pour nous, car la créa-
en son théâtre date de 1924, trait d'ailleurs qui mon-
t souplesse — il nous offre *l'Orage* d'Ostrovski joué
près comme le jouerait tout le monde (c'est-à-dire
x que beaucoup d'autres). Le drame de passion et de
ur du grand dramaturge russe n'a point été déformé
matiquement (Ostrovsky n'aurait guère été surpris
lu décor, vague « construction » de charpenterie, qui

semble d'abord figurer un pont avec une grande ar
— le premier acte se passe dans une ville au bord d
Volga, — mais qui aisément, grâce à deux ou trois ac
soires, devient l'intérieur d'une maison). On a respect
beau texte classique. Meyerhold aura moins de scrup
Et l'émotion humaine n'en est pas absente, non plus
dans tel drame de O'Neill. Voilà du théâtre... Mais il r
peut-être qu'à demi-soviétique (1).

Le Théâtre Meyerhold et la « Biomécaniq

Le théâtre de Meyerhold l'est probablement davant
On dit aussi qu'il est plus populaire, moins « esthèt
En tous cas, il s'est à Paris, curieux effet du hasard,
moins richement. Le Kamerny, tout révolutionnaire
soit et qu'il doive être pour vivre à Moscou (2), n'a
pas dédaigné de s'abriter chez M. de Rothschild, dan
somptueux théâtre Pigalle. Meyerhold, populairement
allé au théâtre Montparnasse, qui d'ailleurs, passé
mains de Baty, va devenir une de nos scènes les
artistiques.

Meyerhold, comme son programme ne manque pa
nous en avertir, s'est rallié délibérément au « nou
régime » et il est « théâtre d'État ». D'ailleurs il n'a
pas besoin du bolchevisme pour arriver à la gloire
est depuis longtemps réputé comme un des pren
metteurs en scène de l'Europe et des plus actifs réfor
teurs du théâtre. Mais son art, si je ne me tromp
beaucoup « évolué ». Meyerhold n'a-t-il pas, avan

(1) Les acteurs, je l'ai dit, sont fort bons, et nous avons de
veau applaudi la vedette, Mme Alice Coonen, qui est évidem
une grande tragédienne et aussi une très souple comédienne
le théâtre soviétique n'exclut pas les camarades vedettes... Il y
même chez M. Meyerhold, mais c'est *un* camarade, M. Martins

(2) Le Kamerny et le théâtre Meyerhold sont l'un et l'autre
ciliés à Moscou ; Pétrograd ayant perdu de son importance polit
la vie artistique y a naturellement diminué au profit de Mosco

:re, travaillé chez nous pour Diaghilew et pour ses :tacles bourgeois? Peut-être s'est-il développé logique-ıt... Je ne crois pas, il est vrai, que la révolution russe idéal communiste aient fortement agi sur sa techni-, — mais ils lui ont donné un esprit, que sert cette ınique — et il faut avouer qu'elle semble faite pour le ir, mieux que toute autre forme dramatique. Hasard? 'en sais rien.

va de soi qu'on rencontre chez Meyerhold beaucoup raits qui nous ont frappé chez Taïroff et une esthéti- commune, dans ses grandes lignes tout au moins. ne conception du décor, même austérité (plus pronon- je crois, chez Meyerhold), même primauté donnée à .eur (pareillement enrégimenté sous la férule d'un teur en scène minutieux et qui commande en vrai ımissaire du peuple); même amour de la gymnastique .es virtuosités du cirque. Meyerhold a même inventé « méthode d'entraînement » pour le comédien, qu'il elle la *Biomécanique*. Une brochure publiée en alle-ıd (à l'occasion de sa tournée actuelle) et abondam-ıt illustrée (1) nous en explique le principe : par ıde des mouvements corporels de l'homme et des ani-ıx, l'acteur se plie à toutes les situations qu'exigera activité dramatique; il se crée un automatisme qui permettra de s'adapter, sur-le-champ, à toutes les cir-stances, et de réagir avec sûreté devant son partenaire. illeurs un rythme net et précis commande toute cette vité; on en devine la présence cachée, qui assure la ıe du spectacle et lui donne quelque chose de musical. photographies destinées à illustrer la théorie semblent es dans une salle de gymnastique. Louable entraine-

. Cette brochure à somptueuse couverture d'argent (*Staatsthea-V. Meyerhold, Auslandtournee 1930*), où l'on trouvera des détails les principales mises en scène de Meyerhold et sur ses inter-es, intéressant surtout par sa très riche illustration, est un ıment à conserver par le spécialiste et l'amateur.

ment... Mais il semble qu'on donne beaucoup à l'extéri
et à la mécanique corporelle (1). Y a-t-il dans ce curi
Conservatoire une chaire de psychologie répondant
cette chaire de physiologie? C'est-à-dire, y donne-t-
autant de soin à l'expression des sentiments, à la mise
valeur des émotions humaines? Apprendre à conque
l'espace scénique, à posséder le plateau, à user au mi
de ses trois dimensions, à se bien servir des praticables
des niveaux différents, à coordonner ses mouvements a
ceux des camarades, voilà une part essentielle du mét
dramatique et voilà une nécessité (trop mal comprise c
nous) de l'art du théâtre (2). Mais ce n'est qu'un élém

(1) On ne chôme pas chez Meyerhold (mais la Russie soviéti
n'est pas un lieu de repos...) J'ai parlé des nombreuses repétiti
du Kamerny et du travail minutieux, incessant qu'on y dema
aux artistes. Il faut dire le même et davantage peut-être de Me
hold. Il travaille en Russie soviétique depuis 1920 (son théâtre
pris successivement plusieurs noms, il est « théâtre d'Etat Me
hold » depuis 1924); or il n'a monté que 19 pièces, preuve
soin qu'il y apporte et du temps qu'il y dépense. Chez Tairot
rythme semble un peu plus accéléré, la mise en scène de *l'O*
qui forme son « opus 28 » (ainsi l'un et l'autre désignent-ils le
créations à la façon des musiciens) date de 1924.

(2) Cet extraordinaire homme de théâtre qu'était Diaghilew, curi
de tout, au courant de tout et qui a tout essayé, n'avait pas
besoin de retourner en son pays apres la révolution pour ado
ces diverses nouveautés, — qui, je l'ai déjà remarqué, ne sont
spécifiquement soviétiques et qui ont seulement pris une cert
couleur en régime bolcheviste. On a vu chez lui le décor uni
ment « construit », purement géométrique ou délibérément i
(mais la même année il demandait un décor « peint » et même
simple toile, sans praticable, à tel artiste parisien d'avant-gar
il a eu du goût pour le cirque, il a imité le music-hall, il a aim
gymnastique, qui a fortement agi, et non pas toujours heure
ment, sur la technique de la danse en ses derniers bal'ets
exemple dans *la Chatte* de Sauguet); il s'est volontiers servi
l'allusion, même très simplifiée, même un peu obscure, comme
Japonais (et j'en ai donné un exemple dans ma chronique su
théâtre Kabuki, 10 mai). Il nous a même offert, cet aristoc
dilettante, une sorte de ballet soviétique avec *le Pas d'acier*
une puissante, entraînante, admirable partition de Serge Prokofi
scènes de la vie populaire sous la Révolution (inquiétantes, un

urtout c'est un élément qui n'a de sens et de por-
e s'il est au service de la pièce. Quand on arrive à la
sité que nous montre Meyerhold, on est tenté de
oyer pour elle-même, pour le simple plaisir de jouer
bel instrument. Meyerhold ne résiste pas à la tenta-
es spectacles abondent en épisodes intéressants,
x, piquants, mais qui sont des excroissances à peu
utiles ou sont trop développés. Sa pièce s'en passe-
sément ou elle se contenterait d'une indication.
ette indication, le génie superbe de Meyerhold et sa
imagination n'ont pu s'empêcher d'en tirer parti
. épuisement — sans souci de *décaler* la pièce,
dire parfois d'affaiblir l'impression d'ensemble et de
iller. Oui, tentation éternelle (et qui peut ronger
s arts aussi bien que le théâtre). Les artistes japo-
rtuoses du sabre et de la lutte, abusent volontiers
mbats et de l'escrime. Ainsi Meyerhold pour sa
stique — ou ses clowneries. Après quoi il peut dire
itte contre *l'art pour l'art* (sans doute parce qu'il
art au service du communisme...). Il y revient par
our. La sobriété règne dans le décor, non dans le jeu
ise en scène ; ou plutôt elle ne s'y manifeste que
détail : je veux dire que l'on use sans cesse de l'al-
au lieu de l'imitation directe (ainsi, on l'a vu, les
is et voilà qui est fort louable), du geste ébauché
ie du geste complet. Excellente façon de chasser
lisme qui est la mort du théâtre (car le théâtre est
ellement convention, c'est-à-dire transposition, évo-

nes...), puis extraordinaire tableau de l'usine, où l'homme
é travaille indéfiniment, d'un travail automatique, dur et
nanité, en escouades pressées, au rythme même des poulies
ones dentées, qui tournent et grincent, dans l'aveuglante
électrique, peinture véritablement hallucinante. Décor, gestes,
tout cela est très Meyerhold. Mais du Meyerhold en
façon magnifié... Le génie de Diaghilew domine en sou-
matière. Et je ne crois pas que dans ce genre Meyerhold ni
e puisse faire mieux.

cation, comme tous les arts, à vrai dire) et Meyerhol
cesse de le poursuivre sous toutes ses formes — et d'a
sous la forme du geste. Seulement ces allusions et
gestes simplifiés, il les accumule indiscrètement.

Dans *la Forêt* d'Ostrovsky, telle qu'il le déforme...,
remarqué deux traits qui ont surpris et amusé
pêcheur qui fait le simulacre de tirer un poisson de
et de le saisir frétillant dans ses mains, de l'y garder
peine, de s'essouffler... Joli détail, mais qui doit être
en passant (n'étant qu'un ornement et n'important g
à la pièce), non pas répété par désir du succès, au ri
de distraire le spectateur de l'essentiel. Ailleurs une
versation amoureuse a lieu sur un manège de chevau
bois, qui n'est pas figuré au naturel, bien entendu :
cordes pendent d'un mât, grâce à quoi les personn
cabriolent en tournante) ; c'est de la très jolie gymnast
et assez difficile, mais on est bien plus attentif à
exploit qu'au dialogue lui-même... Pierre Dumaine
connaît le cirque infiniment mieux que moi, fait obs
que ces deux « numéros » justement se voient au ci
donnés par tels professionnels, que naturellement
professionnels spécialisés les exécutent encore mie
enfin qu'ils seraient plus amusants s'ils ne tombaient
au milieu d'une pièce qui existe par elle-même et
faut suivre. — Mêmes remarques pour les bouffonneri
pitreries, d'ailleurs savoureuses, qui chargent *le Re*
de Gogol.

Le respect du t

Mais en vérité cette pièce existe-t-elle encore
Meyerhold, et du moins n'a-t-elle pas perdu ce qui la
dait elle-même? Taïroff se sert, trop souvent, sinon
jours, du texte comme d'un prétexte ; mais, si je n
trompe, il le conserve. Meyerhold n'hésite pas à le b
verser de fond en comble et, mieux, à le refaire. Ain
moins en a-t-il agi à l'égard des deux pièces qu'il n

trées, œuvres classiques en Russie, *le Revizor* de Gogol
Forêt d'Ostrovsky (1). Honnête d'ailleurs, Meyerhold
site pas à l'afficher ; il annonce le *Revizor d'après Gogol*,
'orêt d'après Ostrovsky. Ceux qui ont vu la comédie de
ol à Paris ne la reconnaitraient pas... ou ils n'y recon-
raient que le thème essentiel : le petit fonctionnaire
ant dans une ville de province où on le prend pour le
magistrat de la capitale, pour le puissant inspecteur
ncé ; d'où mille quiproquos, farces et bévues. (Pour-
ne traduit-on pas le titre, tout simplement, par *l'Ins-
ur*, comme on faisait autrefois, au lieu de transcrire
alement *Revizor* avec quelque barbarie ?) Cette trans-
ation est sans doute conseillée à Meyerhold par son
étique et par l'irrésistible désir de mettre sa griffe
e-puissante sur un beau sujet, de le malaxer à plaisir.
l'est aussi par un souci de prosélytisme politique — et
l'envie de se montrer bon citoyen des Soviets et
cutablement orthodoxe... « Il a fait, paraît-il, de son
:re le théâtre de la Révolution » et il combat « l'indif-
ıce politique du théâtre » qui ailleurs se préoccupe si
de servir l'État... Il tâche, lui, de le servir ! *Le Revizor*
ent donc une satire extrêmement poussée de l'an-
ne administration russe, tournée au grotesque ; *la
t*, d'ailleurs arbitrairement découpée en 17 tableaux,
gré mal gré, fourmille d'allusions « antibourgeoises »
leçons révolutionnaires auxquelles Ostrovsky n'avait
is songé. Cette idéologie n'est pas de la plus fine qua-
ni, on s'en doute, faite pour servir le théâtre... Autre
ation d'un théâtre d'État : il faut amuser le public

De même il refait deux pièces d'Ibsen (et même *Nora* qui pour-
ıous semble assez révolutionnaire). Mais il n'y a pas d'indica-
semblables de collaboration pour les pièces plus modernes (il
: du Verhaeren, du Crommelynck). Il donne aussi des pièces
urs russes contemporains et soviétiques (je suppose qu'alors
'aille avec son auteur) ; la plus significative semble être *Kom-
ırm* 2, de Selwinsky, qu'on a saluée là-bas comme « la première
ie vraiment soviétique ».

des syndicats soviétiques (le gouvernement chaque s
leur distribue un certain nombre de places), public q
tout évolué qu'il soit depuis Lenine, n'a pas dû acqué
beaucoup plus de raffinement qu'il n'en possédait à l'ép
que des tyrans... Comme me le disait une spirituelle actri
de Paris en écoutant *la Forêt*, Meyerhold « joue pour
moujik ». Ce qui nous vaut, à côté d'un comique vraime
savoureux, certaines plaisanteries et pitreries fort médi
cres et incroyablement vulgaires, qu'en d'autres circon
tances un homme aussi cultivé que Meyerhold se sera
je crois, épargnées (1).

(1) Les décors sont d'une espèce un peu différente pour les de
pièces. (Noter que Meyerhold, à Montparnasse du moins, n'use
de rideau d'avant-scène; on éteint la lumière et ce pendant
machinistes placent rapidement les « éléments de décor » ou
accessoires.) — Dans *la Revizor* (mise en scène de 1927) on fait
changements, mais, sauf au 1er tableau, où il y a une vérita
construction, en général on se borne à transporter, par exemple,
salon réduit (qu'on amène à l'avant-scène sur une sorte de p
incliné ou de chariot et où les acteurs sont curieusement tass
salon qui peut devenir chambre ou ce que l'on veut; ou bien (p
la fête de l'inspecteur) on place une simple balustrade; le fond
composé de panneaux de bois couleur d'acajou, formant comme
sorte d'armoire par où apparaissent ou disparaissent certains acte
Le décor de *la Forêt* (1924), vaste et solidement construit, est u
que : les échafaudages de menuiserie, sans signification préci
sorte de géométrie dans l'espace uniquement destinée au jeu
comédiens, y font merveille; on remarque surtout, côté jardin,
sorte d'escalier circulaire ou de plan incliné en demi-ellipse ou
tobogan, qui figure à peu près ce qu'on veut imaginer (parfois
grande route) et qui est un excellent tremplin pour des acte
acrobates. Dans l'espace vide, à droite, il suffira d'une table a
ou d'objets de cuisine ou de quelques fauteuils ou de plus sim
accessoires pour indiquer des endroits différents. Le « tobogan » d
je viens de parler se retrouve à peu près identique (d'après
photographies) dans *Kommandarm 2*.

On garde quelques usages bourgeois. Acteurs et patron vienn
saluer très poliment, quand on applaudit, et s'inclinent avec grâ
on peut offrir des gerbes de fleurs, mais elles sont rouges...
vedette, M. Martinson, revêt un smoking pour se présenter
convenablement aux hommages à la fin du spectacle. On ne tue
d'un coup le vieil homme.

Inhumanité...

nfin, tare essentielle — et tare, en grande partie, je le ıs, d'origine soviétique, — ce théâtre est inhumain... allure toute mécanique, voilà qui frappe d'abord, et emble devient une immense machine, admirablement tée, je l'avoue, et l'homme un simple rouage. Partout e une froide intellectualité (fût-elle de qualité assez ɹre). Mais où est l'émotion, cette émotion humaine Baty avec raison considère comme l'âme du théâtre t sans quoi en effet le théâtre n'est plus qu'un jeu de ıe et qu'une acrobatie supérieure. Conséquence nécess, sur le comique le plus débridé, plane je ne sais quelle ıncolie, et ce théâtre, qu'il s'agisse du jeu des acteurs es costumes, avec sa vulgarité ou même sa « canaille- savante, son air parfois soigneusement « miteux », la ıe acide et glacée de la bouffonnerie et de la satire (la :re aussi, qui ne peut ne pas transparaître, des artistes bés sous une impitoyable tyrannie), toujours ce théâtre : je ne sais quoi d'inquiétant et laisse une vague rtume (1).

ais enfin il « existe » et, comme on dit, c'est quelque .e. Un si bon théâtre que, malgré l'ignorance de la ue, on s'y intéresse constamment et que, sans le vou- on reste jusqu'à la fin. L'homme de métier admire e technique et il découvre ici de fort bons *éléments* : dramatique. Mais ce sont des éléments, quelques ıents, qui ont grossi au détriment des autres, atrophiés absents. Il y a certes des leçons à prendre chez erhold, comme chez Taïroff, et souvent « les mor- .x en sont bons ». Mais avec tout son talent ce grand teur en scène déséquilibre le théâtre, dans un sens, il vrai, tout opposé à la déformation littéraire, peut-être i gravement.

MAURICE BRILLANT.

Même impression devant *le Pas d'Acier* chez Diaghilew, mais t justement l'impression qu'il voulait donner.

En marge du dernier roman de François Mauriac (

Deux pauvres couples, certes, que Irène et Hervé, Marcel Tota. Irène de Blénauge est intelligente, instruite, rich Nietzschéenne, elle a lu Halévy, Andler et beaucoup d'autre Mais une pauvre femme au demeurant, et qui souffre de n tre pas aimée. A force d'en souffrir, elle en meurt : une do excessive de gardénal la fait glisser, de la maladie qui ronge, à l'engloutissement final. Le coupable, c'est Herv son mari, un inutile, un curieux de bassesse et de mal — qui vient « se jeter et se perdre l'eau corrompue de plusieu générations ».

D'autre part, leurs amis Tota et Marcel. Marcel Renau est un homme de lettres raté, dont l'activité se borne au go des boîtes de nuit et à l'usage des drogues. Tota cherche l'air et de l'amour, dans cette atmosphère viciée. Elle est la daise, et d'une de ces vieilles familles provinciales aux pa sions encore stendhaliennes. (V., de l'auteur, *La Provinc* et, dans ce nouveau livre même, p. 38 : « J'ai toujours c que Paris avait volé sa réputation. Toutes ces nuits où il se passe jamais rien, où nous nous réunissons pour attend jusqu'à l'aube quelque chose qui n'arrive jamais... Tand que la province, ah ! ah ! la province n'a pas gardé seuleme des recettes de cuisine. ») Tota, provinciale et ardente, oscil entre la très proche réalité d'un danseur veule et vieilli, et rêve, chaste et passionné tout ensemble, d'une tendres extrême pour son jeune frère Alain.

Ces faibles oiseaux nocturnes se cognent aux murs de le très terrestre prison. Sont-ils perdus ? Non, ils l'*étaient* sa doute. Leur vie spirituelle, leur âme, l'aptitude humaine ne pas descendre, à s'élever, voilà « ce qui était perdu ». Ma tout est sauvé. Derrière Irène et Hervé, il y a la vieille mè de celui-ci, une dévote bien maladroite peut-être et qui a fa dire à sa belle-fille : « Le catholicisme, c'est ma belle-mère t Mais désormais, il y a le repentir de cette humble femme to turée d'avoir précipité Irène dans la mort, dans l'étern

(1) *Ce qui était perdu* (*Cahiers Verts*, chez Grasset).

oir. Derrière Marcel et Tota, grandit Alain, et en Alain
ition religieuse. Madame de Blénauge la mère, Alain,
e eux encore, au-delà d'eux, la lumière de la grâce, la
ce invisible, impérieuse et douce de « cet amour qui
dessus de tout nom », — voilà le contrepoids spirituel,
on des captifs.

de Blénauge n'était pas là lorsque mourait sa malheu-
belle-fille, et elle s'en accuse. Mais son confesseur croit
r lui dire :

e ne puis que vous répéter, en tremblant, ce que le
m'inspire de vous faire entendre : « Elle était absente.
noi, j'étais là. »

j'étais là ! Il est dans tout le livre, et comment lit-on ce
mal qu'on ne l'y trouve guère ? Cette œuvre étrange,
nuit toute traversée d'éclairs, fait songer à ces eaux-
de Rembrandt, — la « pièce aux cent florins » par
le, — où tout un peuple de miséreux, de pauvres êtres
et rongés se débattent dans l'ombre, tandis que le
rayonne au-dessus, dans une lumière surnaturelle.

ne voit pas, d'ailleurs, qu'à ces misères et ces tares l'au-
e *Ce qui était perdu* montre une complaisance exces-
ne s'attarde point à les décrire. Il lui suffit d'en évo-
dénuement. Pas un seul trait de son livre qui précise
ne désobligeant détail. (Et, soit dit en passant, on peut
r par exemple qu'un Bourget première manière
nait d'une moindre retenue). Mais M. Mauriac pense
ces malheureux encore ont une âme et que Jésus-
l'a achetée bien cher. Il ne décide pas que le roman-
tholique doive élire obligatoirement domicile chez le
ien. Il laisse à beaucoup de ses commentateurs à
ver le publicain.

vre magnifique, tourné tout entier vers le haut, si l'on
ire, est à prendre dans son ensemble, dans son mouve-
comme une symphonie dont la finale serait au ciel.
et forme, l'auteur y donne un coup de barre au cours
able de son art. Il abandonne beaucoup de « ce qui
perdu » spirituellement dans ses œuvres précédentes.
iquement, la composition et la réalisation de ce roman
tonnantes. Ce duel du mal et du rachat, cette trace
ntale, sur terre, des destinées surnaturelles qui se
ent si haut, tout cela est paradoxalement vivant, rem-
sens religieux et merveilleusement humain. Le public

ne s'y trompe pas. Les professionnels sont déroutés. C'e critique, surtout, qui *était perdue* dans l'histoire...

Il y a, chez Mauriac, tout à fait libérée cette fois, une g deur romanesque, un tragique supérieur, qui le mette part et au-dessus des autres dans ce temps, malgré qu'o ait. Les habiles savent faire éclore leurs livres sous les *cli* mondains. Lui, le mot de son œuvre, c'est : *Destins.*

André George.

Sur l'esthétique chrétienne

Notre époque paraît un temps d'anarchie intellectu et il semble que les beaux-arts en profitent largem Pourtant, parmi l'amas d'ordures et de médiocrités q produisent, il est aisé de voir qu'il se fait un renouv ment. Il n'y a pas eu depuis quatre siècles de tenta aussi forte et aussi sérieusement menée pour revise moyens d'expression plastique. Deux époques seules fait un travail d'une telle importance : l'époque rom et la Renaissance. Mais, successeurs de la seconde sont ses idées que nous discutons, et recherchant le fondement de l'expression dans les arts et les ramena la simplicité nue, c'est à la première que nous nous ra chons. D'où, comme dit Froissart, « grand tiris, gr boutis, grand froissis ».

L'effort de renouvellement porte à contester toutel traditions ; l'apprentissage n'existe plus, les autres d plines intellectuelles (philosophique et littéraire) affaiblies et troublent plus qu'elles n'aident le dévelo ment des beaux-arts. Aussi, malgré ce renouveau visi l'incertitude est grande. Dans le n° de juin 1929 de c revue, une citation qu'on y fait de M. Desvallières tra assez bien l'état des esprits :

« D'abord, il est illogique d'offrir, aujourd'hui, un enseigner

nibus, une méthode universelle, observe le maître du *Christ aux belés*. Un enseignement objectif était bienfaisant quand un même prit régnait chez les artistes. A l'époque des grandes cathédrales, sensibilités étaient toutes tendues vers un même idéal, et tout là; c'est une bonne chose, une chose utile que le savoir; mais n'est rien sans l'esprit qui vivifie. Il était possible d'appliquer e doctrine commune quand toutes les pensées convergeaient vers même objet. Mais peut-on concevoir une doctrine unique en un nps où tous ne chantent plus en tournant les yeux vers un même peau? Or, c'est là le fait contemporain : le trait caractéristique notre époque et la floraison multiple des petites sensibilités indiduelles, des petites pousses qui vont dans tous les sens, fleurs néralement éphémères, mais jolies. Je le dis sans amertume, car st dans la vie. »

M. Desvallières accepte le fait accompli. Nous verrons us loin ce qu'il en faut penser. Si un enseignement jectif « était bienfaisant quand un même esprit régnait ez les artistes », il reste bienfaisant pour les artistes rétiens qui doivent bien avoir un même esprit. D'ailurs M. Desvallières enseigne. Son action est moins résiée que sa pensée.

Et s'il se forme un art nouveau — ce dont personne ne oute —, il ne s'étend pas comme une épidémie de ippe. Il se forme sur certaines vues communes des artiss et du public encore mal élucidées. Quand elles le ront, elles formeront une « grammaire », et pourvu qu'il arrive pas une école des beaux-arts et un Institut pour en emparer et la stériliser, une grammaire, c'est-à-dire pprentissage des moyens d'expression, servira les artiss et la civilisation. Bref, un art nouveau qui se consti-e cherche sa grammaire, et c'est le moment où l'on vouait faire un principe de ce que toutes les grammaires nt bonnes, et tous le moyens de s'exprimer se valent.

Il se trouve en outre que les artistes chrétiens ont ne grande part à ce renouveau, et veulent le couronner l'offrant à Dieu. Cela pose pour eux divers problèmes : t art moderne peut-il servir à l'art chrétien? Et s'il le

peut, le peut-il sans choix ? Les artistes chrétiens ne sont ils pas obligés par leur foi de le diriger en un certain sens ? C'est-à-dire y a-t-il une esthétique chrétienne ? Peut-elle adopter l'art moderne, faire son éducation, en faire un chrétien ? à quelles conditions ?

C'est ce moment choisi avec à-propos par le P. Fabre pour déclarer qu' « il n'y a pas d'art chrétien spécifique mais seulement des arts ethniques et des arts d'époque ». Il serait aussi profond de dire qu'il n'y a ni hommes ni femmes, mais seulement des pantalons et des robes qui marchent.

Les philosophes et les écrivains sont tenus en ces matières à une certaine prudence, parce qu'au fond c'est aux artistes à résoudre ces questions pratiquement d'abord, théoriquement ensuite, s'il est possible. C'est ce que nous allons tenter.

D'autre part, les excellents ouvrages de M. Maritain les essais de synthèse de Stan. Fumet qui contiennent tant d'excellentes choses, ne sont pas suffisamment pratiques ou précis pour conduire aux actes.

Nous avons expliqué ailleurs (1) comment les moyens nouveaux ou renouvelés qu'employait l'art moderne étaient justement les plus favorables à un art chrétien parce que le mouvement d'art moderne, par son origine même, n'avait son aboutissant que dans la vraie religion.

L'art de la Renaissance tendait au naturalisme et au sensualisme et devint de plus en plus incapable d'atteindre le spirituel. Sa réforme s'est faite au nom de la nature. Les artistes modernes, non contents d'une imitation plus ou moins agréable de la nature, voulaient atteindre dans le travail même de l'œuvre d'art, indépendamment de tout sujet, et suivant les lois propres à chacun des arts

(1) Dans la préface des « Tailles Directes d'Henri Charlier » 105 planches in-4°, au Mont Vierge, Wepion, Belgique, et chez Jean Naert, 29, boulevard Raspail, Paris.

beau de la même nature en son essence et analogue ses manifestations à la beauté même du monde, mais veau pourtant. Ils retrouvaient ainsi la vraie règle arts qui est de créer et non d'imiter. Ils se trouvaient présence d'un souverain Beau infini, existant en eux hors d'eux. Leur art appelait la foi parce qu'il était nté vers un infini transcendant, et les moyens trouvés retrouvés pour le suggérer pouvaient devenir les yens d'un art chrétien.

es plus grands de ces artistes sont Puvis de Chavan-, Cézanne, Gauguin et Rodin. La différence des per-nalités cache aux gens qui ne sont pas du métier l'u-: profonde de leurs moyens. Nous avons montré que moyens étaient nécessaires à l'art religieux. Davantage art chrétien dont nous parlons aujourd'hui. Essayons ntenant d'en éclaircir l'idée.

*
* *

faut distinguer l'esthétique de la technique, en celle-eux ordres : la technique intellectuelle et la technique érielle : distinguer l'art religieux de l'art chrétien, pression du sentiment.

y a une esthétique chrétienne, puisqu'il y a une phi-phie chrétienne. Le « monde des réalités chrétien-», comme dit le Père Doncœur, c'est le monde entier. out est pour le Christ et le Christ pour Dieu. » Le ist a racheté les hommes, mais apporté à la nature ère son couronnement. Il a fait connaître les vrais s de la nature avec Dieu. Il la met à sa place, puis il nève. La nature n'est la loi ni du bien ni de l'art ; elle t, comme l'ont cru les anciens, ni un but ni un guide, me mère ; elle est une sœur, une sœur qui nous est fiée. Et le beau c'est Dieu lui-même. Il est le souve-Beau comme le souverain Bien. Il est la Beauté du

Bien qu'Il est. C'est par Lui que la nature est belle. « I
beauté et les choses belles préexistent comme en le
cause, en la simplicité et en l'unité de cette nature (divin
si éminemment riche... Elle est leur principe, car elle l
produit, les meut, les conserve par amour pour leur beau
relative (1). »

Ainsi le beau est inséparable du vrai. Il en est la sple
deur, il est la fleur sensible et intellectuelle du bien.
est la clarté de l'être. Pour un chrétien il ne peut être u
jeu, un divertissement, un plaisir. S'il se distingue d
vrai et du bien, c'est comme le rayon lumineux se disti
gue du phare qui l'envoie. « La floraison multiple d
petites sensibilités individuelles », on voit très bien d'o
ça vient. C'est de l'*individu*. La *Personne* demande aut
chose : c'est l'ordre véritable, celui dans lequel la beau
et le bien participés des créatures sont ramenés à le
source. Les petites sensibilités individuelles avortent da
la médiocrité ; elles ramènent l'art à des différences d
sensations. Et voilà pourquoi le XIXe siècle tout enti
et le XXe siècle ne peuvent montrer l'équivalent d'u
seul portail d'une de nos anciennes cathédrales. Pour
Beau, comme pour le Bien, le chrétien est membre d
corps mystique du Christ, car la Sagesse éternelle aya
répandu sa splendeur sur tout ce qu'elle créait, le plu
Beau des enfants des hommes a sauvé l'ordre du Beau e
même temps que l'ordre du Bien. Ils ne font qu'un e
Lui.

Aussi ne suffit-il pas de dire : « Seigneur, Seigneur.
Les œuvres doivent répondre. Elles doivent témoign
de l'unité de ce corps mystique dans la diversité des don
C'est cette union que l'Esprit-Saint rend sensible dans
liturgie de l'Église, qui est le modèle et l'aboutissant d
tous les arts. Il y a donc une philosophie de l'*œuvre* q
est chrétienne et qu'adopte l'esthétique chrétienn

(1) Saint Denys l'Aréopagite.

uvre des hommes et des chrétiens dans le monde est achever la création suivant le plan spirituel voulu de u. La terre est transformée. La vigne et le blé rem- ent la forêt, le hallier, les ronces, le marécage, et au nier jour la terre aura cet aspect que l'homme lui aura né et qui la prépare à devenir ce « ciel nouveau et e terre nouvelle », séjour de notre gloire future. Mais rincipale des œuvres qui achèvent la création est de e des enfants. Et il est clair que si la philosophie peut, r la commodité, considérer le « faire purement par port à la chose produite », elle ne le peut longtemps s l'ordonner ensuite à la fin dernière. Il y a un com- ndement de Dieu pour ce « faire »-là. Et tous les res « faire » sont commandés par le baptême, parce la fin particulière de l'œuvre prise à part, qui est la fection de l'œuvre, est toujours insuffisante pour un étien, qu'il s'agisse d'un enfant, d'un sillon dans la e ou de la couverture d'un toit. Ce n'est pas confon- , c'est réunir ce qui est réellement uni.

aint Paul dans l'Épître aux Romains explique que la itude de la gloire future est démontrée aux chrétiens les trois gémissements de la nature, de l'homme et 'Esprit-Saint.

Toutes les créatures, dit-il, attendent avec un grand ir la manifestation des enfants de Dieu. Car nous savons jusqu'à présent toutes les créatures gémissent et sont s les douleurs de l'enfantement. Et non seulement s, mais aussi nous-mêmes... »

'art achève le monde. Il a précédé et il précède la nce. Le levier et la roue ont commencé de transfor- r la terre et d'y répandre l'homme, bien avant les ories mécaniques. Les outils, les instruments, œuvre l'art, sont les conditions préalables de la science. La nce, fille des arts, a été donnée aux peuples chrétiens ur leur permettre d'évangéliser le monde, mais aussi arce que les créatures attendent avec un grand désir nanifestation des enfants de Dieu ». Et les beaux-arts

sont le plan d'achèvement du monde. Ils tracent les ro
tes où s'engage la pensée, ils forment chrétiennement l
magination du peuple de Dieu pour que les puissanc
de l'esprit des jeunes générations continuent dans le se
vrai de la création cette enquête analogique qui perm
à l'homme d'en achever l'œuvre « pour la louange et
gloire de sa grâce, par laquelle il nous a justifiés en s
Fils bien-aimé ».

C'est contre cette vision chrétienne du monde que s'
lève l'opinion que « tout ce qui est beau est religieux
Elle a été fortement exprimée par Michel-Ange :

La bonne peinture est noble et dévote par elle-même, car ch
les sages rien n'élève plus l'âme et ne la porte mieux à la dévoti
que la difficulté de la perfection qui s'approche de Dieu et qui s'
nit à Lui; or la bonne peinture n'est qu'une copie de ses perf
tions, une ombre de son pinceau...

Malgré l'incertitude du langage, au fond déjà natur
liste, il y a là une part de vérité. Dieu est la source
toute beauté, et toute œuvre d'où ressort quelque refl
de beauté chante, sans le savoir bien souvent, la gloire
Dieu. Comme le dit Maritain dans sa lettre à Cocteau :

L'art lui-même va spontanément à Dieu. A Dieu non comme f
de l'homme, non dans la ligne morale, à Dieu comme principe
toute forme et de toute clarté. Dès qu'il atteint dans sa ligne prop
un certain niveau de grandeur et de pureté, il annonce sans l
comprendre l'ordre et la gloire invisibles dont toute beauté n'e
qu'un signe.

Mais la part d'erreur est bien plus grande, parce qu
non seulement ce qui est beau, mais même ce qui e
religieux, n'est pas forcément chrétien, et peut même l
être fort opposé, d'abord parce que le christianisme e
surnaturel et puis par l'oubli pratique du péché origin
et le cantonnement de la vertu humaine dans le just
milieu.

S'il est utile pour une saine analyse de distinguer

ıse finale de la cause formelle, ce qui est de l'art pro-
ement dit, ce qui est de la fin morale de l'homme, on
saurait sans erreur séparer l'homme de l'artiste. Sa
ture déchue et sa déchéance rachetée ont une influence
ofonde sur la manière dont il use de l'intelligence. Nous
ons vu qu'il y avait une conception chrétienne de l'a-
ènement du monde et de l'œuvre à faire. La fin de
omme est le bien et en fait un bien *surnaturel*, la fin
l'art est le beau *surnaturel* de ce bien, car les choses
sont belles qu'en vue du bien, et le beau est lui-même
bien. L'œuvre qui sort de nos mains doit aller à la
oire de Dieu, où le bien et le beau se trouvent confon-
s en une unité suressentielle.

Cela demande un travail de tout l'homme que l'on
irait non artistique et n'être qu'une rectification de la
ıdence chrétienne pour empêcher que l'art ne nuise à
s fins dernières, et sans doute cette rectification a tou-
ırs lieu de se faire, car l'homme est imparfait, mais c'est
ıt l'homme qui est artiste, c'est tout l'artiste qui est
rétien, et c'est la vision du monde même qui est recti-
e chez lui. L'art non chrétien annonce « l'ordre et la
oire invisibles dont toute beauté n'est qu'un signe »,
mme un ordre naturel.

Car le Dieu même d'Aristote n'est pas surnaturel, la
auté de Platon n'est pas surnaturelle, la contemplation
cet ordre du monde qui exige un premier moteur n'est
nt surnaturelle. Or les âmes ont une beauté surnatu-
le que les chrétiens eux-mêmes ne voient toute ni tou-
rs, mais qu'ils reconnaissent pourtant sur les visages
nsformés, suivant le dire du psalmiste : « *Signatum super nos lumen vultus tui, Domine.* »

Et la nature elle-même, belle naturellement par son
lre, l'est aussi surnaturellement par l'action de la Pro-
ence, et tout ce qui vient arrive par des lois immua-
s, mais s'emboîte au cœur de la grâce et de la divine
ırité. Créées belles par amour, conservées par amour,
es sont prédisposées par cet amour providentiel sur le

chemin de nos âmes. Les montagnes se sont soulevées, u
gouffre a enseveli Sodome et Gomorrhe, les races ont ét
triées, les hommes choisis, éliminés, ce sang répandu
celui-ci préservé pour que le sang de la Vierge et le san
de Jésus fleurissent la tige de Jessé et que de la terr
germe son Sauveur.

Ainsi nous sommes liés aux choses, et les choses entr
elles par un lien surnaturel, et cette nouvelle vision d
monde s'accorde très bien avec la vision naturelle, pui
qu'elle la complète sans la détruire. La rectification de
vue du monde chez l'artiste chrétien n'est pas une castra
tion, mais une ouverture, une expansion de l'âme où s'u
nissent le beau et le bien, naturels et surnaturels dans l
contemplation de Dieu.

Aussi est-il très faux et très funeste de dire : « L'ar
d'Église qui fait des objets devant lesquels on prie se do
d'être religieux, théologal. Hors ce cas particulier (e
éminent), il est bien vrai que Dieu ne demande pas d'ar
« religieux » ni d'art « catholique ». L'art qu'il veut pou
lui, c'est l'art avec toutes ses dents. »

Nous répondrons que saint Paul a dit : « Quelqu
chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.
Ce Dieu n'est ni le premier moteur, ni la cause final
C'est le Dieu vivant, le Dieu d'Abraham. Saint Paul dit
que toute œuvre soit catholique.

C'est la grâce, nous le savons, qui ouvre l'œil de l'âme
mais encore ne faut-il point risquer l'avancement de ceu
qui peuvent avoir reçu la grâce, pour celui de ceux qui n
l'ont pas reçue et ne peuvent rien sans elle. Ce que di
Michel-Ange, ce que dit Maritain, est valable pour Phidia
comme pour la cathédrale de Chartres. C'est l'explicatio
naturelle de la philosophie. C'est ce qui a perdu l'art d
la Renaissance. C'est laisser supposer qu'une société chré
tienne peut se contenter d'un art païen. C'est engendre
les équivoques qui amènent les malentendus.

« L'art avec toutes ses dents » veut dire probablemen
« avec tous les moyens naturels que l'art peut inventer »

·sonne n'y contredit, mais « non religieux, non catho-
avec toutes ses dents » a été interprété par bien
rtistes comme l'art de leur nature et de leur tempé-
nt, c'est-à-dire de leur nature déchue. A lire ces lignes
ait clair que l'artiste qui se livre naturellement à la
e de l'art satisfait Dieu ; qu'un art semblable à l'art
is, égyptien ou grec (si grands humainement) est
ce qu'il demande à des chrétiens (c'est ainsi que l'art
nt une fin pour l'artiste, devient un dieu). Mais depuis
5 de Tibère César, il n'est plus possible d'être un
as, il n'est plus possible d'être même un « bon païen »
ette le monde dans la clarté d'une lumière naturelle,
ne nouvelle lumière est apparue, et elle aveugle ceux
méprisent. Et voici maintenant les paroles de la
se :

s sont vains les hommes en qui n'est pas la science de Dieu,
n'ont pu des biens qui paraissent s'élever à comprendre celui
t.
ais le feu, le vent, l'air, la multitude des étoiles, l'abîme des
e soleil, la lune, voilà ceux qu'ils ont cru les arbitres du monde.
, entraînés par leur beauté, ils les ont regardés comme des
qu'ils apprennent combien est plus beau leur dominateur,
e, source de la beauté, il les a créés tous.
. s'ils ont admiré la force et le pouvoir des créatures, qu'ils
ennent par là combien est plus puissant et plus fort celui qui
aites.
r la grandeur, par la beauté de la créature, le créateur peut
r visible.
cependant cette erreur est moins coupable : peut-être se sont-
rés cherchant Dieu et voulant le trouver.
s le cherchent lorsqu'ils interrogent ses ouvrages, et ils sont
par la beauté de ce qu'ils voient.
cependant ils ne méritent point de pardon.
ar s'ils ont pu connaître seulement l'ordre de l'univers, com-
n'ont-ils pas trouvé plus facilement le maître du monde?

st l'erreur des chrétiens qui s'égarent dans un art
aliste, ou même dans un sentiment religieux natu-

rel, et ne veulent point d'un art de la foi. Or quan
s'agit d'art, tout au moins, on confond le sentiment r
gieux et la foi.

L'émotion dévote, subjective et toute naturelle, qu
portent les récits de notre histoire religieuse, n'est
la foi. La douleur d'une mère est tout ce qu'on voit
Notre-Dame au pied de la croix. La douleur d'un fils
saint Jean. Cette sentimentalité qui fait le fond de t
nos tableaux religieux depuis trois siècles est bien
dessous du simple sentiment religieux, qui mène à D
par la nature. Le sentiment religieux emplit l'œu
d'Eschyle et des Égyptiens. Mais ce sentiment, con
la nature elle-même, est particulièrement dur et insensi
grand mais écrasant. C'est la foi qui nous fait conna
la bonté de Dieu, qui nous conduit à l'espérance et
charité. Ce sont ces vertus qui brillent dans notre art
moyen-âge, fort et doux, intérieur et pacifié, nullem
sentimental.

Mais pour faire comprendre ces distinctions, je cit
ici le beau langage du Père Emmanuel :

Le sentiment religieux est un don de Dieu assurément. C'es
bien, un bien de l'ordre naturel. Le sentiment religieux est la co
quence naturelle de notre qualité de créature, comme le respect
parents est naturel à l'enfant.

Le sentiment religieux est ainsi le respect que nous avons, co
créatures, pour notre Père qui est dans les cieux, et qui, p
seul fait de notre création, nous regarde comme ses enfants et
donne le pain de chaque jour, la lumière de son soleil, les frui
la terre, la vie, la santé, et mille autres biens, également de l'o
naturel.

Le sentiment religieux, étant naturel à l'homme, se trouve
tous les hommes... Il y a des peuples chez lesquels il est très
fond et cela naturellement, par exemple chez les Arabes...

Mais notre nature est déchue en Adam, et d'une nature dé
il ne peut venir qu'un sentiment religieux lui aussi frapp
déchéance... Aussi, avec toute sa religion naturelle, l'Arabe co
vera tous les vices qui lui sont malheureusement naturels auss

Par là vous pouvez connaître le trait caractéristique du sentin

ux purement naturel : il ne voit rien, il ne veut rien, il ne
ien contre le péché...
ɔi n'est pas un sentiment, la foi n'est pas d'un ordre naturel.
t l'assentiment de notre esprit à la vérité révélée de Dieu (1).

ır la foi, Notre-Dame au pied de la Croix est la Mère
ureuse sans doute, mais aussi l'Épouse du Saint-
qui comprend, sait et consent. Elle est la première
pléter ce qui manque aux souffrancee du corps mys-
du Christ, elle est associée à notre Rédemption. Où
e paraisse, à la Crèche, à Cana, au Calvaire, elle est
qui, comme la Divine Sagesse, était conçue avant
îmes, pour un rôle temporel et éternel au-delà de
mesure.

mystères joyeux, douloureux, glorieux, ne sont pas
d des scènes de joie, de douleur ou de gloire (et des
de joie, de douleur ou de gloire naturelles), mais
d des mystères, et c'est là leur sens le plus profond.
œuvre d'art est une contemplation de l'œuvre de
lans le mystère de la foi. La foi est le lieu de l'Art
en. Elle impose une philosophie de l'œuvre à faire
tifie le sens de l'art. On le voit bien par les plus
œuvres de l'antiquité. La tête de Chéfren, au musée
ire, est assez imposante, le profil est beau. Un mou-
la coiffe qui s'étale sur les épaules. Mais derrière la
pousant la forme du voile, le faucon d'Horus ouvre
es et protège le roi. Là est le génie, là est le senti-
religieux. Rien de plus grand dans l'art. Mais la
u roi est à la fois avisée, bonasse et matérielle. Ce
vinise le faucon d'Horus, c'est le Pharaon, c'est
ıre, c'est le Pharaon et sa pauvre nature.
erait d'une infinie tristesse, de cette tristesse de la
parce qu'elle n'est point le ciel, de voir des chrétiens

puscules Doctrinaux du R^me^ Père Emmanuel, monastère de
ame de la Sainte-Espérance, Mesnil-Saint-Loup, par Estissae

se contenter de cet art, très grand à la vérité, mais igno-
rant de ce qu'ils savent, et nier qu'il puisse y avoir un
art chrétien.

Le Chéfren nous dit que l'esprit de l'homme est divin
et la nature aussi. Et en un certain sens cela est vrai.
Mais il ne nous parle point du vrai Dieu, il ne dit point
que Dieu est amour et qu'il transcende la nature. C'est la
nature qui est Dieu.

Seul le chrétien peut parler de la beauté de la surna-
ture, seul il peut mettre dans leur ordre véritable les
degrés du beau, parce que seul il peut, grâce à Dieu, se
tir du péché. Tout est beau dans la création, mais dans
son ordre il y a bien des degrés, et jusqu'à un certain
point tout le monde s'entend. L'unanimité se fait sur un
beau chien ou un beau cheval; elle n'est pas loin de se
faire, du moins parmi les hommes, sur une belle jeune
fille, et bien que les modes actuelles ravalent la beauté
des filles des hommes au niveau de celle des biches et
des chiens, on demande généralement à la beauté humaine
un peu plus qu'à celle des animaux, qui est uniquement
charnelle. Une mode décente met en valeur ce quelque
chose de plus. Il y a une beauté naturelle, ou si l'on veut
un intérêt esthétique de l'âme et de son rapport naturel
avec Dieu qui illumine la tragédie grecque et l'art égyp-
tien, et toute la tragédie grecque est fondée sur ce que
ce rapport incomplet offre de douloureux et d'incompre-
hensible. Il y a enfin l'ordre de la charité qui est uniquement
chrétien et resplendit sur les portails de Char-
tres.

Et un artiste savant en son art, s'il peint une des scènes
de la vie de Notre-Seigneur avec la seule idée de la beauté
morale, comme a fait Rembrandt, il ne peint pas en chré-
tien. S'il fait valoir seulement la beauté de la lumière sur
les chairs et les étoffes, il est encore plus loin que le pre-
mier de l'ordre véritable, et son œuvre est mauvaise parce
qu'elle détourne l'esprit de la vérité. Elle montre le
Christ comme un homme ordinaire, et la beauté qui l'en

·e, dans le monde qu'Il a créé, comme naturelle. Elle t qu'un jeu. C'est le cri des gamins en récréation. Et lement de telles œuvres aboutissent à se jouer du beau ıme du vrai.

ın voit poindre ici l'importance de la technique, car degrés du beau sont visibles dans les œuvres d'art ıme dans la nature, comme sur les visages, par certai- modifications matérielles qui, sur les visages, viennent 'âme, et sur les œuvres, de l'âme par la main de l'ar- ɜ, donc par des moyens techniques. La beauté surna- ɜlle resplendit sur les portails de Chartres, c'est-à-dire des morceaux de pierre. Et comment cela, sans un ix parmi les signes sensibles et les moyens de les tra- re? Ce choix répété est ce qu'on appelle une technique. 'oici un exemple. Sur une même figure humaine les s degrés de beauté peuvent coexister. On peut être à ɔis et bel homme, et digne homme et saint homme. ɔel incarnat des joues ne suffit pas à exprimer la beauté urelle de l'âme. Le bel ordre des formes ne suffit pas ɛprimer la charité.

Iais sans rien perdre de chaque espèce de beauté, il clair que le bel incarnat des joues n'est qu'une tartine confiture s'il ne s'applique sur de belles formes, et au contraire de belles formes resteraient belles avec mauvais teint. Les belles formes qui traduisent, dans visage en particulier, quelque chose de la beauté de ne, sont le support nécessaire de ce qui traduit la santé rnelle, elles prévalent en fait et en droit, parce que prit prévaut, particulièrement dans une œuvre d'art.)r que font les peintres? Ils dessinent. Puis, par des sous appropriés, ils ordonnent les formes par la lumière a couleur, ils reprennent les formes, achèvent par des cis. Cela dans un ordre immuable depuis qu'il y a des ntres, et les Vénitiens l'ont pris aux fresquistes. D'a- d les formes dans ce qu'elles ont de plus général, et ır finir, le délice des subtilités de nuances. *Cette tech- ue universelle répond précisément à l'ordre des degrés du*

beau. Chaque peintre modifie à son gré l'importance qu
donne à chaque état de sa toile et garde ce qu'il peut
ce qu'il veut de la beauté des formes et de la couleur. Cl
cun choisit son mode d'expression principal dans cet ord
technique qui répond à l'ordre métaphysique des deg
du beau, sans pouvoir jamais escamoter complètement
ordre lui-même.

HENRI CHARLIER.

Eugène Delacroix

A PROPOS DE L'EXPOSITION DU MUSÉE DU LOUVRE

Delacroix, c'est tout le romantisme, ou, du moins,
lui se résume tout ce que le mouvement d'idées plus
moins confuses et d'aspirations plus ou moins vagues
remplit de son tumulte passionné la première moitié
XIXe siècle, apportait de viable à la peinture. Il a lui-mê
indiqué un jour sous quelles réserves il acceptait une
quette qu'à d'autres moments il a paru repousser :
l'on entend par romantisme la libre manifestation de
impressions personnelles, déclarait-il à Théophile Silv
tre, qui fut l'un de ses plus généreux et lucides défense
non seulement je suis romantique, mais je l'étais à qui
ans. »

Il est trop grand pour ne pas dépasser infiniment
définitions d'écoles, les programmes des ambitieux et
entraînements de la mode. S'avouer romantique, p
lui, c'est dire qu'il ne conçoit pas l'art sans un hom
qui fait sciemment ou non la confession profonde et
mitable de son âme ; et cela, c'est le romantisme éter
qui est à l'usage et à la mesure des plus grands. S
le couvert en effet des thèmes traditionnels empr
tés à l'histoire et à la fable, à la religion et à la poé

n'a mis plus de lui-même dans son œuvre. Mais il a le . d'un classique, il vit dans le commerce familier des grands maîtres de tous les temps. D'autre part, c'est nventeur, inventeur de poésie, inventeur d'harmonies -ées puissantes ou subtiles, et sa personnalité indomp- : est celle d'un indépendant. Par là il annonce et -ise d'avance toutes les recherches que feront après le hardis novateurs. C'est grâce à lui, à lui unique- t, que le Romantisme, à cette heure du déclin qui lle un autre règne, put offrir aux nouveaux venus les ents vivants dont se nourrira le Réalisme. Plus re que les premiers réalistes, les impressionnistes anderont à Delacroix des leçons, et son influence n'a ini de s'exercer dans l'art moderne. C'est qu'un cou- permanent de réalisme circule dans l'art français, ie sous le lyrisme, l'abstraction ou la fantaisie, courant t certains moments renverse les digues et s'étale au d jour ; et l'on voit alors surgir un Le Nain, un Chardin, Courbet, un Manet. En d'autres temps il se cache et emble à ces fleuves dont le cours est souterrain ; mais ivoie alors comme des avertissements secrets à l'ar- qui risquerait sans lui de se perdre dans les nuées. : de lui que vient la force de David dans ses admira- portraits, ou celle d'Ingres dans ses portraits aussi et ses nus. A deux siècles de distance, deux grands tres, les deux plus grands peintres de la France, lui ent le contrepoids nécessaire de leur imagination de es : Poussin et Delacroix. Il n'est pas sans intérêt de irquer qu'entre toutes les belles études que l'auteur *Entrée des Croisés* a consacrées aux maîtres du passé, où il a commenté l'œuvre du peintre des *Bergers cadie* et de *Polyphème* brille par la hauteur des vues, nétration de l'analyse et la noblesse du ton ; elle nous essentir cette émotion confiante que justifie une glo- ie égalité entre le critique et son héros. N'oublions d'autre part que, si Delacroix proscrit la copie du et est l'homme qui a prononcé cette maxime célè-

bre : « La nature ne doit être consultée que comme dictionnaire », il est aussi l'observateur exercé qui a mulé cette autre sentence recueillie par Baudelaire : « vrai artiste doit être capable de dessiner pendant sa ch un homme qui tombe du haut d'un quatrième étage. »

Delacroix a eu ce privilège qui n'a été accordé bien peu d'hommes parmi les meilleurs que conna l'histoire de l'art, celui d'être un grand esprit en m temps qu'un grand peintre. En lui se manifeste, avec éclat inconnu peut-être depuis Poussin, le haut idéal d l'âme française fut hantée au cours des siècles, idéal concilie la raison et la passion, l'intellectuel et le sensi

Chose plus rare encore chez un peintre, et chez grand peintre dont le trait principal est la faculté de c sans cesse des formes et des couleurs pour traduire tou les impulsions d'une imagination fiévreuse et d'une se bilité frémissante, le tour propre de son intelligence prédisposait à l'analyse critique et à l'introspection p chologique, c'est-à-dire à des opérations intellectue qui sont sans rapport nécessaire avec le génie artistic Il ne s'est pas contenté, comme plusieurs de ses dev ciers, Reynolds par exemple, de publier des études l'art et sur les artistes pleines de sens et de sagesse. I s'est pas contenté non plus d'être dans les salons de temps un brillant causeur, aimé et admiré par les redouté par les autres, apte à dire sur toutes choses mot, le mot juste, le mot fin, le mot perçant. Il a laissé livre, son *Journal* qui fut, à intervalles plus ou moins ré liers, le confident de sa pensée. Ce n'est qu'une suite fragments, dont beaucoup sont faits de phrases inache ou négligées. Tel qu'il est, ce livre, unique en qu'œuvre d'un peintre et d'un grand peintre, ratta Delacroix écrivain à la plus française peut-être des glo intellectuelles du pays de France, à la lignée des psyc gues et moralistes qui va de Montaigne à Stendhal. ce ne sont pas seulement, ni même principalement réflexions sur l'art qui font pour nous l'intérêt de

ges, c'est tout ce qui rend le son authentique de la vie térieure, tout ce qui révèle une grande âme confessant s réactions, parfois changeantes, devant les choses, les mmes et la vie.

Il y eut en France, presque en même temps, un autre ivilégié, un autre de ces « favoris de l'Éternel », comme s appelle Delacroix lui-même, qui sut aussi réunir en i les vertus en apparence inconciliables de l'esprit criti- ue et de l'imagination créatrice : Baudelaire, et, par une écieuse coïncidence, c'est Baudelaire qui a le premier mpris et expliqué le génie d'Eugène Delacroix. Les ges lumineuses et profondes, dont les unes furent écri- s alors que l'auteur des *Massacres de Scio* et de l'*Entrée s Croisés* était encore si contesté, les autres quand sa oire posthume commençait à peine, sont le chef-d'œuvre e la critique d'art au XIXe siècle. La singulière person- alité à double face qui était en chacun d'eux a créé entre ux une affinité que peut-être ni l'un ni l'autre n'aperçut, ais qui aida sans doute à leur entente. Cette dualité du ète et du critique, miraculeusement fondue en harmo- ie, les marque tous deux d'un signe d'élection. Élection ui ne va pas sans péril, car il est beau, mais il est dange- eux, de posséder et de faire travailler ensemble des for- es contraires. N'est-ce pas viser trop haut et violer en uelque sorte les limites imposées par le Créateur à sa réature? N'est-ce pas la raison de quelque inégalité, de uelques faiblesses, chez l'un comme chez l'autre de ces rands esprits, accidents qui ressemblent aux faux pas un géant ou, pour reprendre une comparaison du poète ui ne serait pas moins juste pour le peintre, à la démar- ie de l' « *Albatros* »? Mais dans les moments heureux, ui sont les plus nombreux, c'est ce qui fait la qualité périeure de leur œuvre, fruit à la fois de la passion et e l'intelligence, de l'intuition et de la réflexion.

Parmi les grands hommes, poètes, artistes, penseurs, en ui nous honorons d'insignes bienfaiteurs de l'humanité, distingue deux familles, je dirai même deux races, qui

me paraissent aussi différentes que peuvent l'être, dans
règne animal, le quadrupède et l'oiseau. Les uns produ
sent avec une sorte de facilité et de régularité magni
ques des œuvres riches et pleines qui méritent toute not
admiration, mais par lesquelles notre curiosité se trou
entièrement satisfaite, au-delà desquelles nous n'entr
voyons pas un mystère personnel qui nous attire sans q
nous en puissions jamais percer les voiles. Ils avaient d
dons merveilleux, une haute vocation. Ils ont exercé l
uns, ils ont rempli l'autre, et ils ont fait tout cela comr
on exploite une terre bénie du soleil. Toutes les possib
lités qui étaient en eux ont passé dans leur œuvre, et
conscience qu'ils ont d'un travail qui atteint, autant q
le permettent les facultés humaines, à la perfection,
communique à nous par une indélébile impression
force et de joie.

Aux autres sont promis des destins plus extraordina
res peut-être, mais plus tourmentés. Ils voient s'ouv
devant eux des perspectives infinies, mais incertaines.
n'aiment que le rare, dans la grandeur ou la douceu
dans la grâce ou la profondeur, dans l'éclat ou la subtilit
et il leur faut ce qui n'a jamais été vu, ce qui n'a jama
été entendu. Aussi malgré le génie qui les inspire,
milieu des splendeurs que leur imagination sans cesse
mouvement fait jaillir de leurs mains, il y a de l'inég
dans leur production et leurs plus belles œuvres n'arrive
pas à les contenter. Car ils n'ont rien tant voulu que
mettre toute leur âme dans ces œuvres que leurs an
jugent si belles ; mais ils sentent cette âme supérieure
son essence intime et unique à ce qui s'est détaché d'el
à ces fragments d'un miroir brisé où brillent des éclairs

Comment la foule comprendrait-elle ces génies ? Elle
voit d'eux que ce qui lui semble bizarreries ou faut
contre les règles. Combien ne préfère-t-elle pas les géni
heureux dont les ambitions limitées ne lui font pas sen
sa propre médiocrité ! Ceux-là ont beau être grands, tr
grands, ils ne lui font pas l'effet d'être si différents d'el

n eux elle retrouve, magnifié, glorifié, ce qu'elle pense, qu'elle désire, ce qu'elle rêve, et même un rien de cette nalité et de cette vulgarité qui est l'atmosphère natale elle vit et se meut. Cette banalité et cette vulgarité, i ne sont pas incompatibles, avouons-le, avec certaines rmes du génie (Victor Hugo en est la preuve), servent trait d'union entre ces grands poètes ou ces grands artis- s et la foule, ainsi mise en confiance. Sous de tels aus- ces, le succès se développe spontanément, et même la oire. La foule au contraire résiste longtemps à ceux qui étendent la dominer sans lui faire de concessions. Toute aie aristocratie dans l'ordre de l'intellectuel et du spiri- el est principe d'isolement.

Ici intervient le rôle de la critique et d'une élite d'admi- teurs. Il s'agit d'imposer à la foule un Delacroix, trop and seigneur, trop distant pour être abordé de plain- ed. A cette foule déconcertée mais non dépourvue de on vouloir, fournissons de ce grand homme une image aie, largement tracée, plus accessible que ses propres efs-d'œuvre. Un jour viendra où l'auteur de l'*Entrée s Croisés*, de la *Justice de Trajan* et de la *Lutte de Jacob ec l'Ange* sera universellement mis à son rang, au pre- ier rang des plus grands peintres de toutes les écoles et tous les temps. On ne discutera pas plus sa gloire que lle de Dante, de Shakespeare, de Poussin, de Rembrandt de Bach. Son génie sera-t-il mieux pénétré? Évidem- ent bien des choses qui nous émeuvent au plus profond nous-mêmes, inspirations géniales, trouvailles de grand ète, resteront des énigmes pour le plus grand nombre. ais n'en va-t-il pas de même à l'égard des illustres par- ins sous la protection desquels nous plaçons la gloire Eugène Delacroix? Du moins les Français sauront qu'ils ivent être fiers de ce Delacroix comme les Allemands nt fiers de leur Gœthe, et que ce Delacroix est peut- re non seulement le plus grand peintre, mais le plus and homme du XIXe siècle.

Quant à nous, en nous associant de tout notre cœur à

cette glorification que nous aurons, pour notre modest part, contribué à rendre possible, nous ne nous lasseron pas d'étudier les beautés puissantes ou subtiles qui échap pent à tant de regards, ambitieux que nous somme de pénétrer chaque jour plus avant dans les secrets d'u génie vaste et complexe et d'une personnalité fascinante Si magnifique que soit le trésor dont il a enrichi à jamai le patrimoine de l'humanité, Delacroix nous apparai encore supérieur à son œuvre par sa grande âme, pa les intuitions de son intelligence et par tous les traits sin guliers de l'être puissant, solitaire et raffiné qu'il fut. I est de ceux que j'ai appelés ailleurs les « princes », pou marquer que le droit qu'ils ont sur nous, ils le possèden de naissance et qu'ils le posséderaient encore si, par un supposition incroyable, ils n'avaient pas usé de leur géni pour lancer de par le monde des œuvres portant un pavil lon étincelant et mystérieux à nul autre pareil.

PAUL JAMOT,
Conservateur au Musée du Louvre

Les tendances de l'architecture contemporaine

Sur ce sujet, M. Malkiel-Jirmounsky vient de publier ur livre où abondent les pensées profondes (1). Ces pages feron aimer l'architecture moderne à ses contempteurs les plu obstinés.

En fin psychologue, il analyse et essaye d'expliquer, et d juger, nos nouvelles formes monumentales et la tendanc tectonique de l'acier et du béton armé.

Dans son étude, il montre l'universalité du style nouveau recherche le processus de sa formation dans tous les pays e son état culturel national. Il constate, avec une lucidité par

(1) Librairie Delagrave, « Bibliothèque de l'architecture contempo raine », 14×19, illustr. de 100 photog., 20 fr.

e, que l'évolution de l'architecture contemporaine suit, s chaque nation, sa propre voie, en conservant l'élément l de permanence. Puis il expose et formule la conception uvelle. Il nous fait voir les jeux hardis des volumes élé- ntaires superposés, leur enveloppement par des surfaces nelées et l'éternelle lutte contre les forces dynamiques des térieaux. Il nous parle, enfin, des nouveaux plans rythmi- es et symétriques donnant, par opposition, des façades amment asymétriques.

On est heureux de saluer en M. Malkiel-Jirmounsky un ique technologue aussi objectif, aussi sensitif, aussi rti. On aime sa connaissance très étendue, son intelli- ce digne de la plastique de l'architecture. A l'infirmité jugement des faiseurs de réputation, à leur extraordi- re suffisance, à leur dénigrement systématique de tous efforts esthétiques nouveaux, il oppose un livre pénétrant documenté, un livre d'art qui est une étude sympathique courant moderniste en Europe et en Amérique.

M. Malkiel-Jirmounsky indique que le béton armé seul a voqué la révolution de l'esthétique architecturale.

Nous ne le pensons pas.

Le béton armé a donné de plus grandes possibilités cons- ctives, mais grâce à l'appoint de la glace, du fer et du auffage central.

Grâce au béton, nous pouvons ménager des redents, des corbellements accentués à nos immeubles, les couronner terrasses et pratiquer dans leurs façades de larges ouver- res. Mais, sans la fabrication profilée des menuiseries mé- liques closes par des surfaces étendues de glaces, sans la rfection du chauffage central, les possibilités du ciment mé n'auraient servi à rien pour nos demeures.

Maintenant, nos grandes baies se ferment hermétique- ent et s'ouvrent mécaniquement à volonté. De larges gla- s remplacent les petits carreaux, les volets roulants peu- nt se descendre par fractions de l'intérieur. La baie peut nc s'ouvrir largement à l'air et à la lumière, En s'élargis- nt, elle modifie notre architecture, car elle est la forme tive de la façade. Allégée des frontons, des chambranles, tous les accessoires obligés de la grammaire décorative assique, elle gagne les murs, les angles, toutes les parties ssives du visage de nos demeures. Les toitures disparais- nt. Dans les grandes villes, elles sont sales, tristes, inutiles.

Elles laissent des surfaces inemployées que leur remplacement par des terrasses utilise.

La terrasse, c'est la gaieté, c'est le réceptacle du soleil et de la lumière.

*
* *

Le programme d'une construction détermine la technique. Cette technique impose les formes, les lignes extérieures.

L'artiste donne une valeur objective à l'ossature, il en fait une œuvre vivante et, par ses proportions, lui confère une vie spirituelle et émotive. La structure de nos constructions est faite de pylones et de poutrelles d'acier ou de béton armé; l'enveloppe, de pierre naturelle ou reconstituée et de brique. Les murs ne jouant plus aucun rôle ont presque disparu. Les parois restantes ne servent qu'à enclore l'armature, qu'à abriter, qu'à protéger contre les trop fortes intempéries. Sur ces parois, les marbres, les pierres froides ne sont que des placages de quelques centimètres d'épaisseur, un riche parement sur des matériaux plus humbles.

Par son renoncement à toute surcharge ornementale et de modénature, l'architecture nouvelle gagne en force ce qu'elle perd, sans doute, en accent de sensibilité. Tel est l'aspect de nos immeubles d'aujourd'hui; ils donnent un sentiment de grandeur, une vision de demain !

L'architecture contemporaine aborde les groupements des volumes qui ouvrent à la plastique de vertigineuses perspectives.

Les beaux solides sont déterminés par le plan qui engendre les cubes, les prismes, les sphères et les angles trièdres, les surfaces accusent la personnalité de ces solides et leur donnent plus de vie.

Un simple cube a, comme on le sait, 6 faces, 8 angles, 12 arêtes et 13 axes et peut prendre 3 positions principales.

On peut imaginer le cube tordu sur lui-même, en modifier ses arêtes par des entailles ou des moulures, lui laisser ses surfaces lisses ou les couvrir de cannelures ou de rudentures.

Tous les volumes pouvant subir ces transformations, les constructeurs trouveront toujours des ressources nouvelles qui modifieront la physionomie de nos demeures.

est bien là la plus pure création de l'esprit réalisée par rogression puissante, beethovénienne, de la géométrie volumes et des surfaces.

architecture est l'art le plus abstrait, le plus synthétique ous les arts; celui où l'imitation de la nature, où le réa- e, où le naturalisme sont impossibles.

musique, elle-même, peut imiter certains bruits sug- ifs, concrets, de la vie : chants des oiseaux, bruits des , orage, etc... L'architecture ne le peut pas. Elle ne peut dominée que par deux tendances : l'hiératisme, c'est-à- servitudes traditionnelles, réminiscences antiques et iques ou création d'une architecture organique, cons- tive, originale, qui soit la synthèse d'une ère nouvelle, me de sentiments collectifs nouveaux.

n peut retrouver dans la construction internationale elle une pensée commune qui s'élève peu à peu vers l'es- , comme le voulait la raison calculatrice des pythagori- s. Les architectes de tous les pays sont à la fois destruc- s et constructeurs. Ils combattent et détruisent l'amas reurs esthétiques, de poncifs, de lieux communs ensei- s par la génération précédente.

s se sont libérés entièrement du lourd boulet des styles més, de leur esprit s'évadent les aspects monumentaux nus, trop connus, qui nous étouffent sans plus nous uvoir !

'art de tous les pays est l'extériorisation concrète des orts scientifiques, des enseignements expérimentaux d'un structisme rationnel, mais il est surtout l'expression monde actuel avec ses inquiétudes, ses recueillements, concentrations de toutes les activités.

'art architectonique contemporain est simplicité et pré- on; il est une source de sensations plus spirituelles que suelles. C'est une création.

e XIXe siècle, comme le constate M. Malkiel-Jirmounsky omme le déplorait déjà Alfred de Musset, n'a pas connu rchitecture nouvelle, alors qu'à toutes les grandes époques lans tous les pays il en existait une. C'était l'indice grave l'impuissance sociale d'un siècle qui, dans d'autres do- ines, s'est montré créateur et réalisateur.

'auteur précise en ces termes les conditions de la nais- ce d'un style : « L'architecture, comme dans un temple randiose et unique, a, pour première condition d'exis-

« tence, cette unité de foi, de caractère, de tendances et d
« directions d'activité, cette unité de valeurs sociales e
« idéales. »

En effet, on juge du degré de civilisation d'un peuple
son architecture. Aucun art ne reflète plus exactement se
mœurs, son intelligence, son hypocrisie, son matérialism
ou son spiritualisme.

Les altissimes monuments de la poésie, des arts picturau
et plastiques sont les *templa serena* d'une époque, d'un
nation, ses promontoires nobles, également resplendissant
également fertilisants.

*
* *

La France est représentée dans l'architecture contemp
raine par un groupe animateur et créateur : la Société d
architectes modernes. Les adhérents de ce groupe nou
offrent les réalisations artistiques les plus radicales, les plu
osées, les plus avancées, comme les conceptions les plus r
tionnelles et les plus suggestives de la « constructivité ».

Ces artistes font ressortir l'opportune doctrine nouvel
si peu scolastique, si vivante. Selon la diversité de leur se
sibilité et de leur talent, ils mettent en pratique cette do
trine dans des œuvres aussi diverses que nombreuses.

Les « architectes modernes » ont le plus contribué à
création du style nouveau ainsi qu'aux recherches, par
conclusion la plus large, la plus totale : celle de l'urbanism

Le livre de M. Malkiel-Jirmounsky représente une abo
dante érudition, une force de jugement et d'observatio
absolument remarquables.

Nous souhaitons le voir entre les mains des élèves de n
écoles d'architecture comme en celles de leurs patrons. Ils
trouveront à cueillir beaucoup d'idées très importantes, q
auront une heureuse répercussion sur leur culture esth
tique.

LOUIS-LOYS BRACHET.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne